II
7943 2
A

R. Defosse
I
79432
A

LES

MYSTÈRES

DE BRUXELLES.

LES

MYSTÈRES

DE BRUXELLES,

PAR

SUAU DE VARENNES.

AUTEUR DES MATELOTS PARISIENS ETC. ETC.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

TOME QUATRIÈME.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1845

LES MYSTÈRES DE BRUXELLES.

I.

LES LOUPS DANS LA BERGERIE.

La religieuse qui entra, accompagnée de deux sœurs, dans le petit parloir où nos aventuriers avaient été introduits par la tourière était en effet la mère Ancelle, supérieure du couvent des annonciades.

Cette abbesse accusait cinquante-cinq ans environ. Elle avait la taille élevée et légèrement voûtée; l'œil petit mais vif, et plein de feu; sa maigreur, ses rides nombreuses, sa peau jaune et racornie, était bien plutôt l'effet des luttes d'un orgueil et d'un désir effrené de domination qu'elle s'efforçait péniblement de dissimuler sous un air doux et

communauté les grâces et les bienfaits du Seigneur.

— Oui, j'apprécie et je juge entièrement comme vous, répondit de nouveau le chevalier; mais il faut, ma chère fille, que vous-même vous m'aidiez dans cette œuvre, en me donnant des détails bien précis sur ce que vous attendez de moi, car les explications que m'a données notre supérieur au moment où sa bénédiction accompagna mon départ, sont très-sommaires.

« — Allez, me dit ce vénérable serviteur de Dieu, transportez-vous aussitôt auprès de la sainte fille qui réclame votre présence, qui doit concourir à la plus grande gloire du Seigneur, et apprenez de sa propre bouche ce qu'attendent de vous l'intérêt de la religion et l'œuvre de Dieu. »

— Il sera fait selon le désir de notre supérieur et le vôtre, mon père, répondit l'abbesse, dont la joie plissa les rides et anima le regard; je vous demanderai donc une heure d'entretien, mais avant, ajouta-t-elle, je vais donner l'ordre de vous servir une légère collation, nécessaire sans doute pour réparer les fatigues de votre voyage.

— Et indispensable surtout, ma chère fille, poursuivit le faux père Landers, pour me donner les forces dont j'ai besoin, afin que ma parole puisse diriger avec succès les pieux exercices de la retraite dans laquelle nous allons entrer.

— Ce jour n'est point de ceux auxquels l'Église impose le jeûne à ses serviteurs, reprit l'abbesse, je pourrai donc, mon père, vous faire servir un déjeuner qui réponde pleinement à la sainteté de vos vues. Pendant que je vais moi-même en ordonner les préparatifs, ajouta-t-elle, veuillez, mon père, suivre mes chères filles Thérèse et Ursule qui vont vous conduire à la chapelle, où vos prières si agréables à Dieu, appelleront sur toute la comunauté les grâces et les bénédictions du Seigneur.

— Volontiers, ma chère fille, répondit le chevalier, aiguillonné en ce moment par un vif appétit, mais veuillez ne pas perdre de vue que c'était hier jeûne, et que le grand air du matin a exercé sans pitié sa puissance sur nos pauvres estomacs.

— Soyez rassuré, mon père, répondit l'abbesse, vous serez satisfait, les intérêts de Dieu me sont trop précieux pour que je néglige le soin de votre santé, si utile à ses louanges et à sa glorification.

La supérieure s'étant séparée des faux religieux, ceux-ci suivirent les sœurs Thérèse et Ursule, qui les conduisirent à la chapelle du couvent; fort heureusement, l'une et l'autre n'étaient ni jeunes ni jolies, et ils purent en leur présence, et sans trop d'efforts se livrer à la prière et à la mé-

ditation avec le recueillement qui convenait à leurs rôles.

Nous allons essayer de donnner en peu de mots une idée exacte du couvent d'annonciades où le chevalier et ses compagnons venaient de pénétrer. Son étendue, de huit cents mètres environ, est bornée dans toute sa circonférence par un mur de clôture de plus de vingt pieds d'élévation. Cette étendue forme un carré oblong presque régulier, l'entrée principale a été pratiquée du côté où l'on arrive par l'allée des marronniers, traversée déjà par le chevalier et ses compagnons. Au milieu de l'un des battants de la porte cochère, aussi élevée que les murs, on a disposé une petite porte pour l'entrée et la sortie des piétons. Après avoir passé cette première porte, on est conduit par une seconde dans une cour spacieuse et très-bien pavée; sur la droite de cette cour sont les cuisines, les magasins, les logements des sœurs converses et les réfectoires; à la gauche est placé le cloître formé en carré et sur deux rangs de galerie où se trouvent les cellules des religieuses; l'église s'élève directement en face de l'entrée principale; à sa droite une petite porte donne accès dans un délicieux jardin à l'extrémité duquel on voit un pavillon entièrement réservé à l'abbesse; à l'un des côtés du cloître on distingue

une autre porte par laquelle on pénètre dans un vaste jardin potager très-bien tenu, et dans lequel on peut admirer une quantité d'arbres fruitiers de la plus belle espèce; une allée de cyprès qui longe la gauche de l'église conduit au cimetière.

L'église où les faux religieux venaient d'être conduits a été construite au XIII^e^ siècle; son portail est surtout remarquable pas les bas-reliefs dont le principal représente *l'Annonciation de la Vierge;* les voûtes des portiques, formées de triples archivoltes sont soutenues de chaque côté par sept piliers, autour de chacun desquels six colonnes se dressent groupées ensemble; le centre de la croix latine occupé par un pendentif orné de mosaïques, est surmonté d'un clocher d'une architecture aussi légère que hardie; dans la croix, ainsi qu'autour du chevet, se trouvent quatre petites chapelles; l'autel décoré d'une arcade de pierre d'Apremont, termine le chœur, de chaque côté duquel on a disposé des stalles pour les religieuses; une galerie d'une belle sculpture, dressée sous le porche est réservée aux sœurs converses et aux personnes qui n'ont pas encore prononcé leurs vœux; les vitraux d'un travail précieux représentent les allégories religieuses suivantes : la chasteté, la prudence, l'humilité, la foi, la dévotion, l'obéissance, la pauvreté, la patience, la piété et la compassion, c'est-

à-dire les dix vertus de la Vierge, que les annonciades font vœu de pratiquer.

Quand le chevalier crut avoir fait preuve suffisante de piété il se leva, ses compagnons suivirent son exemple; les sœurs vinrent alors leur proposer une visite dans toutes les parties du monastère, ce qu'ils acceptèrent avec un empressement tout empreint d'une sainte onction.

Le cloître excita surtout leur intérêt et leur curiosité; à l'exception du chevalier entièrement occupé à regretter l'absence des religieuses qui venaient de quitter leur cellule pour se réunir dans une salle commune, où elles filaient, en observant le silence le plus absolu, du lin très-fin destiné à tisser des corporaux et des purificatoires, tous éprouvèrent un sentiment pénible à la vue des instruments de toutes sortes affectés à la macération du corps de ces victimes du fanatisme religieux; ils remarquèrent parmi ces instruments deux cilices, l'un de crin de cheval, que l'on serrait contre la peau au moyen d'une corde à trois nœuds; l'autre d'une peau de porc dont les soies coupées très-court, pénétraient plus aisément dans les chairs comme autant de pointes aiguës qui provoquaient une douleur continuelle.

Au moment où ils quittaient le cloître pour entrer dans le jardin de l'abbesse, une sœur con-

verse vint les inviter à les suivre dans une pièce du pavillon où l'on avait dressé une table chargée de mets exquis et de vins délicieux; ils avaient tous quatre un égal appétit, aussi firent-ils également honneur à cet excellent déjeuner qui témoignait hautement du bon goût de l'abbesse et de sa sollicitude pour les pères de l'Église, après le repas, une sœur converse vint avertir le père Landers que l'abbesse le priait de se rendre auprès d'elle dans son oratoire particulier, pour recevoir sa communication au sujet des détails qu'il désirait connaître, et conférer avec elle sur les divers exercices de piété qui devait précéder la retraite dans laquelle la communauté allait entrer; le chevalier s'empressa d'obtempérer à cette invitation.

La conférence entre l'abbesse et le faux rédemptoriste avait duré près d'une heure; quand le chevalier rejoignit ses compagnons impatients, il les trouva occupés à tuer le temps en vidant la dernière bouteille d'un bordeaux qu'ils se plaisaient à reconnaître comme le meilleur qu'ils eussent jamais bu. Grâce au bienfaisant effet de ce vin généreux, M. Van Linden et le comte de Frensberg, avaient pris bravement leur parti, décidés maintenant à accepter joyeusement les conséquences d'une aventure dans laquelle ils ne s'étaient en-

gagés d'abord qu'à contre-cœur et à se laisser guider par le chevalier d'une habileté et d'une audace incomparables. Le comte d'Épinoi tout en leur tenant tête, avait pris le soin de se ménager, en vue surtout de conserver tout son sang-froid dont il prévoyait bien qu'il aurait le plus grand besoin.

— Eh bien! s'écrièrent MM. Van Linden et de Frensberg aussitôt qu'ils virent le chevalier, quels grands secrets l'abbesse vous a-t-elle confiés?

— Des secrets importants, messieurs, répondit le chevalier, en se frottant les mains, et dont, je l'espère, nous ne tarderons pas à tirer bon parti.

— Commencez donc, mon cher chevalier, par nous initier à ces confidences, reprit le comte de Frensberg.

— Un instant, répondit le chevalier, tandis que nous sommes seuls et qu'aucune oreille indiscrète ne nous gêne, je commencerai par vous demander votre opinion sur le déjeuner que l'on nous a servi.

— C'est un véritable festin de Balthazar, fit le comte de Frensberg.

— En vérité, dit M. Van Linden, on ne peut y comparer que les noces de Cana.

— J'étais loin de supposer, ajouta le comte d'Épinoi, de rencontrer une pareille recherche,

une telle abondance dans une maison consacrée aux jeûnes et aux austérités...

— Dont les abbesses ont soin d'accabler leurs chères filles, comme elles les appelent, poursuivit le chevalier, mais dont elles savent très-bien s'abstenir pour elles-mêmes.

Le chevalier disait vrai; un grand nombre parmi les supérieurs des monastères, voués à la pauvreté, à l'abstinence et aux mortifications, s'affranchissent volontiers des règles sévères de la vie claustrale, s'accommodant beaucoup mieux d'une existence opulente et souvent luxueuse. Il faut que cette vérité soit incontestable, pour que, dans certains cas, quelques auteurs sacrés se soient vus forcés de la reconnaître.

— Allons, chevalier, reprit le comte de Frensberg, asseyez-vous, videz ce dernier verre et mettez-nous au courant de votre entrevue avec l'abbesse.

— Dois-je tout vous dire, messieurs, dit le chevalier en se mettant en devoir d'obéir à cette double invitation.

— Les périls et les profits de l'aventure doivent être en commun, chevalier, répondit de Frensberg.

— Soit, reprit M. de Bleeden, mais l'applica-

tion de ce principe peut être très-difficile en certains cas; celui-ci est du nombre.

— Expliquez-vous alors, reprit de nouveau le comte de Frensberg, afin que nous en jugions. De quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'une femme, messieurs, répondit le chevalier, de la créature la plus ravissante que j'ai jamais rencontrée.

— Vous l'avez donc vue, demanda M. Van Linden.

— Sans doute; mais malheureusement en présence de l'abbesse.

— Est-ce une religieuse, demanda de Frensberg.

— Non, répondit le chevalier, elle est depuis un an au couvent, et personne ne sait encore si elle est fille, femme ou veuve.

— Et probablement, dit M. Van Linden, l'abbesse vous a confié le soin de pénétrer ce mystère.

— Vous avez deviné.

— Et vous avez accepté?

— D'autant plus volontiers, qu'avant ce soir j'aurai complétement réussi.

— Au profit du couvent, ou au vôtre?

— Au mien bien entendu.

— Le tour sera charmant, dit de Frensberg,

mais racontez-nous donc, mon cher de Bleeden, dans quelles circonstances cette charmante personne est venue dans ce couvent. Ce doit être une aventure curieuse...

— Qu'à son grand dépit, l'abbesse ignore, poursuivit le chevalier, et dont conséquemment elle n'a pu m'instruire. Voici tout ce qu'elle sait et ce qu'elle m'a rapporté. Il y a un an, cette femme s'est présentée à elle en la suppliant de la recueillir dans le couvent, et de la dispenser de l'avœu des motifs qui la poussaient à cette démarche. Elle ajouta à sa prière la promesse de faire cet avœu avant trois ans, si non de se retirer après ce délai si les circonstances la contraignaient encore à garder le silence. Comme elle accompagna sa supplique d'un don de dix mille francs, la vénérable abbesse l'accueillit avec une bonté toute maternelle, se promettant bien d'ailleurs de surprendre un secret qui l'intéresse d'autant plus vivement, que dans sa persuasion que cette jeune personne appartient à une famille opulente, elle se flatte, une fois ce secret connu, de l'amener à prononcer ses vœux et à grossir, de la riche dot de la nouvelle fiancée du Seigneur, les biens déjà immenses de ce couvent.

— Et cela toujours pour la glorification du Seigneur, fit M. Van Linden.

— *Ad majorem Dei gloriam*, et un peu, peut-être, pour subvenir aux frais des excellents déjeuners que sa pieuse générosité offre aux révérends pères qui viennent la visiter, répondit le chevalier en souriant.

— Achevez ces détails, de Bleeden, interrompit le comte de Frensberg, et dites-nous ce qui vous fait croire au succès d'une entreprise devant laquelle l'habileté de l'abbesse a échoué.

— Quand la vénérable supérieure m'eut donné les renseignements que je viens de vous communiquer, reprit le chevalier, elle m'avoua que jusqu'à ce jour tous ses efforts, toutes ses instances pour amener cette mystérieuse personne à rompre son silence obstiné, avait été infructueux, et me confia son espérance que mes exhortations et mes conseils auraient sans doute plus de puissance auprès d'elle. Elle ajouta qu'elle attachait une importance d'autant plus grande au succès de cette nouvelle tentative, que, depuis son entrée au couvent, cette angélique créature s'est constamment montrée un modèle de douceur et de piété; puis, quand elle me crut bien édifié sur ce qu'il me convenait de faire dans cette occurrence si sérieuse à ses yeux pour l'intérêt de la religion et de la communauté, elle la fit inviter à se rendre auprès de nous.

— Connaît-on au moins son nom? demanda le comte d'Épinoi.

—On l'appelle sœur Marie, répondit le chevalier, mais j'ignore si ce nom est véritablement le sien.

— Continuez, de Bleeden, dit de nouveau le comte de Frensberg, pressé de connaître la suite de ces détails auxquels il prenait le plus vif intérêt; que se passa-t-il quand elle fut en votre présence?

— Ses grâces, sa beauté ravissante, poursuivit le chevalier, m'émurent à un point que je ne pourrais exprimer. Je puisai dans cette profane émotion des paroles si touchantes et si persuasives, qu'elle se jeta à mes pieds, en me suppliant de l'entendre aujourd'hui même au tribunal de la pénitence.

— Ainsi, vous la confesserez? s'écria le comte de Frensberg avec un geste de surprise.

— Je n'aurai garde d'y manquer, répondit le chevalier d'un ton de cynique assurance. Et quel que soit le poids qui pèse sur sa conscience, je m'engage à l'en délivrer.

— Probablement l'abbesse espère que vous lui révélerez cette confession? interrompit M. Van Linnen.

— Elle fait plus que d'espérer, répondit le chevalier, elle y compte.

— Et à tort, sans doute? reprit M. Van Linden.

— Oui, bien à tort, reprit le chevalier, car après la confession, il est plus que probable que je ne reverrai plus cette vénérable supérieure.

— Quelles sont donc vos intentions, chevalier? demanda le comte de Frensberg.

— De remplir dignement mon ministère, répondit celui-ci avec une gravité comique, convertir ma pénitente, la ramener à mes principes, et disparaître ensuite avec elle.

— Allons! fit le comte de Frensberg, voici un dénoûment tout préparé et digne de vous; c'est du reste de toute justice, mon cher chevalier.

— L'abbesse n'avait-elle pas une seconde communication à vous faire? demanda le comte d'Épinoi.

— Oui, répondit M. de Bleeden, et non moins intéressante que la première.

— S'agit-il encore d'une femme? demanda le comte de Frensberg.

— Oui, messieurs, et cette fois d'une religieuse ou du moins d'une jeune novice qui se refuse opiniâtrément à prononcer ses vœux. Dans sa sainte colère d'une résistance qui menace de priver la pauvre communauté d'une fortune considérable, la vénérable supérieure, toujours si soucieuse des intérêts de la religion, qu'elle ne sépare

pas de ceux de sa communauté, a fait jeter la jeune rebelle dans un cachot où elle la soumet aux macérations les plus cruelles, afin, dit-elle, que, Dieu, touché de ses mortifications, lui accorde avec ses bénédictions, le mépris de sa beauté, dont elle se montre encore vaine, et l'arrache à jamais à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

— Et c'est encore vous qui êtes chargé de cette conversion? demanda M. Van Linden. Décidément, ajouta-t-il en souriant, cette digne abbesse n'a pas la main très-heureuse.

— Et quel est votre dessein au sujet de cette jeune novice, chevalier? demanda le comte d'Épinoi.

— D'appliquer le principe, dont parlait à l'instant de Frensberg, de partager entre nous les périls et les profits de l'aventure. Comme j'ai déjà une mission très-satisfaisante à remplir, je vais me décharger de celle-ci sur l'un de vous. Voici, ajouta le chevalier, la clef du cachot que l'abbesse m'a remise avec prière de me rendre à la sortie de l'église auprès de cette jeune fille pour l'aider de mes conseils et de mes exhortations. Auquel de vous, messieurs, vais-je remettre cette clef? quel est celui qui demande à se charger du salut de cette jeune fille?

— Je réclame de vous cette faveur, mon cher de Bleeden, s'écria vivement le comte d'Épinoi.

— Vous! fit le chevalier, laissant apercevoir l'étonnement mêlé de joie causé par cette demande de Lucien.

— Moi-même, chevalier, répondit le comte d'Épinoi avec empressement. Jusqu'à présent les circonstances m'ont donné une part très-peu active dans notre association. Laissez-moi tirer profit d'une occasion très-conforme à mes goûts.

— Prenez-donc cette clef, mon cher comte, fit le chevalier. A la bonne heure, ajouta-t-il en se frottant les mains, je vous retrouve en ce moment tel que je vous ai vu au Bac, certain soir où vous nous fîtes cette admirable profession de foi à laquelle nous devons l'avantage de votre initiation parmi nous. Ainsi, maintenant me voici rassuré sur le sort de cette jeune novice; vous ne manquerez pas de lui donner des consolations de toute nature! Ah! mon cher comte, la tâche est rude, ajouta-t-il en souriant, la pénitente jeûne depuis longtemps, elle doit être d'un appétit difficile à satisfaire.

— Fiez-vous à moi du soin de tout faire pour le mieux, répondit Lucien. L'abbesse, ajouta-t-il, vous a sans doute tracé votre itinéraire pour arriver au cachot de cette novice. Voulez-vous me transmettre ces renseignements?

— Volontiers, mon cher d'Épinoi, approchons-

nous de cette croisée d'où je pourrai vous guider beaucoup plus sûrement.

Lucien s'étant levé, le chevalier le conduisit à une fenêtre d'où la vue dominait presque toutes les parties du couvent, et plaçant son doigt dans la direction du cimetière, il lui dit :

— Voyez-vous presque à fleur de terre cette masse de pierre entourée d'arbustes ?

— Je la vois parfaitement, répondit le comte.

— C'est l'entrée d'une voûte souterraine, reprit le chevalier. Cette voûte n'est pas close, vous y pénétrerez facilement; quand vous serez parvenu au milieu, vous rencontrerez une porte, vous l'ouvrirez avec cette clef, et vous vous trouverez dans le cachot où l'abbesse espère que la grâce de Dieu viendra trouver la victime de sa cruelle cupidité.

— C'est très-bien, répondit Lucien; maintenant, dites-moi, chevalier, à quelle heure vous avez promis de vous rendre à ce cachot.

— L'abbesse m'a laissé libre, de choisir moi-même l'heure convenable, mais je vous conseille, pour éviter tout fâcheux contre-temps, d'attendre jusqu'à la tombée de la nuit; c'est d'ailleurs à ce moment que je me propose moi-même d'enlever la belle mystérieuse, et si, comme je le suppose, vous avez une intention semblable sur la jeune nonne, il sera bon que nous prenions nos mesures pour agir

ensemble. Je ne me suis pas encore arrêté au meilleur moyen à suivre pour sortir d'ici sans provoquer un trop grand scandale; réfléchissez de votre côté, et afin de mieux nous concerter, nous nous communiquerons toutes les idées qui nous viendront sur ce sujet important.

Le chevalier et le comte d'Épinoi étaient venus reprendre leurs premières places.

— Eh bien, chevalier, dit M. Van Linden, votre suppléant, est-il muni de tous les renseignements nécessaires pour assurer une heureuse issue à son entreprise?

— Je n'ai fait qu'indiquer au comte l'endroit où gît le gibier qu'il doit atteindre, répondit le chevalier. Il a, je le pense, la main trop exercée, et le coup d'œil trop sûr pour le manquer.

— Je justifierai votre bonne opinion, chevalier, dit le comte d'Épinoi en souriant.

— Recevez, mon cher comte, fit de Frensberg en s'adressant à Lucien, mes félicitations pour la bonne fortune qui vous attend; si ma coopération peut être de quelque utilité au succès de la conversion que vous allez tenter, disposez entièrement de moi.

— Je vous remercie, de Frensberg, répondit Lucien; le cas échéant je mettrai à profit votre bonne volonté, et cela à charge de revanche.

— Maintenant, reprit le chevalier, nous voici, d'Épinoi et moi, très-convenablement pourvus, il ne s'agit plus que de vous deux, messieurs. Une belle occasion va bientôt s'offrir, faites en sorte d'en profiter.

— Une occasion, chevalier, interrompit le comte de Frensberg, l'abbesse vous aurait-elle fait pressentir quelque nouvelle communication?

— Non, répondit M. de Bleeden, mais dans un instant le troupeau de nonnes va se réunir tout entier à l'église, où des places nous ont été réservées; examinez bien les deux plus jolies, et quand vous m'aurez donné leur signalement, je trouverai facilement un expédient pour amener ces deux épouses de Jésus-Christ à se marier en secondes noces...

Un son de cloches se fit entendre.

— Quel est ce bruit? demanda M. Van Linden.

— Allons, messieurs, répondit le chevalier en se levant, suivez-moi, cette cloche nous appelle à prendre part aux prières qui vont précéder le sermon du révérend père Landers.

— Un sermon, fit M. Van Linden avec étonnement.

— Quoi! chevalier, vous allez prêcher, s'écria le comte de Frensberg avec un éclat de rire, et quel texte avez-vous choisi?

— La première des dix vertus de Notre-Dame, répondit le chevalier, la chasteté...

Quelques minutes après cette étrange conversation, tous quatre s'agenouillaient au chœur, où des places leur avaient en effet été préparées.

II.

LES ANNONCIADES.

A peine le chevalier et ses compagnons venaient-ils de s'agenouiller sur les marchepieds des prie-Dieu préparés pour eux, que toute la communauté, précédée de l'abbesse, s'avança lentement vers le chœur; puis chacune des religieuses vint se prosterner près de la stalle qu'elle avait coutume d'occuper.

Ces malheureuses femmes, dont toute la vie s'écoulait alternativement au milieu des prières, du jeûne le plus sévère, des veilles et des austérités les plus dures, étaient au nombre de cent environ, dont une trentaine peut-être étaient à

peine à la fleur de l'âge. Il s'en trouvait parmi elles d'une beauté encore remarquable, malgré la flétrissure imposée à leurs traits par la nature qu'on n'outrage jamais impunément.

Rien n'était plus saisissant que le tableau de ces religieuses, agenouillées sur quatre rangs, les mains croisées sur la poitrine et les regards attachés au ciel. La fièvre, l'exaltation de leur ardente imagination brillaient dans leurs yeux, ceints d'une ligne large, profonde et bleuâtre; leur peau, d'une nuance blafarde, chargée de rides précoces, recouvrait, sans les faire disparaître, les anfractuosités anguleuses produites sur leur visage par une maigreur excessive; leurs corps, que soutenait seul un courage en lutte incessante avec une extrême débilité, s'affaissaient à chaque instant sur eux-mêmes.

L'abbesse entonna l'antienne à la Vierge d'une voix chevrotante, qui rendit cependant des sons clairs et distincts, dont furent dominés les accents lents et plaintifs de toute la communauté. La voix de ces religieuses était tellement altérée, que, prête à s'éteindre à la fin de chaque verset, elle ne se ranimait qu'à l'aide d'efforts de poitrine les plus pénibles.

Quelleque soit notre répugnance à interrompre

la marche du drame, par des dissertations presque toujours mal accueillies par l'impatience du lecteur, nous ne croyons pas devoir nous dispenser de jeter ici quelques-unes des réflexions qui nous viennent en foule en ce moment où nous venons d'ébaucher une faible esquisse des tristes résultats de la vie ascétique et austère, à laquelle sont vouées quelques communautés religieuses.

Nous ne craignons pas de poser en principe que cette existence, œuvre coupable d'un calcul cruel, ou d'un fanatisme aveugle, étant un violent outrage qui s'adresse tout à la fois aux lois divines et humaines, ces congrégations religieuses doivent être considérées comme des associations contraires à la morale et à l'ordre public.

Nous n'ignorons point tous les sophismes, tous les paradoxes, toutes les fausses interprétations, à l'aide desquels l'on s'est efforcé et l'on s'efforce encore de tromper le sentiment public, sur la sainteté prétendue de ces associations, que l'état actuel de la civilisation frappe d'une réprobation toujours croissante; mais nous savons aussi que, en général, le bon sens, aidé et éclairé par les savantes réfutations des écrivains du dix-huitième siècle et de quelques auteurs contemporains, a fait bonne justice de tous ces arguments captieux, de toutes ces insinuations mensongères, auxiliaires

impuissants d'une tendance si opposée à la raison, si contraire aux devoirs dus à la société et au véritable esprit du christianisme.

Cependant, si la raison est satisfaite, l'humanité ne l'est pas, car, trop souvent encore, les doctrines exagérées, cruelles du fanatisme religieux, exercent une influence funeste sur des imaginations ardentes et des esprits exaltés, et les entraînent aux derniers excès d'une vie ascétique, où le corps est soumis aux macérations et aux austérités les plus atroces; l'humanité réclame donc hautement satisfaction sur ce point important. Pour que cette satisfaction soit entière, pour qu'elle soit fructueuse, il convient que des mesures législatives, suffisamment répressives, condamnent au néant le plus absolu, ces antres de souffrances et de larmes, où l'âme s'égare et s'éteint, où les organes de la vie dépérissent et meurent; il convient que des peines sévères menacent et atteignent au besoin les provocateurs et les auteurs de ce grand désordre social, de cette déplorable violation des principes de la nature.

En vérité, nous avons peine à maîtriser notre indignation, lorsque se retracent à notre esprit ces étranges doctrines où l'on soutient que rien n'est plus agréable à Dieu que cette vie de jeûnes et d'austérités. Est-il en vérité une hérésie, une offense plus

grandes envers la Divinité? Quoi! Dieu, source infinie de bonté et de miséricorde, se réjouirait de nos souffrances et de nos douleurs! Quoi! Dieu réclamerait de nous, comme un hommage digne de lui, la macération de notre corps, l'altération des organes vitaux, ces grands chefs-d'œuvre de sa création, et, comme conséquence inévitable, il se glorifierait de l'affaiblissement et du dépérissement de nos facultés intellectuelles. Une pareille doctrine ne mérite pas l'honneur d'une dissertation sérieuse. Convaincu d'ailleurs que la justice divine traitera les fauteurs d'une telle doctrine, si contraire aux intérêts de la religion et à la grandeur de l'Être suprême, avec toute la sévérité qu'ils méritent, nous nous bornerons à provoquer la sollicitude de la justice humaine, et à appeler l'attention des législateurs sur des associations, qui, selon notre sentiment et notre raison, violent non-seulement la saine morale, mais encore les devoirs dus à la société. Nous pourrions puiser à toutes les sources, certain d'en tirer des milliers de motifs à l'appui de notre opinion. Nous n'en voulons donner qu'un seul qui suffira à démontrer que ces associations doivent être classées parmi les institutions malfaisantes, et, dès lors, réprimées et poursuivies comme telles.

Procédons par comparaison.

L'homme qui tente d'ôter la vie à son semblable, en lui faisant prendre du poison, commet un homicide, et se rend coupable d'un crime.

Que le poison ait agi violemment ou lentement, selon que sa nature était violente ou lente, le fait, ou mieux le crime reste le même aux yeux de la loi et de la morale, et cela, d'ailleurs, est parfaitement conforme aux principes de l'équité et de la raison.

Le suicide, c'est-à-dire l'action de celui qui tend à se donner la mort, est également un crime; seulement la loi, impuissante à atteindre son auteur, ne frappe que le complice, s'il en existe; mais cette impuissance de la loi n'ôte rien à la gravité morale du fait.

Si donc, le suicide par mort violente est un crime, le suicide par l'altération incessante des organes vitaux est également criminel. Ce principe admis, toute association, toute réunion de personnes adonnées à des jeûnes, à des austérités, à des macérations, de nature à affaiblir le principe de l'existence qui doit rester sacré pour nous, devient une association malfaisante, immorale, et doit être soumis comme telle à la répression et aux poursuites légales.

Si l'on nous objecte que dans tous les cas, et notamment dans les deux que nous venons de citer en les comparant, la criminalité est inséparable

rable de l'intention, et que, dès lors, notre raisonnement tombe devant sa fausse application faite aux couvents, où la mort n'est pas le but que l'on se propose par ces atteintes continuelles portées aux organes de la vie, qu'elles sont un hommage rendu à l'Être suprême, nous nous bornerons à répondre qu'un crime envers l'humanité ne peut s'excuser par une offense envers Dieu, et que toute mesure législative qui s'opposera à l'un et à l'autre de ces méfaits, sera un service également rendu, et à la religion et à la société.

Cependant, que l'on ne se méprenne point sur notre pensée, nous n'entendons pas réclamer du législateur l'abolition des communautés religieuses, dans un sens absolu. Si nous demandons la suppression de celles de ces communautés qui, sans profit pour l'humanité, s'étiolent et dépérissent dans une entière soumission aux règles d'une vie opposée aux vœux de la nature, nous réclamons appui et protection pour ces admirables institutions de sœurs hospitalières et de charité qui, sous diverses dénominations, rivalisent de zèle, de dévouement et d'amour du prochain, en consolant et assistant tout ce qui souffre, tout ce qui est faible, tout ce qui est indigent.

Nous sommes saisi d'un grand respect et d'une profonde admiration pour ces saintes femmes qui,

dès leurs jeunes années, s'arrachent à leurs familles, renoncent aux joies, aux espérances, aux plaisirs qu'elles étaient en droit d'attendre de leur beauté et de leur esprit, pour se dévouer à passer toute leur vie au milieu du refuge de la misère, de l'asile de la douleur. Ces communautés religieuses tendent à un noble but et s'élèvent réellement à la hauteur de la charité et de la sagesse chrétiennes, qui réunissent dans leur sein des créatures angéliques, toujours prêtes à parcourir le monde pour voler là où les appellent le cri de la douleur et les plaintes de l'infortune. Dieu et la société contemplent avec un égal ravissement ces admirables réunions de vierges, dont la piété est dans le cœur, et la prière sur les lèvres, alors que leurs mains sont actives et industrieuses pour le soulagement de l'humanité. Mais Dieu et la société repoussent également ces esprits égarés, ces imaginations fébriles, qui arrivent à la mort après n'avoir vécu que pour outrager les lois naturelles et se soustraire aux devoirs sociaux.

Le chant des psaumes venait de cesser.

Le chevalier s'avança lentement vers la chaire de vérité, où bientôt il eut la témérité de s'asseoir, non, cependant, sans éprouver une vague sensation de malaise que ses compagnons ressentirent eux-mêmes, mais avec beaucoup plus de force

encore. Il s'agenouilla et couvrit son visage de ses deux mains, comme pour mieux se recueillir, mais en réalité, afin d'appeler à son aide toute son audace et toute sa présence d'esprit. Quand il releva la tête, ses yeux, dirigés par un mouvement involontaire, se portèrent vers la galerie occupée par les femmes qui n'avaient pas encore prononcé leurs vœux; il reconnut aussitôt parmi elles la jeune personne que l'abbesse avait fait venir en sa présence, et qui, le soir, devait, selon lui, tomber dans le piége qu'il lui tendrait au tribunal même de la pénitence. Malgré la préoccupation évidente à laquelle le livrait son étrange position, le germe de la concupiscence était tel dans son esprit, que tout son sang s'enflamma soudain à la pensée des plaisirs qu'il se promettait dans ce tête-à-tête sacrilége. Oubliant sa situation pour se livrer aux élans intérieurs d'une volupté anticipée, il pesa de tout son regard libertin sur cette jeune femme qui était en effet d'une beauté incomparable.

En ce moment, son voile noir, rejeté en arrière, laissait voir un visage dont les lignes étaient les plus pures et les plus gracieuses; une boucle de cheveux, ondulant sur un front plein de noblesse, semblait s'être échappée de la prison où ce voile les tenait renfermés, pour attester la richesse et la beauté d'une chevelure blonde d'un ton chaud et

brillant; ses yeux bleus et bien fendus, avaient tout à la fois l'éclat du diamant et la douce nuance de la pervenche; par un don charmant de la nature, ces yeux étaient couronnés de sourcils noirs très-déliés et admirablement arqués; des cils également noirs, longs, soyeux et légèrement relevés, les couvraient d'un délicieux ombrage, qui augmentait encore la suavité du regard; la forme du nez, un peu aquilin, était d'une netteté irréprochable; sa bouche, petite, rose, humide, ornée de dents d'une blancheur limpide, semblait être un bijou de corail enrichi de perles; une fossette assez large et peu profonde séparait le menton, et venait augmenter les agréments infinis de cette charmante figure, dont la peau blanche et unie avait toute la nuance éclatante et vivace du satin.

Cependant, tandis que le faux rédemptoriste était absorbé dans la contemplation de cette adorable personne, toute la communauté élevait vers lui des regards qui témoignaient du désir des religieuses à se délecter de ses saintes et éloquentes paroles. Rappelé à son rôle par le bruissement d'impatience qui grandissait à ses pieds, le chevalier promenant sa vue autour de lui, la laissa un instant retomber sur ses compagnons qu'il gratifia d'un sourire imperceptible, puis, dirigeant ses

mains et ses yeux vers le ciel à la manière des prédicateurs, il s'écria d'une voix assurée :

Mes très-chères filles!

Ces paroles furent accueillies par le silence le plus profond; toutes les religieuses écoutaient, l'œil ardent et la bouche béante. Les compagnons du chevalier ne pouvaient maîtriser leurs craintes sur les suites qui surviendraient inévitablement, si, selon toute probabilité, le chevalier laissait apercevoir dans cette difficile épreuve le masque dont il s'était couvert; ils s'entre-regardèrent, cherchant à se communiquer leurs pensées, par une attitude muette, mais expressive.

Le chevalier allait ouvrir la bouche pour prononcer le texte du sermon peu édifiant dont était menacée la communauté, lorsque la porte de l'église s'ouvrant avec force donna passage à la sœur tourière, agitée, émue; elle s'avança vers l'abbesse avec un empressement, une démarche alerte, contraires aux pieuses habitudes des saintes filles du couvent dans le temple du Seigneur, et qu'un grave événement pouvait seul expliquer et justifier. A peine eut-elle glissé quelques mots à l'oreille de la supérieure, que celle-ci se levant, saisie d'effroi, sortit précipitamment de l'église.

L'incident qui venait de se passer entre la tourière et l'abbesse n'avait pas échappé au cheva-

lier ; il en conçut une vague appréhension, suffisante cependant pour paralyser, pendant quelques secondes, ses moyens oratoires ; toutefois un esprit aussi résolu que le sien ne pouvait être arrêté longtemps par un obstacle encore incertain ; bien décidé, d'ailleurs, à faire tête à l'orage, s'il se présentait, il se recueillit un instant de nouveau, et, au moment où il relevait la tête, bien préparé cette fois à débiter son sermon, la porte de l'église s'ouvrit de nouveau avec un tel bruit, que le chevalier, ses compagnons et toutes les religieuses elles-mêmes tournèrent leurs yeux de ce côté.

C'était l'abbesse qui rentrait accompagnée de plusieurs personnes étrangères à la communauté ; un prêtre se tenait à ses côtés, une sainte indignation animait son visage ; ce prêtre s'avança vers le chevalier, le terrassant déjà de son regard et prêt à le foudroyer de sa parole.

— Malheureux, s'écria-t-il en s'accompagnant d'un geste énergique, ne souillez point davantage cette chair de votre contact sacrilége !

Et, se tournant vers les religieuses, il ajouta :

— Fuyez la présence de cet homme, mes chères filles, c'est un imposteur, un impie, revêtu des habits d'un ministre du Seigneur, afin de faire

mieux pénétrer dans vos âmes le venin de ses paroles impures.

On se figurera aisément la terreur des religieuses à cette étrange révélation et le trouble qui s'ensuivit; elles se précipitèrent toutes pêle-mêle, et en poussant des cris d'effroi, vers les différentes issues de l'église; ce trouble, cet effroi se communiquèrent promptement dans la galerie où priait la jeune femme, objet des désirs du chevalier; celui-ci accueillit ce désordre avec un sourire plein d'amertume et d'ironie; audacieux, surtout dans les graves circonstances, il se préparait, de sang-froid, à lutter contre cet adversaire inattendu, et surtout à profiter de la confusion que son arrivée venait de jeter dans la communauté, pour satisfaire ses projets libertins; mais une femme venait de se placer à la droite du prêtre; à peine les regards du chevalier se rencontrèrent-ils avec les siens, que la stupéfaction changea subitement l'expression ironique de son visage, et fit disparaître l'audace de son geste; dans cette femme il venait de reconnaître M^me^ de Wladimont; l'apparition de la duchesse était seule capable de produire ce changement; le chevalier pâlit et s'affaissa sur lui-même, tant la présence de M^me^ de Wladimont agit fortement sur son esprit; il fut presque saisi de vertige et de frayeur, en voyant tout à

coup devant ses yeux celle qu'il croyait en ce moment prisonnière dans un des caveaux du cabaret de la *Rose Blanche*.

Un autre incident vint encore accroître la physionomie dramatique de cette scène étrange : Lucien d'Épinoi avait disparu, laissant le comte de Frensberg et M. Van Linden en proie à la plus vive agitation et incapables de s'arrêter à aucun parti dans cette critique conjoncture; déjà, en voyant le chevalier qui s'apprêtait à fuir, se disposaient-ils à le suivre, lorsque M. Van Linden, qui, depuis quelques instants, avait le visage tourné vers la galerie dont nous avons déjà parlé, laissa tomber ses regards sur une femme qui s'y tenait droite et immobile comme un fantôme; la pâleur était sur son visage, et l'égarement dans ses yeux.

M. Van Linden, le corps frémissant, les lèvres tremblantes, poussa un cri et s'élança vers elle...

L'inconnue répondit à ce cri par un cri plus déchirant encore, et tomba évanouie dans les bras des personnes qui l'entouraient.

Cependant, en voyant M. Van Linden s'élancer vers la galerie, chacun, persuadé qu'il s'agissait d'une coupable tentative, se mit en devoir de s'y opposer, et bientôt il se forma devant lui une haie,

que, malgré ses efforts, il resta impuissant à franchir.

L'abbesse, confiante dans la présence de l'abbé Werbruck, appuyée de l'intervention du duc de Wladimont, de celle de son secrétaire et de ses gens, venait de quitter l'église pour se transporter au milieu de la communauté, afin de ramener le calme parmi les religieuses. La duchesse s'était dirigée vers la galerie où la tourière prodiguait ses soins à l'inconnue qui commençait à reprendre ses sens. Celle-ci, encouragée par le regard de la duchesse, animé du plus touchant intérêt, fit un effort pour approcher sa bouche de son oreille; M^me^ de Wladimont, comprenant son intention, s'approcha vivement pour recevoir la confidence qui lui fut faite en quelques mots; puis, prenant le bras de l'inconnue, elle descendit avec elle l'escalier de la galerie, laissant la tourière de plus en plus ébahie.

Quelques instants après, l'abbé Werbruck montait dans une des voitures du duc de Wladimont, dont les stores venaient d'être fermés par la duchesse qui en occupait déjà le fond avec M^me^ Van Linden; le duc et son secrétaire se placèrent dans la même voiture. Un peu plus loin, et dans le même moment, le chevalier et le comte de Frensberg aidaient à installer dans l'une de leurs voitures

M. Van Linden, que la force de son émotion tenait dans un état complet d'atonie et de prostration.

Cependant, le comte d'Épinoi n'avait pas reparu, l'inquiétude était égale des deux côtés, et personne n'osait donner le signal du départ, dans la crainte qu'un accident ne fût arrivé; le duc venait de descendre de voiture, dans le but de se consulter, sur cette particularité, avec sa femme et l'abbé Werbruck, lorsque aux cris nombreux, partis de l'intérieur du couvent, tous les regards se dirigèrent du côté de la porte principale d'entrée, restée ouverte et abandonnée au milieu de ce désordre. Les cris augmentaient et s'approchaient sensiblement; presqu'aussitôt l'apparition du comte d'Épinoi, courant à toutes jambes, et portant dans ses bras une femme, une religieuse endormie, vint frapper tout le monde du plus grand étonnement. L'abbesse et une dizaine d'annonciades le poursuivaient sans pouvoir l'atteindre, tant sa course était rapide; débarrassé de leur poursuite quand il eut dépassé le seuil, et avisant la seconde voiture du chevalier, restée inoccupée, il ne mit que quelques secondes pour y déposer son précieux fardeau, et se placer à ses côtés; ensuite il glissa vivement quelques mots à l'oreille du laquais qui vint fermer la portière, puis la voiture disparut au grand galop des chevaux.

Les voitures du duc, et, à peu de distance, celle du chevalier, suivirent son exemple, bien que, cependant, le cocher de ce dernier donna à ses chevaux une direction différente.

Le chevalier et le comte de Frensberg, distraits un instant de leur désappointement, échangeaient des regards stupéfaits.

— Il paraît, dit le chevalier, que cet échauffourée n'aura pas été stérile pour tout le monde.

— Quelle est cette femme? demanda le comte de Frensberg.

— Une religieuse, parbleu! répondit le chevalier, son costume ne l'indique-t-il pas assez?

— Mais alors, quel peut être le dessein du comte en l'enlevant?

— D'en faire sa maîtresse, comme j'eusse fait de cette ravissante créature que je devais confesser le soir même, et dont la vue a failli plusieurs fois me faire tourner la tête au début de mon sermon.

— En effet, je ne l'ai qu'entrevue, mais elle m'a paru fort jolie.

— Admirable, mon cher comte, aussi malgré notre échec, je me propose bien de ne pas abandonner encore la partie; cette femme m'appartiendra, je vous le jure.

— Il vous reste, me semble-t-il, peu de chances de succès, reprit le comte, vous ne tenterez pas,

je le suppose, de vous présenter de nouveau au couvent.

— Si je ne puis agir par moi-même, j'en ferai agir d'autres, répondit le chevalier, livrant déjà son esprit à la recherche d'une nouvelle machination... je connais son prénom, et je puis donner son signalement, ajouta-t-il; voici déjà deux renseignements importants.

— Vous connaissez son prénom? demanda le comte, et qui a pu vous en instruire?

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit? l'abbesse en m'informant de la conduite que je devais tenir à l'égard de cette femme, m'avait déclaré n'avoir pu en arracher aucune confidence, et ne connaître que le nom de Marie, sous lequel elle s'est présentée.

— C'est vrai, je l'avais oublié.

Aux derniers mots du chevalier, M. Van Linden avait tressailli.

— Ah! voici Van Linden qui sort de son engourdissement, fit de Bleeden; il va sans doute nous expliquer les causes de son accablement étrange dans un moment où nous avions un si grand besoin de tout notre sang-froid.

M. Van Linden ne proféra pas un mot; son regard s'anima, et un long soupir s'échappa de sa poitrine.

—Cet état, répondit le comte, est probablement le résultat de l'apparition de la duchesse, inexplicable surtout après l'assurance que vous aviez donnée, mon cher chevalier, de l'impossibilité matérielle où elle était de venir nous troubler.

Le visage du chevalier prit un air sérieux et profondément affecté.

— Je vous l'ai dit, répondit-il, j'avais pris des mesures, telles qu'elles m'avaient convaincu de l'impuissance de tout pouvoir humain à les annihiler.

— Moi, je n'avais aucune conviction, reprit le comte, mais bien le sentiment intime que Mme de Wladimont ne resterait pas étrangère aux suites de notre folle tentative.

— Je hais cette femme, fit le chevalier, mais, en vérité, je ne puis m'empêcher de l'admirer.

— Et votre admiration vous décide sans doute à lui rendre les armes et à vous déclarer vaincu.

Le visage du chevalier s'anima, un affreux sourire contracta ses lèvres.

—Plus les obstacles que cette femme m'oppose seront grands, répondit-il, plus grande sera la lutte... d'ailleurs, il ne faut qu'un jour, qu'une heure peut-être pour la faire pleurer sur ses propres victoires.

— Que vous proposez-vous donc de faire?

— Permettez-moi de mûrir encore mon projet avant de vous le communiquer.

— Volontiers, d'autant mieux, répondit le comte, que d'ici là, Van Linden aura eu le temps, je l'espère, de revenir de son émotion, et de puiser un nouveau courage. En vérité, son état excite quelque peu ma commisération.

Depuis le moment où le nom de Marie avait été prononcé, M. Van Linden s'était plongé de nouveau dans ses réflexions, et restait étranger à la conversation entre le comte et le chevalier.

— J'attribue, mon cher comte, à l'émotion de Van Linden, une cause tout autre que celle que vous venez de supposer à l'instant, reprit de Bleeden en attachant son regard scrutateur sur ce dernier.

— Expliquez-vous, mon cher chevalier, fit le comte.

— Au moment, poursuivit de Bleeden, où je me hâtais de m'esquiver, voulant tout au moins priver la duchesse du plaisir de jouir de ma confusion, il m'a semblé remarquer que Van Linden, très-peu préoccupé de ce qui se passait autour de lui, dévorait de son regard cette même Marie, objet de mes convoitises.

M. Van Linden tressaillit avec plus de force, et son regard s'anima de nouveau.

— Il convient que vous vous expliquiez avec franchise, avait continué le chevalier en s'adressant à M. Van Linden, si cette femme vous tient au cœur, dites-le, vous savez que je suis bon prince et que je ne prétends à aucun privilége... Allons, ne me regardez pas avec cet air furibond, et convenons ensemble, si cela vous plaît, que le sort déterminera lequel de nous deux devra renoncer à Marie en faveur de l'autre.

Cette fois M. Van Linden bondit, et ses veines se gonflèrent :

— Messieurs, s'écria-t-il, qu'il ne soit jamais question de cette femme entre nous.

Puis, comme si ses forces venaient de s'épuiser dans cet effort, sa tête retomba sur sa poitrine.

Le chevalier et le comte s'entre-regardèrent avec étonnement.

Presqu'aussitôt, le comte, surpris par un souvenir, porta vivement la main à son front :

— Ah! mon Dieu!... s'écria-t-il involontairement.

— Qu'est-ce donc, de Frensberg, demanda le chevalier, est-ce qu'il y aurait contagion?

Le comte releva la tête, et fit un signe au chevalier; celui-ci s'inclina pour recevoir la communication que ce signe lui annonçait.

— Ne vous rappelez-vous pas l'aventure matri-

moniale arrivée à Van Linden, lui glissa le comte tout bas et à l'oreille.

— Parfaitement, répondit le chevalier.

— Eh bien, sa femme...

Le comte s'arrêta un instant.

— Après, fit le chevalier.

— Elle se nomme également...

— Marie!... interrompit vivement le chevalier, tout s'explique maintenant, ajouta-t-il. Allons, cet épisode, joint à l'enlèvement si heureusement exécuté par d'Épinoi, rend notre excursion moins stérile que je le croyais d'abord.

A cet endroit de la conversation, les chevaux s'arrêtèrent devant l'auberge. En peu d'instants chacun eut procédé au changement de sa toilette, après quoi la voiture se dirigea de nouveau vers Bruxelles, où le comte d'Épinoi était arrivé depuis près d'un quart d'heure. Lucien s'était rendu d'abord à son appartement pour y prendre des vêtements plus convenables; ce soin terminé, il était monté dans sa propre voiture pour conduire à l'hôtel Wladimont la jeune religieuse qu'il venait d'enlever.

III.

RETOUR A L'HOTEL WLADIMONT.

Les voitures du duc venaient de rentrer à l'hôtel. Le premier soin de la duchesse avait été de conduire elle-même l'inconnue dans l'appartement qui, le matin même, était encore occupé par M^me^ Mersens; elle mit tous ses gens à son service, et se dirigea ensuite vers le petit salon d'intimité, où le duc était allé l'attendre pour conférer avec elle sur les événements de la journée, et sur les mesures auxquelles ces événements donneraient lieu de s'arrêter. Au moment où la duchesse entrait dans ce salon, elle entendit un bruit de pas derrière elle, elle se retourna et vit le

comte d'Épinoi qui accueillit son étonnement par un aimable sourire.

— Vous ici, Lucien! s'écria-t-elle en s'arrêtant sur le seuil.

— N'est-il pas de mon devoir, après une expédition, répondit le comte toujours souriant, de venir immédiatement soumettre ma conduite *à mon chef*, et recevoir son éloge ou son blâme.

— Je concevrais cet empressement, reprit Louise, opposant un air grave à la plaisanterie de son cousin, si vous étiez en droit d'espérer des éloges...

— Ai-je donc mérité votre blâme? interrompit vivement le comte.

— Du moins, répondit la duchesse, les apparences vous accusent-elles fortement, et je vous avoue que j'éprouve le besoin de vous entendre les justifier... Le duc est ici, ajouta-t-elle en entrant dans le salon, je vous avertis qu'il n'est pas moins prévenu que moi-même, préparez-vous donc à être éloquent si vous voulez conquérir votre absolution.

— Le sujet est bien de nature à m'inspirer, fit Lucien en la suivant.

— Ah! ah! fit Louise en se retournant vivement.

Le comte reconnut tout de suite à l'air de bien-

veillante satisfaction, répandue sur les traits de M. de Wladimont, que la prévention dont la duchesse venait de le menacer, n'avait rien de terrible, et qu'il aurait peu d'efforts à faire pour la dissiper.

— Vous voici donc, monsieur *l'enleveur* de jeunes filles, s'écria le duc, tandis que la main qu'il présentait à Lucien, démentait l'accent sévère ses paroles.

— Ajoutez donc, *de jeunes religieuses*, continua Louise, le cas est plus grave.

— Pardonnez-moi, ma cousine, répondit Lucien, *elle* n'est pas encore religieuse, mais simplement novice...

— Ainsi, vous avouez l'avoir enlevée? interrompit Louise.

— Il me serait difficile de le nier, répondit le comte.

— Ne l'avons-nous pas pris en flagrant délit? ajouta le duc.

— Mais, fit la duchesse en joignant les mains, c'est abominable, un enlèvement dans un couvent!... c'est une profanation... c'est presque un sacrilége.

— Et vous voyez, Louise, ajouta le duc, que l'énormité de sa faute ne le rend pas très-contrit.

La joie brille dans ses regards et le rire est sur ses lèvres.

— Non, je ne me repens pas, dit Lucien, et, dans de pareilles circonstances, j'agirai toujours de même.

— Mais, fit la duchesse, vous êtes donc devenu aussi endurci, aussi criminel que votre complice, le chevalier de Bleeden?

— Cette fois, répondit le comte, mon véritable complice est bien plus redoutable que le chevalier.

— Et quel est ce complice, Lucien? demanda le duc.

— M^me^ la duchesse de Wladimont, ma gracieuse cousine, répondit le comte en s'inclinant devant Louise.

— Moi! fit M^me^ de Wladimont avec un geste d'étonnement.

— Vous-même, Louise, reprit le comte.

— Vous voulez railler, mon cousin, fit la duchesse un peu piquée; mais l'occasion, me semble-t-il, est mal choisie.

— Je parle très-sérieusement; je vous accuse de complicité, ma cousine, et, si vous y consentez, nous prendrons M. le duc pour juge du mérite de cette accusation.

— J'y consens, répondit la duchesse, pourvu

que par ce consentement je n'abdique pas le droit de vous juger vous-même.

— Ce droit vous est naturel et, dès lors, imprescriptible, ajouta le comte avec galanterie.

—Expliquez-vous, d'Épinoi, dit le duc, et comptez sur mon impartialité.

— J'ai accusé ma cousine de complicité, reprit Lucien, et je maintiens mon accusation; car, la jeune novice, enlevée, il y a deux heures au plus, du couvent de Cortemberg, a trouvé un asile dans ses propres appartements.

— Comment, s'écria vivement la duchesse, cette jeune personne est ici, dans l'hôtel?

— Je vous le répète, ma cousine, elle est en ce moment même dans vos appartements.

— Mais, c'est d'une témérité...

— Que vous serez assez indulgente pour me pardonner, ma cousine. Mon Dieu! ma faute est plus grave encore que vous ne le pensiez.

— Maintenant, monsieur, fit la duchesse, non sans quelque secret dépit, avouez tout sans crainte, je suis prévenue, je m'attends à tout de votre part.

— Je vous remercie, Louise, de cette opinion favorable, répondit Lucien avec intention. Cependant, continua-t-il, j'avais compté sur un tout autre sentiment pour faire excuser l'indiscrétion

que j'ai sans doute commise en donnant l'ordre, en votre nom, de mettre votre garde-robe à la disposition de cette jeune personne...

— Vous appelez cela une indiscrétion, M. d'Épinoi, fit la duchesse, subissant de plus en plus l'influence d'une sensation pénible. Si, moi, j'étais chargée de qualifier cette conduite, je l'appellerais une inconvenance.

— Décidément, Lucien, fit le duc, votre cousine ne semble accepter qu'à son corps défendant la solidarité de votre enlèvement.

— Mme la duchesse, répondit le comte, changera de sentiment, j'en ai l'espoir, lorsqu'elle aura vu l'intéressante personne à laquelle j'ai donné l'hospitalité en son nom.

— Est-elle jolie? demanda Louise avec une indifférence étudiée.

— Moins que vous, ma cousine, quoiqu'elle soit cependant d'une beauté ravissante.

— Et quel est son nom, celui de sa famille? s'empressa de poursuivre la duchesse, un peu confuse de la curiosité qu'elle venait de témoigner.

— Je l'ignore, répondit Lucien, je n'ai point voulu le lui demander, réservant ce soin à celle que je lui ai annoncée comme devant être son amie et au besoin sa protectrice.

— Mais, reprit Louise, puis-je donner mon amitié à une jeune fille qui consent ainsi à se laisser enlever d'un couvent?

— Oui, ma cousine, répondit Lucien avec émotion, lorsque cette jeune personne était retenue à ce couvent contre son gré et par force, qu'on l'y soumettait à d'affreux traitements, afin d'arracher d'elle un consentement qui devait l'ensevelir toute vivante et la dépouiller d'une fortune sans doute considérable.

— Lucien, reprit Mme de Wladimont, qu'un instant de réflexion et l'accent pénétré de son cousin, avaient ramenée à son naturel confiant et humain, j'ai la plus grande foi dans votre loyauté, j'ai pu être un instant surprise et désagréablement affectée d'un événement dont je ne pouvais m'expliquer les motifs, mais, à cause de cela même, j'ai besoin qu'en ce moment, vous ne doutiez pas de ma conviction, que, dans tout ceci, vous n'avez fait que suivre l'impulsion de votre conscience et de votre honneur. Le peu de mots que vous venez de dire sur cette jeune personne me font croire, Lucien, qu'elle a dû beaucoup souffrir, qu'elle a peut-être besoin d'être protégée contre de coupables tentatives; aussi, je vous remercie du fond de mon âme de lui avoir promis, en mon nom, mon amitié et mon appui; j'agirai, je l'espère, de

manière à réaliser entièrement votre promesse.

— J'éprouve à mon tour, ma cousine, le besoin de vous exprimer que je n'ai pas un seul instant douté de la générosité de votre cœur, répondit Lucien, profondément touché des paroles de la duchesse, et surtout de l'accent qui les accompagnait; ce nuage était trop léger, ajouta-t-il en souriant, pour obscurcir à mes yeux les rayons de votre belle âme.

— Je conclus de tout ceci, fit le duc avec finesse, que Lucien est d'une rare habileté, et que Mme la duchesse se déclare franchement la complice du fait qu'elle qualifiait à l'instant de profanation et de sacrilége.

— Oui, mon ami, répondit Louise, riant avec Lucien de l'observation de son mari, j'accepte toute solidarité dans cette affaire, et, afin de mieux m'édifier moi-même sur la profondeur d'une faute que je consens à partager, je prie Lucien de nous raconter cette aventure, qui, me semble-t-il, cache un triste mystère.

— Oui, un triste et terrible mystère, répéta le comte avec gravité, dont je ne connais pas encore les détails que nous apprendrons sans doute de la bouche de celle qui a failli en devenir la victime. Je vous dirai donc seulement quel heureux con-

cours de circonstances m'a tout à la fois fait découvrir et sauver une adorable jeune fille, martyre de la passion la plus implacable et la plus terrible que j'appellerai la Cupidité religieuse.

— Abrégez votre préambule, Lucien, dit le duc, car je m'aperçois que la curiosité de Louise est poussée au dernier point.

— Dites l'intérêt, monsieur, fit la duchesse avec une petite moue toute gracieuse.

— Je retire mon expression, reprit M. de Wladimont avec affabilité.

Louise, faisant disparaître la légère contraction de ses lèvres sous un charmant sourire, tendit sa main au duc; celui-ci la pressa avec effusion, puis, le comte d'Épinoi s'exprima en ces termes :

— Nous venions de pénetrer au couvent de Cortemberg sous des habits ecclésiastiques, protégés d'ailleurs par des papiers appartenant à un rédemptoriste, et que le chevalier nous dit avoir trouvés, je ne sais plus dans quelles circonstances. Déjà, grâce surtout à la mission évangélique que ce rédemptoriste était chargé de remplir auprès de ce couvent, l'abbesse nous avait accueillis avec un empressement plein de déférence; déjà même, elle nous avait fait servir un excellent déjeuner auquel, tous quatre, nous avions également fait honneur, lorsque, sur la fin de ce délicieux repas,

l'abbesse fit prévenir le père Landers, c'est-à-dire le chevalier, de se rendre à son oratoire, où elle désirait de lui faire une communication de la plus haute importance. Le chevalier, qui, il faut bien lui rendre cette justice, avait parfaitement saisi l'esprit de son rôle, s'empressa de se soumettre à ce désir. Une heure après, il était de nouveau auprès de nous, tout radieux, tout enchanté; l'abbesse venait de donner droit dans le piége, et d'ouvrir elle-même une mine à son libertinage en le chargeant d'une mission secrète auprès de deux recluses, toutes deux très-jeunes et très-jolies. Il s'agissait d'abord, par des motifs de cupidité, de chercher à pénétrer les raisons qui avaient conduit au couvent, il y a un an environ, l'une de ces deux jeunes femmes, dont la discrétion, à cet égard, était restée inébranlable, malgré les attaques souvent réitérées de l'abbesse. Elle s'était présentée sous le nom de Marie, le seul qu'elle voulût faire connaître...

— Marie, interrompit la duchesse avec un léger étonnement; j'ai été plus heureuse que l'abbesse, ajouta-t-elle en souriant; il n'y a que quelques heures que j'ai l'avantage de connaître cette charmante personne, et j'ai obtenu d'elle, sans même les lui demander, des renseignements très-détaillés sur sa position pleine d'intérêt.

— Vous lui avez donc parlé au couvent?

— J'ai fait plus, je l'ai enlevée, répondit la duchesse, joyeuse de la surprise de son cousin.

— Quelle admirable coïncidence; quoi! cette jeune femme est ici... à l'hôtel? fit le comte avec un plaisir marqué.

— Ici, sous le même toit que votre protégée, répéta la duchesse.

— C'est délicieux, et n'est-ce point une indiscrétion de vous demander son nom?

— Nullement, car vous le connaissez.

— Voici qui est plus étrange! Ah! de grâce, ma cousine, c'est à moi maintenant de vous prier de prendre en pitié ma curiosité.

— Eh bien, elle se nomme Marie de Nucingen...

— Marie de Nucingen, répéta le comte en prenant l'attitude d'un homme qui cherche à invoquer ses souvenirs, en effet, ce nom ne m'est pas inconnu.

— Je vous supposais une meilleure mémoire, fit la duchesse en souriant.

— Réfléchissez bien, d'Épinoi, dit le duc, ce nom n'est pas étranger à l'un de vos associés.

— Mais, reprit le comte, dominé par la plus vive surprise, n'est-il pas celui de la famille de M^me^ Van Linden?

— Grâce au duc, répondit Louise, vous avez deviné.

— Quoi, cette personne...

— Est la femme de M. Van Linden. Allons, mon cousin, modérez l'élan de votre surprise, et revenez à votre récit.

Après avoir employé quelques instants à reprendre son sang-froid, le comte continua ainsi :

— Il s'agissait, en second lieu, de décider une jeune novice, jusqu'alors rebelle aux cajoleries et aux mauvais traitements, à prononcer ses vœux. Pressentant qu'il y avait là une grande misère à secourir, de vives douleurs à soulager, je sollicitai du chevalier la faveur de prendre sa place. Satisfait du lot qu'il s'était déjà adjugé, et enchanté sans doute de me voir prendre une part aussi active dans cette singulière expédition, il accéda volontiers à mes désirs, et me communiqua, avec empressement, les renseignements qu'il tenait de l'abbesse. Peu de moments après, on était réuni à l'église, et déjà le chevalier se disposait à prononcer un sermon, dont les religieuses eussent été étrangement édifiées, si votre arrivée, que j'attendais avec impatience, n'était venue, fort à propos, changer toute la scène. Je profitai du trouble qui s'ensuivit pour disparaître et exécuter le projet d'enlèvement que, déjà, je méditais.

Guidé par les indications du chevalier, je parvins sans obstacle à une espèce de voûte souterraine; je n'y avais pas fait quinze pas que mes mains, qui servirent seules à me diriger, tant l'obscurité était profonde, s'arrêtèrent sur une porte basse et étroite; je glissai dans la serrure la clef que l'abbesse avait confiée au chevalier, la porte s'ouvrit, et aussitôt le plus affligeant spectacle s'offrit à ma vue.

Le cachot dans lequel je venais de pénétrer était faiblement éclairé par un soupirail d'un pied carré environ. La jeune novice y était étendue, garottée et sans mouvement; je fis un pas et il me sembla que mes pieds foulaient un sol inégal; je me baissai et j'y portai les mains pour en reconnaître la cause; mais, tout aussitôt, j'éprouvai une vive douleur et je sentis mon sang couler. Je vis alors avec horreur que la terre, où gissait cette infortunée, était jonchée d'épines, de ronces et d'orties qui lui entraient dans le corps au moindre mouvement qu'elle faisait.

Par un raffinement inouï de cruauté, on avait semé des morceaux de pain parmi ces ronces, et placé près du mur une jatte pleine d'eau, de sorte que cette malheureuse, rampant comme une bête immonde, lorsqu'elle était pressée par la faim

ou la soif, ensanglantait son visage en cherchant avec sa bouche sa nourriture au milieu de ces épines et de ces orties.

— Ah! ce tableau est horrible, fit la duchesse avec un mouvement de dégoût et d'indignation.

— Au bruit que je fis, poursuivit Lucien, la jeune novice avait relevé sa tête qu'elle laissa retomber aussitôt en exhalant une plainte et un soupir. Probablement l'habit que je portais me valut-il cet accueil peu favorable; aussi m'empressai-je de lui dire :

« — Je ne suis pas ce que je parais être, mademoiselle, ayez confiance en moi, je vous en conjure. Dieu, pour vous sauver sans doute, a fait naître des circonstances que je maudissais d'abord, et que maintenant je bénis. Consentez à me suivre, et hâtez-vous de fuir avec moi; je prends à témoin l'être suprême, que, quoi qu'il arrive, je vous défendrai au péril de ma vie, et que je respecterai, comme un dépôt sacré, votre malheur et votre innocence.

Alors elle souleva de nouveau sa tête, fixa sur moi son regard animé de l'espoir que mes paroles venaient de faire naître dans son âme; ses lèvres tremblantes s'entr'ouvraient pour proférer quelques paroles, mais, remarquant aussitôt qu'elle était à demi-vêtue, entraînée par sa pudeur, elle

chercha de nouveau à cacher sa tête parmi les épines; je compris le sentiment auquel elle obéissait, et je décrochai les vêtements de religieuse que je vis appendus le long du mur, et je jetai sur cette infortunée une espèce de manteau noir qui s'y trouvait, je m'empressai ensuite de la dégager de ses liens; puis, je l'invitai à s'habiller pendant que je l'attendrais au dehors. Comme elle hésitait, je renouvelai mes protestations, je prononçai votre nom, ma cousine, je lui jurai qu'avant une heure elle serait placée sous votre protection. Cette dernière promesse acheva de vaincre les scrupules, qu'elle éprouvait, de se confier à un étranger. Quand elle eut revêtu ses habits, je la pris dans mes bras, et je me mis à prendre ma course à travers le couvent, bien résolu à exposer ma vie plutôt que d'abandonner mon précieux fardeau.

J'espérais d'ailleurs sortir du couvent sans rencontrer d'obstacles sérieux, comptant bien profiter du trouble et du désordre, que la nouvelle que vous apportiez ne pouvait manquer de jeter dans le couvent; ma prévision ne fut pas en défaut; quand je parvins à la dernière cour, j'aperçus les religieuses qui couraient dans tous les sens comme si elles se sentaient possédées du malin esprit, je cherchai à les éviter et à gagner la porte, qu'à ma grande joie, je voyais tout ouverte, lorsque la

supérieure, m'apercevant, se mit à ma poursuite, accompagnée de quelques autres religieuses, les plus aguerries sans doute; c'est ce qui a donné lieu aux cris que vous avez dû entendre, et qui, loin de m'arrêter dans ma course, ont puissamment contribué à augmenter l'agilité de mes jambes. Vous vous doutez, sans doute, ma gracieuse cousine, du motif qui m'a empêché de placer immédiatement cette infortunée sous votre sauvegarde; je devais éviter de m'exposer aux nouveaux soupçons du chevalier. J'ai agi, je le pense, dans l'intérêt de notre ligue, en cherchant, en apparence, à lui faire perdre les traces d'une proie, dont la destinée sera tout autre, confiée à vos soins, que celle que le chevalier lui croit réservée.

Les traits de la duchesse étaient profondément empreints de l'impression pénible produite sur elle par le récit de son cousin.

— Lucien, lui dit-elle, en se levant, nous ne connaissons encore qu'une faible partie des aventures de cette intéressante personne, tout me porte à croire qu'il ne suffit pas d'avoir ravi cette infortunée aux tortures qu'elle subissait dans l'ombre d'un couvent, il nous reste encore à la placer désormais à l'abri des atteintes de ses persécuteurs. Il est nécessaire, afin que nous

soyons guidés plus sûrement dans les mesures à prendre, pour atteindre ce but, que cette infortunée complète les détails de sa lamentable histoire; elle est dans mes appartements, m'avez-vous dit, je vais au-devant d'elle et vous la ramène bientôt.

La duchesse, achevant ces mots, quitta le salon, et reparut quelques instants après, suivie de l'inconnue dont le visage se colora d'une vive rougeur lorsque ses regards se rencontrèrent avec ceux de Lucien; celui-ci s'empressa de l'inviter à s'asseoir sur un fauteuil qu'il lui présenta; son émotion à lui-même était trop visible pour qu'elle échappât à M. de Wladimont, qui l'accueillit avec un vif sentiment de bonheur.

Malgré les traces nombreuses, laissées sur le visage de cette charmante personne par les ronces et les épines jetées dans son cachot avec une charitable profusion, le duc fut frappé de sa rare beauté, rendue ineffable, surtout par une mélancolie pleine de charmes, resplendissante d'une sorte de poésie, née de ses douleurs et de son martyre encore tout récent. La sclérotique nacrée et légèrement humide de son bel œil en augmentait encore la vivacité de l'iris d'un noir velouté, quoique transparent; ses sourcils étaient noirs, abondants et parfaitement dessinés; l'orbite lacry-

mal, sillonné d'un cercle bleuâtre, attestait, sans nuire à sa beauté, les tortures inouïes auxquelles son corps et son âme avaient été soumises avec une implacable cruauté, digne des temps les plus barbares.

Le lobe de son nez, petit et d'une forme parfaite, se terminait par une charmante fossette, presque imperceptible, où semblait naître l'ovale régulier des narines. Rien n'était plus attrayant, d'une aménité plus gracieuse, que le sourire de joyeuse reconnaissance qui animait à cette heure ses lèvres suaves et purpurines, et qui découvraient deux rangées de petites dents, ornées de l'émail le plus pur et le plus éclatant.

Peut-être, en ce moment, ses pommettes, un peu saillantes en raison de sa maigreur, dérangeaient-elles, tant soit peu, l'harmonie des contours de son visage; mais on s'apercevait bientôt que cet état n'était pas normal, et que quelques jours de bonheur, d'air pur et de liberté, rendraient à sa ravissante beauté tout son lustre et toute sa régularité.

Ses cheveux, d'un magnifique noir de jais, impitoyablement coupés jusqu'à leur racine, par les ordres de la supérieure, étaient cependant repoussés, pendant son séjour au cachot, assez longs pour former une coiffure enfantine du plus heu-

reux effet, surtout en ce qu'ils laissaient admirer entièrement, et les lignes fines et délicates d'un front rehaussé par l'éclat d'une peau d'une blancheur vive, chaude et légèrement ambrée, et une oreille petite et mignonne dont le pavillon se terminait par un lobule si frais qu'il ressemblait à un bouton de rose suspendu.

Parmi les toilettes de la duchesse, mises à sa disposition, l'étrangère avait choisi un négligé du matin qui lui seyait à ravir; un peignoir de barége bleu avec des manches *à la Fontange*, laissait à ses mouvements toute leur dignité, et à sa taille toute son élégante souplesse. Il y eut tout à la fois une telle noblesse et une telle légèreté dans sa marche quand elle s'avança vers le fauteuil que le comte d'Épinoi lui présentait, qu'on eût dit une déesse glissant sur les nues.

— Notre cousin, le comte d'Épinoi, dit la duchesse, nous a appris, mademoiselle, l'affreuse situation où il vous a trouvée au couvent de Cortemberg, et à laquelle il a eu le bonheur de vous arracher. Pour vous décider à le suivre, nous a-t-il dit, il vous a promis mon amitié et l'appui du duc de Wladimont; et vous nous voyez, mon mari et moi, tout disposés à satisfaire à l'accomplissement de cette promesse.

— J'éprouve une joie bien vive à vous entendre

me donner cette assurance, répondit l'étrangère en fixant son beau regard sur la duchesse; votre bienveillance, M^me^ la duchesse...

— Dites, mon amitié, mademoiselle, interrompit Louise avec une grâce parfaite.

— Votre amitié, reprit l'étrangère en rougissant légèrement, et les conseils de M. le duc me guideront dans cette grave circonstance...

— Veuillez me pardonner mon indiscrétion, mademoiselle, en raison de ses motifs, interrompit à son tour le duc de Wladimont; votre famille habite-t-elle Bruxelles?

— Hélas! monsieur, je suis orpheline, répondit l'étrangère en poussant un long soupir.

— Orpheline! s'écria la duchesse avec un vif accent d'intérêt. Et, rapprochant son fauteuil de celui de la jeune personne, elle prit sa main qu'elle serra affectueusement, comme un témoignage de sa sympathie.

— Le baron d'Arkel, mon père, est mort, il y a bientôt quatre ans, avait repris l'intéressante orpheline; ma mère l'avait précédé de quelques mois dans la tombe.

— Il vous a sans doute été donné un tuteur? continua M. de Wladimont.

— Oui, M. le duc, répondit M^lle^ d'Arkel avec un embarras visible; mon père, en mourant, me con-

fia à la tutelle du frère de ma mère... le marquis de Lutgarde, ajouta-t-elle avec une sorte d'hésitation.

— Vous êtes la nièce du marquis de Lutgarde, s'écria le duc dans le plus grand étonnement.

— Oui, M. le duc, je suis sa nièce et sa pupille, répondit Mlle d'Arkel, surprise elle-même de cette exclamation.

— Alors, mademoiselle, reprit M. de Wladimont, non-seulement, c'est volontairement, mais encore au grand désespoir de votre oncle que vous êtes entrée au couvent.

Mlle d'Arkel éprouva un tel saisissement à cette observation, qu'elle n'eut pas la force d'y répondre.

— Hâtez-vous, mademoiselle, poursuivit le duc, de vous rendre auprès de votre oncle; votre vue lui rendra sans doute toute sa santé qui s'est sensiblement altérée depuis votre disparition.

— Mon oncle serait-il malade? s'écria la jeune orpheline en proie à la plus grande anxiété.

— Oui, mademoiselle, répondit M. de Wladimont, et je ne dois pas vous dissimuler que son état donne d'assez vives inquiétudes à ses amis. Je tiens ces renseignements de son médecin qui est aussi celui de ma maison.

— Dangereusement malade, parce qu'il croit que j'ai voulu l'abandonner, murmura Mlle d'Arkel en joignant les mains et en élevant son regard humide vers le ciel, et, se tournant vers Louise dans une attitude suppliante : De grâce, Mme la duchesse, ajouta-t-elle, faites-moi conduire immédiatement près de mon oncle, plus tard je vous confierai tout,... mais, en ce moment, je n'ai point un instant à perdre, il faut que je vole dans les bras de mon oncle. Oh! Mme la duchesse, quelle intrigue épouvantable j'entrevois.

Le duc de Wladimont, Louise et Lucien s'entre-regardèrent avec une sorte d'effroi, puis, la duchesse agita violemment la sonnette.

Un domestique parut.

— Faites atteler la berline de M. le duc, lui dit la duchesse, et priez, de ma part, l'abbé Werbruck de se rendre immédiatement auprès de moi.

Et, se retournant vers Mlle d'Arkel, elle ajouta :

— Si vous voulez bien le permettre, mademoiselle, nous allons, l'aumônier de M. de Wladimont et moi, vous accompagner chez votre oncle, le marquis de Lutgarde.

Mlle de Lutgarde s'empressa d'accepter avec reconnaissance. Un instant après, l'abbé Werbruck, s'étant rendu à l'invitation de la duchesse,

M^lle^ d'Arkel sortit du salon, précédée de M^me^ de Wladimont. En s'éloignant, son regard se rencontra de nouveau avec celui du comte d'Épinoi.

IV.

L'EXTRÊME-ONCTION.

L'hôtel où nous nous transportons est situé au centre de la rue Léopold.

Son extérieur élégant, ses abords somptueux, témoignent favorablement du rang et de la fortune de celui qui l'occupe.

A cette heure, le domestique nombreux encombre le vestibule, et entoure, avec une inquiète curiosité, un homme qui vient de descendre des appartements du premier étage, et dont les vêtements noirs contrastent sévèrement avec la riche livrée bleu de ciel, galonnée d'argent, des gens de l'hôtel.

Cet homme est le valet de chambre du marquis de Lutgarde.

— Eh bien, M. Valentin, reste-t-il un peu d'espoir? les médecins espèrent-ils sauver M. le marquis, le meilleur des maîtres? lui demanda-t-on de tous les côtés.

Aux questions réitérées dont on le presse, Valentin ne répond que par un hochement de tête, précurseur sinistre d'une lamentable nouvelle.

— Mais, parlez donc, M. Valentin, fit une jeune soubrette, plus impatiente, sinon plus inquiète que les autres. En vérité, votre silence et surtout votre mine allongée, me font une peur affreuse. M. le marquis serait mort que vous n'auriez pas un visage plus défait.

— Hélas! Clémentine, répondit le valet de chambre tout en hochant de nouveau la tête, notre pauvre maître n'est pas mort, mais il n'en vaut guère mieux.

— Cependant, le docteur Gielkens a dit ce matin, en partant, qu'il y avait un peu de mieux, reprit l'un des domestiques, et celui-là est un fameux médecin, on peut croire à ce qu'il dit.

— Aussi est-ce parce que l'on doit avoir foi dans ses paroles, que vous me voyez aussi abattu, Lucas, répondit le valet de chambre, car, à l'instant même, M. Gielkens vient de me faire pressentir que le marquis ne passera pas la journée.

Ces paroles du valet de chambre furent ac-

cueillies par un mouvement général de stupeur.

Valentin poursuivit :

— L'abbé Debacker, qui, depuis quatre jours, vous le savez, ne quitte pas le chevet du lit de notre maître, a paru tout troublé en recevant cette communication du médecin; puis, il s'est approché vivement de M. le marquis, et lui a glissé quelques mots à l'oreille; se tournant ensuite vers moi, il me dit, avec cette voix doucereuse que vous lui connaissez :

« — Valentin, votre maître vous ordonne d'inviter son notaire à se rendre immédiatement auprès de lui, accompagné de l'un de ses collègues et de deux témoins, afin de recevoir ses dernières dispositions. »

— Comme cet abbé, malgré ses airs de sainteté, ne m'a jamais inspiré une grande confiance, je me suis approché de mon maître pour recevoir la confirmation de cet ordre, qui me fut donnée par un signe de tête affirmatif et un regard si triste que j'en ai encore le cœur tout navré.

— Pauvre homme! fit Clémentine en levant ses yeux au ciel, je suis sûre qu'en ce moment il pensait à sa nièce. Comme il doit souffrir de se voir obligé de mourir sans la revoir!

— C'est égal, dit Bertrand, un des valets de pied du marquis, j'aimais bien M^lle^ Alice, car,

c'était la bonté même; mais je ne lui pardonnerai jamais d'avoir abandonné tout à coup son oncle pour aller s'enfermer dans un couvent, et cela, sans même le prévenir de ses intentions... Bien certainement, c'est cet abandon et son ingratitude qui lui ont donné le coup de la mort.

— Il avait pour elle une si vive tendresse, fit Valentin.

— Et mademoiselle ne la méritait-elle pas? répondit Clémentine; est-il possible de rencontrer une meilleure et une plus charmante personne?

— C'est vrai, il n'y a qu'une voix là-dessus, répondit le valet de pied; mais, n'ignorant pas combien elle était aimée de M. le marquis, elle devait pressentir le désespoir que sa fuite lui causerait.

— Ce qui, surtout, n'est pas excusable, ajouta Lucas, c'est que, depuis bientôt un an, que M^lle^ Alice est disparue, elle n'a pas donné une seule fois de ses nouvelles à son oncle. Sans l'abbé Debacker on ne saurait même pas qu'elle s'est retirée dans un couvent.

— Ça lui était bien facile de le savoir, à ce maudit abbé, fit Valentin, car, c'est certainement lui qui lui a tourné la tête, et l'a rendue bigote au point de se faire religieuse.

— N'est-ce pas déplorable, reprit Lucas, une jeune personne si riche et si belle, s'enfermer

toute vivante dans un couvent, et pour le restant de ses jours encore.

— Et, ce qui n'est pas moins triste, poursuivit le valet de chambre, c'est que maintenant, que l'abbé lui a tourné la tête, il cherche à s'emparer de son héritage.

— En effet, dit Clémentine, ça n'est pas pour avaler des prunes que, depuis le départ de mademoiselle, il ne quitte pas M. le marquis plus que son ombre. Je suis bien certaine que, depuis ce moment, il flaire le testament de monsieur, comme un loup guette sa proie, et qu'il s'arrangera si bien qu'il se fera avantager de la plus belle part de l'immense fortune revenant de droit à ma pauvre maîtresse.

— Je le crois encore plus gourmand que cela, dit Valentin; il a si bien manigancé son affaire, j'en suis certain, qu'il ne lui en échappera pas une obole.

— Et je vous demande un peu à quoi cela lui servira d'être si riche, un prêtre!...

— Un prêtre!... interrompit Valentin avec un geste d'indignation, dites plutôt un jésuite...

— Eh bien, reprit Clémentine, est-ce qu'un prêtre ou un jésuite, ça n'est pas la même chose?

— Nullement Clémentine, il y a entre eux une grande différence, répondit le valet de chambre; le

véritable prêtre n'a en vue que l'amour de Dieu et le salut de son prochain; il guide, il console, il éclaire les âmes qui lui sont confiées, et reste étranger à toutes les affaires qui ne sont pas celles de la religion dont il est le ministre; le jésuite, au contraire, ne se sert de la religion et du nom de Dieu que comme d'un moyen infaillible sur les esprits faibles pour leur faire subir son joug hypocrite, et les amener à être les instruments de son ambition et de sa cupidité, seuls objets de son véritable culte et de sa constante adoration. Ces paroles que je vous répète, Clémentine, je les ai entendues prononcer sur son lit de mort, par mon premier maître, homme excellent, éclairé et religieux, alors qu'il était conduit au tombeau par des chagrins domestiques, causés par un jésuite, qu'il avait eu la faiblesse de laisser s'introduire dans son ménage. Ce jésuite s'était emparé de l'esprit de sa femme et de ses enfants, au point que, méconnaissant la tendresse et l'autorité du chef de la famille, ceux-ci n'agissaient plus que sous la funeste influence du mauvais prêtre. Aussi, ces paroles m'ont-elles vivement impressionné, et ne les ai-je pas oubliées depuis. Tout, d'ailleurs, dans la conduite de l'abbé Debacker, ne m'en a démontré que trop l'affreuse justesse.

— Mais, reprit Clémentine, comment se fait-il

que M. le marquis, si instruit et si rempli d'esprit, se soit laissé endoctriner par ces gens-là?

— Hélas! Clémentine, je n'ai pas un jugement assez éclairé pour répondre à cette question; je me bornerai à vous dire que mon sentiment est que l'habileté et l'adresse des jésuites sont capables de produire les événements, les résultats les plus étranges. D'ailleurs, M. le marquis est vieux, les douleurs de son âme et les souffrances de son corps ont affaibli ses facultés et son caractère; et, dans cette position, il a dû être facile à l'abbé Debacker de s'emparer de son esprit.

— Aussi, ajouta Lucas, guidé admirablement par son gros bon sens, cet abbé savait bien ce qu'il faisait en cajolant Mlle Alice, comme il l'a fait. Il n'ignorait pas que la décider à quitter son oncle, ce serait briser le cœur de M. le marquis; que, petit à petit, la douleur altérerait sa santé et affaiblirait sa tête. « Quand il en sera là, s'est-il dit, j'en aurai bon marché. »

— Tout cela, maintenant, me paraît clair et évident comme deux et deux font quatre, fit Clémentine; Mlle Alice et son oncle sont les victimes des menées de cet abbé... de ce méchant jésuite...

— C'est mon opinion, Clémentine, répondit Valentin.

— Si c'est comme ça, fit Bertrand, le valet de pied, et que les jésuites veulent tout pour eux et rien pour les autres, il n'y a pas de danger que l'abbé engage M. le marquis à nous coucher sur son testament.

— Loin de là, répondit Valentin. Si jamais notre maître voulait, à cet égard, suivre l'impulsion de sa générosité, soyez convaincus que l'abbé saurait bien l'en détourner. Au surplus, ajouta-t-il, pour moi, j'aurais été heureux de recevoir une preuve de la munificence de M. le marquis, ne fut-ce que comme un témoignage qu'il apprécie les services que je lui rends depuis dix ans ; mais, si j'éprouve un vif chagrin, c'est surtout de voir notre jeune maîtresse dépouillée à son insu, j'en ai le pressentiment.

— Mais aussi c'est sa faute, reprit Bertrand ; pourquoi n'est-elle pas venue aussitôt qu'elle a su que son oncle était dangereusement malade? Est-ce qu'en ce moment, sa place ne serait pas d'être ici pour recevoir les derniers soupirs de son oncle? Ah! bien certainement, si elle y était, les choses se passeraient autrement.

— C'est juste, répondit Clémentine ; mais, cependant, il ne faut pas l'accuser injustement. Si M^lle^ Alice n'est pas venue, c'est qu'il lui a été impossible de le faire; ne dit-on pas, une fois qu'une

jeune fille est entrée au couvent, qu'elle n'en peut plus sortir, son père et sa mère fussent-ils à l'agonie.

— Et, d'ailleurs, reprit Valentin, qui vous dit que Mlle Alice est instruite du danger que court son oncle?

— Comment, M. Valentin, fit Clémentine avec un geste de pénible étonnement, vous pensez...

— Qu'on aura tout fait pour lui cacher la maladie de M. le marquis, interrompit le valet de chambre.

— Mais, ce serait abominable.

— Je vais plus loin, reprit Valentin; je ne serais pas surpris si le départ de Mlle Alice était le résultat des intrigues de cet abbé. Il y a quelque chose là-dessous, voyez-vous.

— Moi, ça ne m'étonnerait pas non plus, répondit Clémentine... d'après, surtout, ce que vous venez de nous dire des jésuites; d'ailleurs, mademoiselle suivait exactement ses devoirs religieux, c'est une vérité; mais elle était pleine de gaieté et de joie, et n'avait nullement l'air d'avoir du penchant à se faire religieuse. Il est vraiment étrange que ce goût-là lui soit venu tout d'un coup.

— Il y a longtemps, Clémentine, que je me suis fait ces réflexions-là, dit le valet de chambre;

mais, si Dieu est juste, espérons que tout cela s'éclaircira un jour.

— Il sera bien temps quand notre pauvre maître sera mort, dit Lucas.

— Sans nous avoir couché sur son testament, ajouta Bertrand.

Ces dernières paroles furent couvertes par le tintement cadencé de la sonnerie, annonçant, dans les rues, la présence du saint sacrement, lorsqu'un prêtre est mandé pour donner l'extrême-onction à un moribond. Au même instant, le marteau de la porte cochère retentit avec force. Tous les gens de l'hôtel, saisis d'une vague émotion, devenus muets soudainement, prêtèrent une oreille attentive.

— Ah! mon Dieu! murmura Clémentine au milieu de ce lugubre silence, et en portant vivement la main à son cœur, je sens le frisson qui me gagne tout le corps.

Le concierge venait de s'éloigner pour ouvrir la grande porte; aussitôt apparut, abrité sous un dais, un prêtre revêtu de l'étole, et tenant, à deux mains, une hostie consacrée, renfermée dans un précieux ornement, resplendissant de l'éclat de l'or et de l'argent. Son cortége se composait de quelques hommes d'église, et de gens du peuple, portant tous à la main un cierge allumé. Le prêtre s'avança avec l'attitude digne et religieuse d'un

ministre pénétré de la sainteté de son ministère et du caractère sacré de sa mission. Traversant lentement la foule de valets qui s'étaient agenouillés à son approche, il s'avança vers l'escalier du maître.

— Conduis M. le curé à la chambre de M. le marquis, dit à voix basse Valentin en s'adressant à Bertrand, et moi, je cours prévenir le notaire. Hélas! malgré ma répugnance, il faut bien obéir aux ordres de notre pauvre maître.

Guidé par le valet de pied, le prêtre pénétra dans la chambre du moribond, dont les abords furent envahis par le cortége du saint sacrement et les gens de l'hôtel, qui tous s'agenouillèrent dans le plus profond recueillement.

Cette chambre était vaste et meublée avec une rare magnificence; le jour y répandait une lumière douce en pénétrant à travers les doubles rideaux de damas de Chine qui garnissaient les croisées, et qu'on avait le soin de laisser constamment retombés.

Le lit où gisait le marquis occupait le fond de la pièce; le docteur Gielkens se tenait debout à l'ouverture formée à l'endroit où les tentures, à demi fermées, tendaient à se rejoindre; le regard fixé sur le visage décoloré du malade, il l'étudiait avec une inquiète sollicitude, cherchant à y saisir

quelques signes de résurrection : nous disons résurrection, car l'état du marquis était tel, qu'il appartenait déjà plus aux morts qu'aux vivants; sa tête, froide et jaunissante, entourée d'une coiffe, retenue par un ruban vert, se détachait lugubrement sur un oreiller, garni du plus beau lin, d'une blancheur irréprochable; un de ses bras, sorti du lit, laissait voir une main blême, inerte, décharnée; ses joues osseuses, sa peau blafarde, son regard terne et fixe, sa bouche légèrement béante, eussent fait croire qu'il avait cessé de vivre, si le mouvement lent et rare des paupières n'eût indiqué qu'avant de rendre son âme à Dieu, quelques soupirs devaient encore sortir de sa poitrine.

Un troisième personnage, dans toute la force de l'âge, l'abbé Debacker, se tenait également debout à l'encoignure de la cheminée. Son coude était appuyé sur la tablette, et son front reposait sur une main, comme pour mieux contenir la violence de ses pensées.

L'abbé Debacker porte une redingote de drap noir, de forme laïque, une culotte courte, des bas de soie et des souliers à boucles d'argent; il est d'une taille élevée et d'une maigreur excessive. En ce moment, un rayon de soleil, s'échappant par l'interstice des rideaux de l'une des croisées, couvre son visage d'une vive clarté, et le force à

se détacher, comme un point lumineux d'un effet saisissant sur ce fond sombre et obscur.

Sa chevelure noire, abondante, coupée presque à ras, trace autour de son front large et plissé une ligne d'une régularité parfaite; ses traits sont fortement prononcés, et leur charpente osseuse, très-saillante, est recouverte d'une peau blême et sèche; ses yeux, petits, ronds, surmontés d'épais sourcils et profondément enclavés dans leur orbite, donnent à son regard une expression sinistre, impénétrable; sa bouche assez grande, ses lèvres minces et rentrées sont empreintes de fiel et d'amertume.

Le docteur Gielkens, détourné de sa pénible contemplation par l'arrivée du prêtre, l'accueillit avec une respectueuse déférence, et s'éloigna discrètement de quelques pas. Alors, celui-ci s'avança vers le lit, dont il écarta doucement les rideaux, et, faisant entendre au malade sa voix consolante et miséricordieuse, il lui demanda s'il se sentait assez de force pour s'approcher du saint sacrement de la pénitence, afin de se rendre plus digne de recevoir les saintes huiles qu'il allait lui administrer.

Le marquis faisait un effort pour répondre, quand l'abbé Debacker, que le prêtre n'avait pas aperçu, s'approcha de ce dernier, et lui dit, à voix

basse, que, le matin même, il avait reçu la confession du malade, auquel il avait donné l'absolution. Le prêtre, accueillant cette communication avec un regard presque craintif, s'inclina devant l'abbé, qui s'agenouilla près du lit. Alors commença la touchante et solennelle cérémonie de l'extrême-onction.

La voix du prêtre, s'élevant vers Dieu, fut couverte par les sanglots d'une partie des assistants.

Au milieu de ce concert de prières et de larmes, en face d'un homme que Dieu rappelait à lui, l'âme d'un seul resta insensible et froide, ce fut celle de l'abbé Debacker, absorbé par ses pensées ambitieuses et cupides.

V.

TESTAMENT.

Au prêtre venait de succéder, à l'hôtel du marquis de Lutgarde, le notaire de sa famille, accompagné des témoins requis par lui, conformément aux instructions de l'abbé Debacker, déjà très-expert en matière de testament.

Ce notaire, redevable de ses fonctions à la protection toute-puissante de l'abbé, était entièrement à la dévotion de cet affidé, le plus influent en Belgique de l'ordre des jésuites. Quand il parut dans la chambre du marquis de Lutgarde, l'abbé, malgré sa rare habileté à se rendre maître de ses émotions, ne put complétement dissimuler la force de son agitation intérieure.

Le docteur Gielkens, honnête homme au fond, mais, avant tout, très-jaloux de ses intérêts et de la conservation de sa belle clientèle, avait pris pour règle de conduite de rester complétement étranger à tout ce qui se passait dans l'intérieur des familles; ce qu'il craignait le plus au monde, était de se faire des ennemis. Convaincu qu'une neutralité parfaite serait le moyen le plus solide pour écarter de lui les haines et les défaveurs, il avait toujours agi dans ce sens, ce dont, du reste, il paraissait se trouver fort bien.

Sourd et muet par calcul, le docteur Gielkens n'en était pas moins, pour cela, un observateur très-clairvoyant; habitué, d'ailleurs, à rencontrer chaque jour les révérends pères, ou leurs créatures, sur son chemin, au chevet du lit de ses malades, et dans l'intérieur des familles opulentes, dans lesquelles sa profession, et surtout son mérite incontestable, lui donnaient un libre accès, il était parfaitement au courant de toutes les menées, de toutes les simonies des humbles serviteurs de l'ordre de Loyola, dans le but de s'emparer des esprits et des fortunes, s'il y avait lieu, le tout dans l'intérêt de l'Église et pour la plus grande gloire du Seigneur.

En voyant de si près les résultats inouïs dûs à la puissance de ce pouvoir occulte, implacable

dans le choix de ses moyens pour atteindre son but, le docteur s'était bientôt effrayé pour lui-même, dans le cas, où, suivant l'impulsion de sa droiture, il tenterait de s'opposer, par son influence réelle, aux désastres toujours si ingénieusement et froidement élaborés par les révérends pères. Aussi était-ce surtout à l'endroit de ces saints apôtres, qu'il suivait rigoureusement la règle de conduite qu'il s'était imposée, de rester aveugle et sourd pour toutes les choses étrangères à son ministère. Sa clairvoyance et sa sagacité n'avaient donc pu se trouver en défaut devant les vues de l'abbé Debacker, l'homme qu'il redoutait avant tout autre. Aussi, quand le notaire parut, le docteur, s'approchant du révérend avec une bonhomie et un naturel parfaitement étudiés :

— M. l'abbé, lui dit-il, ma présence, en ce moment, auprès de M. le marquis, ne peut être d'aucune utilité; je vais m'éloigner pour rendre mes soins à d'autres malades; je reviendrai dans une heure, bien, hélas! que je croie...

Il acheva sa pensée par un hochement de tête, dont le sens n'échappa pas à l'abbé.

— Ainsi, dit ce dernier au docteur, votre opinion est que le marquis se trouve au plus mal.

— A moins que Dieu ne fasse un miracle, ré-

pondit le docteur, le malade ne passera pas la journée.

Tout en s'éloignant, M. Gielkens surprit un rayon de joie dans le regard de l'abbé, qui lui donna à penser que le révérend n'avait qu'une foi très-modérée dans les miracles.

A peine fut-il parti, que le révérend agita le cordon d'une sonnette, disposé près de la cheminée.

Valentin parut.

— Priez le notaire Warin d'entrer, lui dit l'abbé, et invitez les personnes qui l'accompagnent à attendre quelques instants.

Valentin s'éloigna sans dire un mot ni faire un geste.

— Si le marquis devait vivre quelques jours encore, murmura le révérend en le suivant de son regard scrutateur, ce valet ne resterait pas vingt-quatre heures de plus dans cette maison.

A peine achevait-il cette pensée, que le notaire Warin apparut, marchant, par précaution, sur la pointe des pieds.

— Chut! fit l'abbé en portant l'index à ses lèvres; et, s'approchant du lit du moribond, il en ferma les rideaux; puis, il fit signe au notaire de le suivre à l'embrasure de l'une des fenêtres.

— Il y a deux jours, j'ai fait écrire au marquis

son testament, d'après le modèle que vous m'avez remis, dit-il au notaire. Il était temps, aujourd'hui il serait dans l'impossibilité de l'écrire.

— Le marquis est donc dans un véritable danger?

— Le docteur Gielkens vient de m'assurer, à l'instant, qu'il avait à peine quelques heures à vivre.

— Ah! ah! fit sèchement le notaire; au surplus, ajouta-t-il, la loi n'exige pas qu'un testament mystique soit écrit de la main du testateur; il suffit qu'il porte sa signature. Et, malgré son état, le marquis a conservé, il faut bien l'espérer, assez de force pour signer.

— J'en doute, répondit l'abbé.

— Cependant, reprit le notaire, il serait important que la signature accompagnât l'acte de suscription que je dois dresser, lors de la remise de ce testament entre mes mains.

— Est-ce donc indispensable?

— Non, mais l'exécution de cette formalité est une garantie de plus, *Quod abundat non vitiat.*

— Eh bien, fit l'abbé, nous ferons en sorte que cette garantie nous soit donnée.

— Vous avez eu soin, reprit le notaire, que, dans le testament, il ne soit pas fait mention de la société de Jésus; je vous le répète, bien qu'une

heureuse tendance autorise dans notre pays, essentiellement catholique, l'établissement de cette sainte et vénérable congrégation, l'édit impie de 1764, qui en prononce le bannissement, n'a été rapporté par aucune loi postérieure, et il est sage et prudent d'éviter jusqu'à la possibilité d'un procès, dont une solution, favorable *pour nous*, pourrait être douteuse, en raison de l'équité de notre magistrature, quelque peu entachée d'hérésie.

— J'ai suivi votre avis à cet égard, répondit l'abbé; cependant, le légataire universel, institué par le marquis, est un de nos plus zélés serviteurs, et notoirement connu comme tel, cela ne présente-t-il pas quelque danger?

— Aucun; car, la jurisprudence, conforme, en cela, au véritable esprit de la loi, reconnaît qu'on peut valablement léguer à chacun de ceux qui composent une association même non autorisée; que, dans ce cas, ils ne viennent pas au legs comme corporation, mais comme individus certains.

— Alors, tout est pour le mieux, dit l'abbé.

— Et M^lle^ d'Arkel? fit le notaire en signe d'interrogation.

— Il n'y a rien à craindre de ce côté, répondit le révérend, elle est toujours au couvent de Cortemberg.

— A-t-elle pris le voile?

— Non; elle est toujours rebelle aux pieuses exhortations de sa vénérable supérieure.

— Si, un jour, elle venait à être libre?

— Cela n'est pas à craindre, répondit l'abbé avec un atroce sourire.

Les rideaux du lit du moribond s'agitèrent légèrement.

— Profitons de ces derniers signes de vie, dit l'abbé qui venait de porter ses regards de ce côté; allez chercher vos témoins, mon cher M. Warin, et revenez aussitôt.

— Ou est le testament? dit le notaire en faisant un pas pour s'éloigner.

— Sous l'oreiller du marquis.

— Est-il bien clos et scellé?

— Parfaitement; le cachet porte l'empreinte de ses armes.

— Bien, très-bien. Vous croyez qu'il n'y aura aucune hésitation *de sa part*, lorsqu'il s'agira de m'en faire la remise en présence des témoins?

— J'en suis persuadé, répondit l'abbé. Au surplus, mettez quelques minutes à amener vos témoins, et j'en profiterai pour le préparer de nouveau.

Le notaire sortit, et l'abbé Debacker s'approcha du lit, dont il écarta entièrement les rideaux.

Au bruit de ce mouvement, le marquis tourna vers lui son regard mourant.

— Sans doute, en ce moment, vous songez au salut de votre âme, lui dit l'abbé.

Avant de répondre, le malade agita faiblement ses lèvres, cherchant à réunir le reste de ses forces.

— Oui, mon père, répondit-il ensuite, de cette voix sourde et inarticulée des mourants; en ce moment, mes pensées sont vers Dieu... et aussi, vers ma nièce... mon Alice... ajouta-t-il en arrêtant ses yeux suppliants et craintifs sur le révérend.

— Songez, mon fils, qu'au moment de paraître devant Dieu, votre âme doit se dégager complétement de toutes les affections de ce monde, dit l'abbé d'un ton sévère.

— Cependant, ma nièce!... mon Alice, répéta le marquis.

Et une larme vint humecter son œil qui s'éteignait.

L'abbé, qui ne négligeait aucun détail pour assurer le succès complet de ses menées, aurait été vivement désappointé qu'une manifestation de cette nature eût lieu en présence des témoins, appelés pour assister le notaire, il résolut donc sou-

dainement d'écarter ce danger, en frappant d'épouvante, s'il le fallait, l'esprit du malade.

— Il ne s'agit pas de votre nièce, M. le marquis, répondit-il avec une sévérité croissante; mais bien, je vous le répète, de votre salut. En cet instant suprême, la sœur Alice, agenouillée devant l'autel de son couvent, s'efforce, par ses saintes prières, d'attirer sur vous la miséricorde du Seigneur; en rendrez-vous l'effet nul par vos pensées profanes et étrangères à Dieu?

Le marquis poussa un faible soupir et ne répondit rien.

— Le notaire qui doit recevoir le dépôt de votre testament, vient d'arriver, poursuivit l'abbé; songez, mon fils, à édifier, par votre pieuse attitude, les personnes présentes à ce dernier acte de votre vie, qui doit effacer aux yeux de Dieu, toutes vos iniquités, et vous ouvrir les portes du séjour de ses élus.

Le marquis accueillit ces paroles par un nouveau regard suppliant, un nouveau soupir, une nouvelle larme. Obéissant à un remords, à un sentiment intuitif, plus puissant, en ce moment, que les suggestions de l'abbé, il murmura faiblement :

— Hélas! M. l'abbé, n'est-ce donc pas une

mauvaise action, que de dépouiller ma nièce d'une fortune à laquelle sa naissance, ses vertus et sa tendresse lui donnaient des droits égaux.

Les lèvres de l'abbé se contractèrent, son regard s'enflamma.

— Jusqu'où va l'égarement de votre esprit, mon fils, répondit-il avec une implacable dureté; vous semblez ignorer que la sœur Alice, désormais épouse de Jésus-Christ, a fait vœu de pauvreté, et que, dès lors, rien ne peut lui être plus agréable que l'emploi de vos biens en faveur des serviteurs les plus zélés de notre sainte Église catholique, apostolique et romaine. Soyez docile à ma voix, mon fils. Remportez, à cette heure suprême, une dernière victoire sur l'esprit tentateur, qui cherche à se saisir de votre âme en vous inspirant des pensées si contraires aux intérêts de la religion et à la gloire de Dieu.

Une lutte effroyable, terrible, s'opérait dans le cœur agonisant du marquis.

— Cependant, M. l'abbé, s'efforça-t-il encore de murmurer, pourquoi, depuis la disparition de ma nièce, n'ai-je pas reçu un seul mot d'elle, j'aurais...

— Malheureux! s'écria l'abbé en s'empressant de l'interrompre, toujours ces coupables pensées!... Ne voyez-vous pas, ajouta-t-il en donnant à son

geste et à sa voix une expression d'un effet horrible, l'ange céleste que Dieu envoyait vers vous pour accompagner votre âme au séjour des bienheureux, déployer ses ailes pour s'éloigner et céder sa place au démon... Ne voyez-vous pas là... au chevet de votre lit, le prince des ténèbres, déjà triomphant, et prêt à vous plonger dans les flammes éternelles.

Tandis que le révérend parlait, le marquis tenait les yeux fixés sur lui; il était tellement hideux, que le malade crut réellement avoir un démon devant ses yeux... Il eut peur... et il se tut.

Le notaire Warin et les témoins entrèrent. L'attitude de l'abbé, avec la soudaineté d'un changement à vue, redevint calme, et son regard impénétrable. Il alla s'agenouiller près de la cheminée, et fit mine de prier, voulant faire supposer aux assistants qu'il restait étranger, même en pensée, à l'acte qui allait s'accomplir.

Valentin fit asseoir les six témoins, exigés par la loi, tous choisis parmi les clients, plus ou moins obscurs, du notaire, puis il s'éloigna.

M. Warin s'approcha du lit, et, s'inclinant respectueusement, il dit au malade :

— Vous m'avez fait appeler, m'a-t-on dit, M. le marquis, afin que je dresse l'acte de suscription de votre testament; je me suis empressé de me

rendre à vos ordres, et me voici, prêt à recevoir votre déclaration et le dépôt que vous vous proposez de me confier.

Le marquis, toujours saisi de terreur, promena un œil hagard sur le notaire et garda le silence.

— Je vous répète, M. le marquis, répéta le notaire avec inquiétude, que, conformément à vos ordres, je viens recevoir le dépôt de votre testament.

Nouveau silence et nouveau regard terrifié du marquis.

L'abbé conservait son attitude prosternée et son visage impassible; mais les violents battements de son cœur semblaient vouloir briser sa poitrine.

Le notaire se tourna de son côté, et lui dit avec un calme dissimulé :

— M. l'abbé, veuillez m'excuser si je vous détourne de vos prières et de vos méditations... M. le marquis paraît être complétement absorbé. Veuillez-vous approcher... Votre vue, peut-être, le ramènera-t-elle au sentiment de sa situation.

L'abbé se leva lentement, fit un signe de croix, et, reposant, pendant une seconde, son regard onctueux et placide sur les témoins, il vint près de la tête du lit. Le marquis tressaillit à sa vue. L'œil doux de l'abbé était devenu de feu; comme

magnétisé par les flammes qu'il lançait, le bras du marquis, sortant de sa torpeur, en suivit tous les mouvements, et alla retirer le testament placé sous l'oreiller, et sa main décharnée le présenta au notaire, tandis que sa vue restait fixée sur l'abbé.

Celui-ci, changeant de nouveau de physionomie, lui dit d'une voix pénétrée, et de manière à être entendu des témoins :

— Hâtez-vous, mon fils, d'accomplir ce dernier devoir que la société réclame de vous, pour qu'ensuite vous ne soyez plus occupé que du salut de votre âme.

Et, pendant que le notaire, muni du testament, s'installait à une table pour libeller son acte, l'abbé était allé reprendre sa première position.

Il y eut alors un moment de morne silence, pendant lequel on n'entendit que la plume du notaire qui criait sur le papier. A voir le visage altéré des témoins, on eût dit qu'un secret pressentiment les avertissait qu'ils étaient, à cette heure, les instruments et les complices involontaires d'un méfait épouvantable.

Quand le notaire eut achevé son libellé, il revint près du marquis, et fit signe aux témoins de s'approcher. Ceux-ci, se levant comme des machines agissant par des ressorts, vinrent former une haie

près du lit du mourant. L'abbé n'avait pas bougé.

Le notaire, s'adressant aux témoins, leur dit.

— Je vais, messieurs, conformément à la loi, vous donner lecture de l'acte de suscription que je viens de dresser sur l'enveloppe même du testament mystique, que M. le marquis de Lutgarde m'a remis à l'instant, en votre présence. Veuillez, messieurs, écouter attentivement la lecture de cet acte, au bas duquel vous devrez apposer vos signatures.

Les témoins restèrent muets et immobiles; l'abbé continuait de prier, ou mieux, d'en faire le simulacre.

Le notaire fit, presque à voix basse, la lecture suivante :

« Par-devant Me François-Ignace Warin, notaire à la résidence de Bruxelles,

» Et en présence de (suivaient les noms et qualités des six témoins), est comparu :

» M. le marquis Adolphe-Ernest de Lutgarde, membre du sénat, demeurant à Bruxelles, rue Léopold.

» Lequel a présenté aux notaire et témoins susnommés, le présent papier, clos avec un ruban noir, et scellé en trois endroits avec de la cire également noire, du sceau de ses armes, et a dé-

claré que ce papier contient son testament écrit et signé de lui.

» En conséquence, le notaire soussigné a dressé et écrit sur la feuille, servant d'enveloppe audit testament, le présent acte de suscription, que le testateur a signé avec les six témoins, ci-dessus dénommés, et le notaire, après lecture faite par ce dernier au testateur en présence des témoins.

» Le tout fait et passé de suite, et sans divertir à d'autres actes, à Bruxelles, dans la chambre à coucher du marquis de Lutgarde, éclairée par deux croisées, donnant sur la rue Léopold, et faisant partie de l'hôtel, habité par ledit marquis. »

— Il ne me reste plus, messieurs, qu'à mettre la date et à recevoir vos signatures, dit le notaire après cette lecture, en s'emparant d'une plume qu'il alla tremper dans l'encrier; si vous voulez bien le permettre, je commencerai par faire signer le testateur.

Même silence, et même immobilité des témoins.

M. Warin s'approchait du lit, quand le valet de chambre du marquis entra précipitamment. Son agitation avait un reflet de joie qui fit tressaillir l'abbé et le notaire.

— Que voulez-vous, demanda sèchement ce dernier, tout en continuant de se rapprocher du lit.

— Je viens, répondit Valentin, prévenir M. le marquis, qu'un prêtre demande absolument à lui parler.

— Un prêtre! fit le notaire en se retournant avec étonnement vers l'abbé.

— Dites à cet ecclésiastique, de la part de l'abbé Debacker, répondit ce dernier, qu'en ce moment, M. le marquis, très-dangereusement malade, et occupé avec son notaire et son confesseur, ne peut recevoir personne.

Il finissait à peine de parler, quand l'abbé Werbruck, qui avait suivi le valet de chambre, parut sur le seuil de la chambre à coucher du marquis de Lutgarde.

VI.

UN TESTAMENT OLOGRAPHE.

L'abbé Werbruck est âgé de cinquante-cinq ans environ.

Il est de petite taille, et son embonpoint, suffisamment prononcé, se révèle aux regards, malgré l'ample soutane qu'il porte constamment. Son visage légèrement coloré, ses traits assez réguliers, expriment hautement la bonté de son âme, la douceur et la modération de son caractère.

L'abbé Werbruck appartient à cette portion vénérable du clergé séculier, dont les principes religieux, empreints du véritable esprit du christianisme, sont en opposition constante avec les ten-

dances des disciples de la société de Jésus, à l'envahissement de l'autorité absolue du temporel et du spirituel.

Depuis de longues années, ce respectable ecclésiastique desservait la cure du village d'Auderghem, près duquel les biens patrimoniaux du duc de Wladimont se trouvaient situés, lorsqu'une destitution brutale vint l'atteindre, provoquée par les jésuites, auxquels sa droiture, son esprit de tolérance et de conciliation, convenaient fort peu. De plus, l'abbé s'exprimait avec une noble et franche indignation sur toutes les iniquités, de quelque part qu'elles vinssent, de quelques formes qu'elles se revêtissent, quelque caractère qu'elles empruntassent; sa censure, pleine de sens et de raison, avait donc eu plus d'une fois l'occasion de s'appliquer aux exactions des RR. PP., ce qui, à leurs yeux, devenait un crime sans rémission, surtout de la part d'un membre du clergé qu'ils ont la prétention de tenir sous leur joug direct, et d'assujettir à leur domination sordide et implacable. Sacrifié à leur funeste influence, l'abbé Werbruck fut recueilli avec empressement par le duc de Wladimont, qui se l'attacha en qualité de chapelain; aussi, se consola-t-il bientôt de la perte de sa cure, qu'il ne regrettait que parce qu'il croyait perdre avec elle les moyens de faire le

bien; car, le duc et la duchesse, qui avaient su apprécier les excellentes qualités de ce bon prêtre, lui confiaient le soin de distribuer les bienfaits qu'ils aimaient à répandre avec une si généreuse profusion.

En outre, depuis la ligue formée par la duchesse contre l'association de Bleeden, le bon chapelain avait du ajouter à ses attributions d'autres fonctions, dont nous aurons à parler plus loin.

Pendant le trajet, la duchesse lui avait expliqué par suite de quelles étranges circonstances ils étaient amenés à accompagner, en ce moment, M^lle^ d'Arkel à l'hôtel du marquis de Lutgarde, son oncle. Aussi, lorsqu'en pénétrant dans la chambre du malade, il aperçut le notaire du marquis, en même temps qu'il reconnut l'abbé Debacker, se douta-t-il soudain qu'un acte infâme était sur le point de s'accomplir. Il s'avança de quelques pas, et sa physionomie, naturellement douce et bienveillante, devint triste et sévère.

On se figurera aisément la stupéfaction, le saisissement de l'abbé Debacker, en voyant paraître, dans un pareil moment, un homme dont il savait les dispositions très-peu favorables à la société de Jésus. Oubliant le rôle de prières et de contrition qu'il s'était imposé, il se leva vivement, et, s'ap-

prochant de l'abbé Werbruck, il lui dit avec une agitation concentrée.

— Que voulez-vous, monsieur? Qui demandez-vous ici?

— Je demande à parler à M. le marquis de Lutgarde, répondit l'abbé Werbruck avec une imposante dignité.

— Si, contre toute convenance, monsieur, reprit le jésuite, vous n'étiez pas entré dans cette chambre, avant d'en obtenir la permission, vous auriez appris par le valet de chambre, que M. le marquis, dangereusement malade, et occupé des derniers devoirs qui lui restent à remplir, ne peut recevoir personne.

— Il est des circonstances, reprit l'abbé Werbruck en pénétrant de son regard accusateur jusqu'à l'âme du révérend père, qui dispensent d'observer ce que vous appelez les convenances, et celle dans laquelle je me trouve est de ce nombre, M. l'abbé, ajouta-t-il avec intention.

Le notaire comprit qu'il devait venir en aide au jésuite, visiblement ému et embarrassé.

— M. l'abbé, dit-il en s'adressant au chapelain, j'ai été appelé par M. le marquis pour dresser l'acte qui doit contenir ses dernières volontés; je ne puis le recevoir qu'en présence des té-

moins requis par la loi; veuillez donc avoir l'obligeance de vous retirer.

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir satisfaire à vos désirs, répondit le chapelain, avec une fermeté désespérante pour le jésuite; mais, je ne sortirai d'ici que si j'en reçois l'ordre formel de M. le marquis de Lutgarde lui-même.

L'œil de l'abbé Debacker étincelait, tout son corps frémissait.

— Veuillez, monsieur, tout au moins attendre, pour être admis auprès de M. le marquis, dit-il en faisant de pénibles efforts pour se contenir, que son notaire se soit éloigné.

— La communication que j'ai à faire à M. de Lutgarde, répondit le chapelain toujours sévère et inébranlable, ne me permet pas d'attendre une seule minute.

Chaque parole nouvelle du chapelain, augmentait l'inquiétude vague du notaire et le saisissement intérieur du jésuite.

— Je regrette M. l'abbé, dit ce dernier au chapelain, en faisant de nouveaux efforts pour dissimuler son émotion, d'être obligé de vous faire observer, que votre insistance est, on ne peut plus blâmable; évitez, je vous en prie avec instance, que l'on ne soit forcé de s'écarter à votre égard

du respect dû au caractère sacré dont vous êtes revêtu.

— Que voulez-vous dire, monsieur? reprit froidement l'abbé Werbruck.

— M. l'abbé, veut dire sans doute, répondit le notaire, avec un mouvement d'impatience, que si vous persistez à ne pas vouloir vous éloigner, vous m'obligerez à recourir à l'intervention des valets.

— Est-ce en effet votre pensée? dit le chapelain au jésuite, en le faisant pâlir sous son regard.

— Je reconnais que ce serait une extrémité déplorable, répondit l'abbé Debacker, en s'accompagnant d'un signe de tête affirmatif, mais songez que le scandale en retomberait sur vous seul.

— Eh bien, M. l'abbé, fit le chapelain en étendant son bras vers Valentin, voici le valet de chambre de M. le marquis de Lutgarde, donnez-lui un pareil ordre, et je vous déclare qu'il se refusera d'y obéir, car lui et tous les gens de l'hôtel sont déjà instruits que je me présente ici au nom de la seule personne, qui, après M. le marquis de Lutgarde, ait le droit de commander ici.

Le jésuite éprouva une douleur aussi vive que si un fer rouge lui eût rongé le cœur. Il comprenait instinctivement qu'un obstacle, inouï, inattendu, se préparait à lui ravir la proie, qu'il guettait de-

puis tant de temps, avec l'astuce d'un serpent. Le notaire commençait à se sentir fort mal à l'aise; les témoins, toujours immobiles et muets, s'entre-regardèrent tout ébahis.

Cependant, l'abbé Debacker, pénétré de toute l'imminence de cette crise, voulut tenter un nouvel effort pour en éviter les désastreuses conséquences. Il s'avança vers le lit du marquis, et fit le simulacre d'un homme qui prête toute son attention à la voix faible d'un mourant; puis, redressant tout à coup la tête, et élevant la voix avec une étrange assurance, il dit au chapelain :

— Vous venez de dire, M. l'abbé, que vous étiez prêt à vous retirer, sur l'invitation de M. le marquis; sa voix éteinte ne lui permet pas de vous donner lui-même cet ordre, mais il vient de m'engager, à l'instant, à vous prier, en son nom, de vous éloigner; il espère, d'ailleurs, vous recevoir aussitôt qu'il en aura la possibilité.

Cette manœuvre, d'une rare habileté et d'une audace incroyable, n'obtint pas cependant le résultat que le jésuite en attendait.

— Je ne puis croire, répondit le chapelain d'une voix qu'il éleva avec intention, au refus de M. le marquis de Lutgarde, d'entendre une personne venue près de lui au nom et de la part de M^lle^ Alice d'Arkel, sa nièce.

Soudain, les six témoins, impassibles jusqu'alors, reculèrent quelque peu épouvantés à la vue du mourant, qui, à peine ces derniers mots furent-ils prononcés, s'agita comme un spectre, faisant d'impuissants efforts pour s'appuyer sur ses poignets, afin de se mettre sur son séant.

— Qui a prononcé le nom de ma nièce? dit-il en promenant sur les assistants son regard qui semblait lutter contre les ténèbres de la mort.

Pendant le silence qui suivit ces paroles, le notaire et le jésuite restèrent anéantis. L'abbé Werbruck s'approcha, profondément ému à l'aspect de ce vieillard mourant, livide et décharné, aux prises avec la plus vive émotion.

— C'est moi, M. le marquis, répondit-il d'un ton de respectueuse déférence. Votre nièce, craignant pour vous les suites de votre émotion si vous la voyiez paraître tout à coup, m'a chargé de vous prévenir, qu'avant peu de temps, elle sera auprès de vous.

— Ma nièce!... ma nièce!... balbutia le marquis, violemment agité. Où est-elle, monsieur?... Ah! de grâce, dites-lui de venir, qu'elle ne perde pas un instant... Qu'une dernière fois, avant de mourir, je puisse la serrer contre mon cœur.

— Calmez-vous, M. le marquis; je vous le ré-

pète, avant quelques instants... quelques minutes, votre nièce...

Soudain, la porte fut poussée avec force, et Mlle d'Arkel, suivi de la duchesse de Wladimont, et s'élançant dans la chambre, alla se prosterner à la tête du lit du marquis.

— Mon oncle!... mon cher oncle!... s'écria-t-elle en s'emparant de la main, déjà glacée, de M. de Lutgarde, qu'elle couvrit de larmes et de baisers.

— Ma nièce!... répéta le marquis. Et sa tête s'appesantit, ses yeux se refermèrent, il retomba sans connaissance.

Pendant ce temps, l'abbé Werbruck, tourné vers le jésuite qui fléchissait sous ses genoux, l'accablait de son regard, tout à la fois dédaigneux et triomphant; le notaire Warin, qui venait de prendre la résolution de se tirer de cette affaire le moins mal possible, cherchait à se donner une contenance, en balbutiant une série d'exclamations adressées aux témoins ses clients, dont l'impassibilité, pendant toute cette scène, ne se démentit pas une minute.

Mlle d'Arkel, frappée bientôt de la situation de son oncle, se releva tout effarée.

— Des secours!... au nom du ciel, des secours! s'écria-t-elle d'une voix effrayée, en se précipitant

vers la duchesse, qui avait été se placer à la gauche de l'abbé Werbruck.

Un instant, l'œil du jésuite s'illumina d'une joie infernale : il crut que le marquis venait de rendre le dernier soupir, et que, dès lors, le testament, objet de ses criminelles convoitises, resterait valable et définitif.

Au même moment, le docteur Gielkens rentra. Il n'eut pas le temps de s'étonner de la présence extraordinaire des nouveaux acteurs de cette scène, tout à la fois touchante et terrible ; Mlle d'Arkel, le saisissant fortement au bras, l'entraîna vers le lit de son oncle, et, de son geste et de son regard, rendus sublimes par son effroi, elle lui montra le marquis toujours sans connaissance.

Le docteur plaça sa main sur le cœur du malade : il battait encore... Alors, il s'empara d'un flacon qu'il portait toujours sur lui, et l'approcha des narines du mourant... Presque aussitôt le marquis rouvrit les yeux.

— Rassurez-vous, dit alors le docteur Gielkens en se tournant vers Mlle d'Arkel, qui, dressée sur la pointe des pieds, suivait tous ses mouvements avec une anxiété indicible, votre oncle a repris ses sens.

A ces paroles, tous les assistants, à l'exception du notaire et du jésuite, qu'un même espoir venait

d'animer, et qu'un même désenchantement atteignait, sentirent leur poitrine se débarrasser d'un poids énorme. Mlle d'Arkel, poussant un cri d'espérance, se précipita de nouveau vers le marquis de Lutgarde.

Nous renonçons à peindre l'attendrissement de l'oncle et de la nièce, en se revoyant, à cette heure suprême, après une longue et cruelle absence. M. de Lutgarde, craignant d'être le jouet d'un songe, tenait ses yeux humides constamment attachés sur la ravissante figure de Mlle d'Arkel, tandis que ses mains desséchées se promenaient en tremblant sur tout son corps.

— Est-ce bien toi, Alice... mon enfant chérie? lui disait-il de cette voix déchirante, privilége saisissant des grandes émotions.

— Oui, c'est bien moi, mon oncle... mon bon oncle, répondit Mlle d'Arkel. Dieu n'a pas permis que l'infâme complot, dont nous avons été les victimes, s'accomplît jusqu'au bout... Dieu, si juste, si miséricordieux, vous rendra la santé, pour que mes soins, preuves incessantes de ma tendresse, effacent jusqu'aux moindres traces des douleurs que je vous ai causées, hélas! bien involontairement.

Et, comme Mlle d'Arkel s'échappait des bras du marquis pour lui présenter la duchesse de Wladi-

mont, ses regards tombèrent sur l'abbé Debacker, encore incertain sur le parti qu'il devait prendre dans cette péripétie, à laquelle il était si éloigné de s'attendre. A sa vue, Mlle d'Arkel se trouva tout à coup comme transfigurée; au souvenir de ses tortures, à la pensée des douleurs et des souffrances de son oncle, convaincue que toutes ces horreurs étaient l'œuvre du jésuite, elle sentit un frisson lui parcourir tout le corps; son cœur se resserra, son visage se couvrit d'une pâleur effrayante, son regard, à l'instant encore si doux et si tendre, étincela d'un feu terrible; jamais l'indignation et le mépris ne se manifestèrent d'une manière plus saisissante.

L'abbé Debacker tressaillit.

—Vous, ici!... vous, monsieur... s'écria Mlle d'Arkel, l'œil menaçant et enflammé.

Et, reportant sa vue sur le marquis de Lutgarde, elle poursuivit :

— De grâce, mon oncle, ordonnez à cet homme de sortir... Qu'il ne reste pas une minute de plus dans cette maison... il nous a indignement trahis et trompés tous les deux.

Cependant, une lueur d'espoir avait rendu un peu d'assurance au jésuite. Voici, en substance, la pensée rapide qui venait de traverser son esprit :

« Mlle d'Arkel ne paraît pas se douter que son

oncle ait fait un testament qui lui ravit son héritage; elle ne peut donc songer, quant à présent, à en provoquer l'annulation. Quant au marquis, cette scène, en usant le reste de ses forces, doit hâter le moment de sa mort; et, bien qu'il n'ait pas signé l'acte de suscription, le testament qu'il a bien réellement présenté au notaire en présence de six témoins, comme étant l'expression de sa volonté, n'en sera pas moins valable en tous points, si, avant le décès du testateur, aucune disposition ultérieure ne vient le révoquer. Il suffira, pour lui donner tout son effet, de quelques formalités à remplir, dont j'abandonne le soin à la prudente habileté du notaire Warin. Or le plus sage parti à suivre, en ce moment, c'est de me retirer, et d'emmener avec moi le notaire et les six témoins, et d'aviser au moyen de régulariser le testament, pendant que cette maudite nièce et son oncle se lamenteront et se consoleront ensemble. »

Et en effet, entièrement dominée par les événements survenus depuis le matin, et par les souvenirs qu'ils évoquaient en elle, bien éloignée, en outre, de croire son oncle en danger de mort, M^lle^ d'Arkel n'avait aucun motif pour provoquer l'annulation d'une disposition testamentaire, dont elle ne soupçonnait même pas l'existence. Il pou-

vait, aussi, fort bien arriver que le marquis cessât de vivre avant d'avoir pu remplir les formalités nécessaires pour rendre nul son premier testament.

Le calcul du jésuite avait donc quelque chance de succès; aussi, animé de ce nouvel espoir, se composa-t-il un maintien calme et d'une dignité affectée pour répondre à l'interpellation véhémente de Mlle d'Arkel; l'important pour lui, en ce moment, était de sauver les apparences devant les témoins.

—Je n'attendrai pas pour m'éloigner, répondit-il avec un accent parfaitement hypocrite, que M. le marquis de Lutgarde ait prononcé l'ordre étrange que vous venez de solliciter. J'ignore les motifs de votre colère; il me suffit de savoir que je ne la mérite pas... Il ne peut me convenir, d'ailleurs, d'exiger des explications dans un pareil moment; je me retire donc, mademoiselle, me bornant à vous supplier, au nom du Christ, votre divin maître et le mien, de ne pas perdre de vue, qu'avant une heure, peut-être, le marquis de Lutgarde paraîtra devant Dieu, et de ne pas détourner ses pensées du soin de sauver son âme.

Devant ces paroles, qui lui annonçaient si cruellement la fin prochaine de son oncle, Mlle d'Arkel demeura saisie d'épouvante.

Sur un signe du jésuite, le notaire invita les témoins à le suivre; mais, au moment où tous se préparaient à sortir, précédés de l'abbé Debacker, le marquis de Lutgarde se redressa vivement sur son séant.

— M. Warin, s'écria-t-il d'une voix à laquelle son indignation avait rendu quelque force, je vous adjure de ne pas sortir, j'ai encore besoin de vous.

Dans l'impossibilité de se soustraire à cette injonction sans se compromettre, le notaire n'osa pas dépasser le seuil de la porte qu'il venait déjà d'atteindre. Le jésuite, dans une vive anxiété, se tint caché derrière les draperies des portières, mais de manière, cependant, à tout voir.

Le marquis poursuivit :

— C'est en présence des mêmes personnes devant lesquelles je vous ai remis un testament, arraché à ma faiblesse par l'astuce la plus monstrueuse, que je vous invite à me le remettre.

Le notaire, persuadé qu'il ne ferait que s'attirer gratuitement une mauvaise affaire, en témoignant de la mauvaise volonté, obéit à cette invitation avec un empressement presque servile.

— Ma chère nièce, avait ajouté le marquis en tournant son regard repentant vers M^lle^ d'Arkel,

va prendre sur mon bureau les objets nécessaires pour écrire, et apporte-les-moi.

Alice eut bientôt exécuté cet ordre de son oncle. Alors le marquis se mit à écrire avec une vivacité, une facilité dans ses mouvements, qui surprit tous les assistants et ne fit que confirmer Mlle d'Arkel dans son erreur sur le véritable état de sa santé; l'œil exercé du docteur fut le seul qui reconnut dans cette surexcitation nerveuse, le dernier éclat d'une flamme qui s'éteint.

Pendant que la main du marquis courait sur le papier, il s'était établi un profond silence, troublé seulement par le bruit des respirations oppressées. Quand M. de Lutgarde eut cessé d'écrire il appela son valet de chambre.

—Apportez-moi une bougie allumée, lui dit-il.

Valentin obéit avec une prestesse toute joyeuse.

Alors, le marquis approcha de la flamme le testament que le notaire venait de lui remettre. Pendant que l'œil de l'abbé Debacker suivait avec rage les progrès de l'incendie, qui ravissait en une seconde, à la congrégation si sainte et si désintéressée des jésuites, un héritage de plusieurs millions pour lequel il avait dépensé en pure perte, tant de soins et de mensonges, ses dents claquaient, son front se couvrait de larges gouttes de sueur.

Cette opération terminée, le marquis tendant sa main vers l'abbé Werbruck, lui présenta le papier sur lequel il venait de tracer quelques lignes, et lui dit :

— La mission dont ma nièce vous avait chargée, me prouve suffisamment, M. l'abbé, que vous êtes digne de toute ma confiance; veuillez, je vous prie, lire à haute voix, en présence de toutes les personnes qui m'entourent, ce papier qui contient irrévocablement mes dernières volontés.

Le digne chapelain, ne cherchant pas à dissimuler sa vive satisfaction, prit l'écrit des mains tremblantes du marquis, et sa voix fit entendre les paroles suivantes :

« CECI EST MON TESTAMENT :

» Moi soussigné Adolphe-Ernest, marquis de Lutgarde, domicilié rue Léopold, à Bruxelles;

» Voulant donner à M^lle^ la baronne Alice-Éléonore d'Arkel, ma nièce et ma pupille, un témoignage authentique de ma vive tendresse et de ma reconnaissance pour tous les bons soins qu'elle m'a toujours prodigués, je déclare l'instituer pour ma légataire universelle, et lui donner et léguer, en cette qualité, la totalité des biens meubles et immeubles, sans exception, que je lais-

serai au jour de mon décès, pour, par madite nièce et légataire universelle, en faire et disposer comme de choses lui appartenantes en toute propriété, à compter du jour de mondit décès.

» Je laisse à la générosité de ma chère nièce le soin de recompenser, comme elle le jugera convenable, le zèle et les bons services de mes serviteurs.

» Je déclare, de la manière la plus formelle, révoquer tous testaments et codiciles que j'ai pu faire avant le présent, auquel seul je m'arrête, comme contenant expressément mes dernières volontés.

» Fait et écrit en entier de ma main, à Bruxelles, le vingt-cinq juillet mil huit cent trente...

» *Signé :* Marquis de Lutgarde. »

L'abbé Debacker n'avait pas attendu la fin de cette lecture pour se convaincre que tout espoir était perdu; il s'était donc esquivé secrètement, bien résolu à se rendre immédiatement au couvent de Cortemberg, afin d'apprendre les causes inexplicables, à ses yeux, d'un événement si déplorable pour les intérêts de sa société, et en adresser ensuite son rapport au général de l'ordre, à Rome.

— Faut-il dresser un acte de dépôt de ce testament? avait demandé le notaire Warin.

C'est inutile, répondit le marquis d'une voix devenue plus faible, il restera déposé entre les mains auxquelles je l'ai déjà confié.

« Décidément, pensa le notaire en se retirant suivi des témoins, il n'y a pas tout profit à être le très-humble serviteur des RR. PP... Voici un événement qui m'enlèvera bien certainement un de mes plus riches clients. »

Il ne restait plus dans la chambre du marquis de Lutgarde que la duchesse de Wladimont, M^lle^ d'Arkel, l'abbé Werbruck et le docteur Gielkens. Plus libre de s'abandonner entièrement à son épanchement, M^lle^ d'Arkel avait pris de nouveau la main de son oncle et la pressait affectueusement.

— Était-il bien nécessaire, lui dit-elle avec un doux reproche, de mettre tant d'empressement à écrire votre testament; ne pouviez-vous pas attendre le retour de votre santé pour vous occuper d'affaires?...

— Hélas! mon enfant, répondit le malade, cet indigne abbé Debacker a dit vrai : avant une heure j'aurai cessé de vivre...

— Allons, mon bon oncle, chassez donc ces vilaines idées... En vérité, vous me faites peur.

— Bonne Alice! fit le marquis en attachant avec bonheur son regard humide sur sa nièce... D'ailleurs, ajouta-t-il, je devais m'empresser de réparer une grande injustice... L'abbé Debacker, à force de mensonges et d'astuce, avait réussi à me persuader que tu avais pris le voile et fait vœu de pauvreté... et, pour satisfaire à tes désirs les plus chers, selon ses propres paroles, je venais de te dépouiller en faveur de la congrégation de Jésus.

— Quelle infamie! s'écria Mlle d'Arkel; tandis qu'on vous trompait aussi indignement, on me retenait de force au couvent, pour obéir, me disait-on, à votre volonté expresse.

— Quelle iniquité, mon Dieu! fit la duchesse, jusqu'alors témoin muet du dénoûment de ce drame de famille.

Au son de cette voix amie, qui lui rappela aussitôt les devoirs de convenances, dont les différents incidents de cette scène l'avait forcée de s'écarter envers la duchesse, en l'obligeant, en quelque sorte, à la laisser seule et isolée, Mlle d'Arkel s'approcha d'elle, et lui dit avec une grâce charmante:

— J'ai beaucoup à obtenir de votre indulgence, Mme la duchesse, pour me faire pardonner mon impolitesse... mon premier devoir eut été de vous présenter à M. le marquis de Lutgarde...

— Cette indulgence ne vous est nullement nécessaire, mademoiselle, s'empressa d'interrompre la duchesse avec une exquise affabilité. C'est être poli avec discernement, que de donner la priorité aux devoirs du cœur.

— Permettez-moi, reprit Mlle d'Arkel, de réparer un oubli que votre bienveillance vient d'interpréter d'une manière aussi favorable.

Et, s'adressant à M. de Lutgarde, elle poursuivit :

— Je vous présente, mon cher oncle, Mme la duchesse de Wladimont... C'est au comte d'Épinoi, son cousin, que je suis redevable du bonheur de vous revoir... Mme la duchesse, non satisfaite de m'avoir donné l'hospitalité la plus bienveillante, a voulu m'accompagner elle-même jusqu'auprès de vous.

En apprenant le nom et le titre de la personne qu'on lui présentait, le marquis, homme du grand monde et d'un ton parfait, éprouva une vive confusion à la recevoir dans un tel moment et dans une pareille situation.

— Je ne sais, Mme la duchesse, si je dois commencer par vous remercier de vos bontés pour ma nièce, ou par vous faire agréer mes excuses d'un accueil aussi peu digne de vous...

— C'est un soin, M. le marquis, dont vous

n'avez pas à vous occuper, répondit la duchesse en s'asseyant sur un fauteuil, que Mlle d'Arkel s'était empressée d'aller prendre elle-même; car, désormais, ce qui intéressera votre nièce, m'intéressera également, et c'est m'accorder une faveur bien précieuse, que de me traiter déjà comme son amie... comme sa sœur, ajouta-t-elle en offrant sa main à Mlle d'Arkel, que celle-ci s'empressa de serrer avec un gracieux mouvement de reconnaissance.

— En tout temps, Mme la duchesse, reprit le marquis, j'aurais attaché un grand prix à votre amitié pour ma nièce; mais, en ce moment, je l'accepte comme un bienfait inestimable, comme la plus douce consolation que Dieu pût m'envoyer à cette heure suprême...

— Allons, mon oncle, toujours ces terribles idées... C'est bien mal.

— Hélas! ma chère enfant, reprit le marquis, je ne me fais pas illusion sur la gravité de mon état... je sens que j'ai peu d'instants à vivre... il faut se soumettre avec résignation à la volonté du ciel... D'ailleurs, maintenant que je t'ai revue, que je t'ai pressée contre mon cœur, je quitterai la vie avec moins de regrets... Et puis, grâce à l'amitié, dont Mme la duchesse veut bien t'honorer, ajouta-t-il en détachant son regard de sa nièce

pour le reporter sur Mme de Wladimont, je n'emporterai pas dans ma tombe le regret de te laisser dans l'isolement que, depuis quelque temps, l'abbé Debacker avait su établir autour de nous avec une adresse si perfide.

— Non-seulement, dit la duchesse, Mlle d'Arkel peut être assurée de mon affection la plus sincère; je crois pouvoir lui promettre encore l'appui, le dévouement de toute ma famille; déjà, M. de Wladimont lui a témoigné la plus vive sympathie.

— J'ai beaucoup connu le duc, votre mari, poursuivit le marquis, préoccupé d'une pensée, qu'une délicate discrétion retenait sur ses lèvres; il y a peu d'années encore, je le voyais très-souvent au club, nos rapports ont toujours été les meilleurs du monde.

— Aussi, M. le marquis, répondit Mme de Wladimont, le duc en a-t-il conservé le plus agréable souvenir. D'ailleurs, Mlle d'Arkel inspire naturellement un si vif intérêt, que cette circonstance n'est pas nécessaire pour que M. de Wladimont devienne pour elle un ami, un second père.

— Vos paroles obligeantes, reprit le marquis, m'enhardissent, Mme la duchesse, à solliciter de vous une faveur d'un prix insigne à mes yeux.

— Veuillez vous expliquer, M. le marquis. Croyez que j'accepterai comme une bonne fortune

toute occasion de pouvoir vous être agréable.

— Eh bien, veuillez donc obtenir de M. le duc, qu'avec la tutelle de ma nièce, il accepte le titre de mon exécuteur testamentaire.

— Je partage l'espoir de M^lle^ d'Arkel, répondit la duchesse : vous vivrez longtemps encore, M. le marquis, et pour jouir des preuves de la tendresse de votre nièce, et pour apprécier les témoignages de la vive affection de vos nouveaux amis; mais, quel que soit l'événement qui survienne, M. de Wladimont accueillera avec une vive reconnaissance cette marque éclatante et honorable de votre confiance.

—Souffrez, M^me^ la duchesse, afin de rendre mon dernier vœu plus authentique, que je l'exprime sur mon testament.

Et, en prononçant ces mots, le marquis de Lutgarde tendit sa main vers l'abbé Werbruck, qui vint au-devant de sa demande en s'empressant de lui présenter l'écrit dont il avait reçu le dépôt.

Les forces du malade s'affaiblissaient d'une manière très-sensible; il fallut toute l'énergie que lui donnait en ce moment sa tendresse pour sa nièce, pour qu'il réussît à de nouveau tracer quelques lignes. Quand il eut achevé, il présenta son testament à la duchesse, en lui disant :

— Vous voulez donc bien, madame, remettre

ce papier au duc, en l'assurant de mon estime et de ma profonde reconnaissance.

Et, regardant sa nièce avec le plus vif intérêt, il ajouta :

— Maintenant, mon enfant, que me voici rassuré sur ton avenir, apprends-moi à quel miraculeux concours de circonstances je suis redevable du bonheur de te revoir.

—J'ai été délivrée de mon affreuse position par le comte d'Épinoi, répondit Mlle d'Arkel; je crois, mon cher oncle, vous l'avoir déjà dit; mais, afin de mieux faire apprécier à Mme la duchesse toute l'importance du service que son proche parent m'a rendu, permettez-moi de dire en peu de mots, avant les détails que vous me demandez, par quelle manœuvre coupable je me suis trouvée renfermée au couvent de Cortemberg.

Et, comme le docteur Gielkens faisait un pas pour s'éloigner, Mlle d'Arkel, se tournant de son côté, ajouta :

— Restez, docteur, ce que j'ai à dire n'est point un secret; il convient, au contraire, de donner le plus de publicité possible au malheur dont j'ai failli être la victime; puisse-t-il servir d'exemple aux familles et les amener à se tenir en garde contre les piéges que pourrait leur tendre une fourbe hypocrisie.

Puis, elle poursuivit :

— Il y a deux ans environ, l'abbé Debacker se présenta chez mon oncle, sous le prétexte de solliciter ses bienfaits en faveur de plusieurs familles indigentes et dignes du plus grand intérêt. Il fut accueilli avec toute la déférence due au caractère dont il était revêtu, et à la charitable mission qu'il s'était volontairement imposée. L'abbé renouvela souvent ses visites, qui, chaque fois, provoquaient et obtenaient de nouvelles aumônes. Doué d'une érudition profonde, d'une élocution facile, il savait donner un charme infini à ses paroles, même en traitant les sujets les plus sérieux; aussi mon oncle et moi nous le recevions et l'écoutions toujours avec un véritable bonheur. Il en vint bientôt à prendre sur nous une grande influence; le premier usage qu'il en fit fut de nous amener insensiblement à éloigner de l'hôtel tous nos amis, toutes nos connaissances trop intimes; et, pour détourner notre esprit de cet isolement, il s'efforça et réussit à nous séduire de plus en plus par ses soins, sa douceur, je dois dire même, par une amabilité, tout empreinte de sentiments humains et religieux.

Tels étaient nos rapports depuis dix-huit mois, lorsque l'abbé Debacker s'étudia à amener insensiblement l'entretien sur les congrégations religieuses; il était trop habile, toutefois, pour lais-

ser échapper une seule pensée qui dénotât son désir de me voir entrer dans un couvent. Je remarquai que les sœurs de l'ordre de l'Annonciation de Jésus avaient conquis ses sympathies les plus vives.

Un jour qu'il me surprit dans l'extase et le ravissement, en l'entendant me raconter avec une poésie, un sentiment indicible, la vie et les actes de piété de ces saintes femmes, il me proposa de me faire visiter le couvent d'annonciades de Cortemberg, dont la supérieure était, nous dit-il, une de ses parentes. Je répondis à cette demande en jetant un regard suppliant sur mon oncle, qui prenait toujours part à nos entretiens; non-seulement, ma prière fut accueillie avec faveur, mais mon oncle lui-même demanda à faire partie de notre pèlerinage, ce qui ne put lui être accordé; l'abbé motiva son refus sur l'impossibilité, pour tout séculier, de visiter un cloître, où je ne pourrais moi-même pénétrer, dit-il, que par une grâce toute spéciale.

Le lendemain, l'abbé et moi, nous fûmes reçus par l'abbesse de Cortemberg, avec une cordialité à laquelle je fus très-sensible; elle voulut nous accompagner elle-même dans toutes les parties du couvent; pendant cette visite, elle prenait le soin de m'expliquer minutieusement les règles et les exercices de la communauté confiée à sa direction.

Après cette visite, qui dura plusieurs heures, elle nous pria de partager avec elle une collation, qu'elle avait fait servir dans un pavillon réservé à elle seule; pendant le repas, elle m'apprit que le lendemain, la communauté devait entrer en retraite, tout en faisant de vives instances pour m'engager à rester au couvent pendant cet exercice, et à appeler ainsi sur moi les grâces du Seigneur. J'hésitai d'abord à accepter, dans la crainte seule de prendre, pour la première fois de ma vie, une détermination sans l'avis et le consentement de mon oncle; mais l'abbé joignit ses exhortations à ces instances, il me promit, d'ailleurs, d'obtenir l'approbation de mon oncle, et je finis par céder.

Les exercices de la retraite durèrent trois jours; après ce temps, l'abbé devait venir me chercher en compagnie de mon oncle, du moins il me l'avait fait espérer. Le soir du quatrième jour arriva, que l'un ni l'autre n'avait pas encore paru; j'étais seule dans la chambre que l'on avait mise à ma disposition, profondément inquiète de ce retard, quand la visite de la supérieure vint m'interrompre au milieu de mes craintes; prenant un siége pour s'asseoir à mes côtés, elle m'accabla de carresses et de douces paroles, et chercha adroitement à sonder mon opinion sur la vie religieuse des annonciades. Je lui exprimai naïvement toute

mon admiration pour une abnégation, un dévouement aussi complets, pour une piété aussi angélique. Elle me demanda alors, si je ne serais pas heureuse de partager cette sainte existence, et de consacrer mes jours au culte de Jésus-Christ. N'attribuant d'abord cette demande qu'à son zèle religieux, je lui avouai franchement mon insuffisance morale, à mener une vie de pénitence et de prières, pour laquelle Dieu ne m'avait pas donné assez de résignation et de vertus.

« — Priez pendant quelques jours encore, ma fille, me dit-elle alors, et la grâce de Dieu vous viendra. »

A ces paroles, je pâlis, et fus saisie d'une vague terreur...

« — Quand bien même, ma mère, répliquai-je, je recevrais de Dieu la grâce nécessaire pour une si sainte vie, je me verrais forcée d'y renoncer, à cause de mon oncle, dont mon absence causerait le désespoir et peut-être la mort. »

L'abbesse sourit étrangement à mes paroles, et me dit, en me quittant, de me rassurer à cet égard, que le vœu le plus cher de mon oncle était de me voir consacrer toute ma vie à l'adoration de Jésus-Christ.

Lorsque je fus seule, je versai d'abondantes larmes, me refusant encore à croire, cependant, à

l'existence d'un infâme complot, dont l'abbé Debacker serait l'auteur.

Le lendemain, je reçus une nouvelle visite de la supérieure; elle renouvela ses caresses, ses conseils, ses mensonges, qui n'obtinrent pas un meilleur succès que la veille.

Les jours, les mois s'écoulaient, et j'espérais toujours, et en vain, de voir apparaître, à chaque minute, mon oncle ou l'abbé Debacker, venant me délivrer de ces pénibles obsessions. Cependant j'avais dit à l'abbesse, que, quelque fût ma répugnance à prendre le voile, j'étais prête à obéir à mon oncle, s'il me manifestait, à ce sujet, sa volonté, à laquelle je me refusai toujours de croire. Quelques jours après, je reçus une nouvelle visite de l'abbesse; elle venait pour me lire une lettre qu'elle avait reçue, dit-elle, le matin même; cette lettre exprimait, dans les termes les plus énergiques, le désir formel que je prononçasse mes vœux;... J'y jetai instinctivement les yeux, et je reconnus l'écriture de mon oncle.

A ce passage du récit de sa nièce, le marquis de Lutgarde fit un mouvement de surprise.

— Cette lettre n'était pas de moi... Je n'ai jamais écrit à cette supérieure, interrompit-il.

— Et cependant, reprit Mlle d'Arkel, croyant être le jouet d'une halluccination, je priai la supé-

rieure de me confier cet écrit; je l'examinai, en sa présence, longtemps et avec soin, et je reconnus parfaitement votre écriture.

— Mon écriture! fit le marquis; et pourtant, je te le répète, ma nièce, je n'ai jamais écrit à cette abbesse.

— Il devient évident, dit la duchesse, qu'un habile calligraphe aura été chargé de ce soin.

— Mais c'est une infamie, reprit le marquis; pendant que l'on torturait, par des moyens aussi ignobles, le cœur de cette chère enfant, pour arracher son consentement, l'abbé Debacker s'évertuait à calmer le désespoir que me causait son absence, en me faisant un tableau mensonger des jouissances ineffables dont son âme se nourrissait au sein d'une vie où la grâce de Dieu l'avait appelée, me disait-il, en lui inspirant une vocation soudaine et irrésistible; et quand je lui demandais à te voir une heure, une minute; lorsque je le suppliais de me conduire à ce couvent, qui venait de me ravir l'espoir, le soutien de mes vieux jours, il s'écriait avec une exaltation, que je croyais alors pieuse et sainte, que ta volonté, ma chère Alice, conforme, en cela, aux vues du Seigneur, et aux règles de la communauté, s'opposait désormais à toute relation, tout rapport direct ou indirect avec un monde devenu totalement étranger même à tes

pensées. Mon Dieu! quelle trahison!... quelle profonde corruption de l'âme!... Mais achève le récit de toutes ces horreurs, car mes paupières s'appesantissent, et, avant de mourir, je désire tout connaître.

Tout en fixant son regard inquiet sur le marquis, M^lle^ d'Arkel continua :

— Malgré cette lettre, je déclarai à l'abbesse que je ne consentirais à prendre le voile, qu'après que mon oncle m'aurait confirmé verbalement le désir qu'elle exprimait. L'abbesse épuisa inutilement les raisons les plus spécieuses pour changer ma résolution; je restai inébranlable.

Le lendemain, en me levant, je m'aperçus qu'on avait enlevé et remplacé mes vêtements par un habillement complet de religieuse; je dus donc m'en vêtir. J'avais à peine achevé cette triste toilette, que l'abbesse entra; elle me demanda si, depuis hier, touchée de la grâce de Dieu, j'étais enfin décidée à accepter le titre sacré d'épouse de Jésus-Christ; j'opposai de nouveau mon indignité, mon éloignement pour la vie claustrale. L'abbesse me déclara alors que si l'Esprit-Saint ne venait pas me visiter, c'est que, sans doute, mon esprit et mon corps avaient besoin d'être purifiés par les austérités et les macérations; et, au moment où, revenue de ma première stupeur, j'allais

demander une explication de ces étranges paroles, des religieuses entrèrent; sourdes, insensibles à mes cris, elles m'arrachèrent de ma chambre, et m'entraînèrent jusqu'à un cachot, où elles me laissèrent sans mouvement et sans connaissance...

M^lle^ d'Arkel s'interrompit pour regarder son oncle qui venait de pousser un léger soupir; il paraissait sans mouvement; la fixité de son regard s'entrevoyait par l'ouverture formée entre ses paupières à demi fermées.

— Mon oncle, s'écria-t-elle, saisie d'effroi, en prenant une de ses mains, déjà glacée.

Le marquis de Lutgarde ouvrit lentement son œil mourant, un tendre sourire glissa sur ses lèvres décolorées, puis il poussa un nouveau soupir.

Ce fut le dernier.

VII.

LIBRE ET SANS ASILE.

Le jour même de la tentative, dirigée par le chevalier de Bleeden, contre le couvent de Cortemberg, et une heure après son retour à Bruxelles, Lowie pénétrait dans la pièce du cabaret de *la Rose Blanche*, où se tenaient d'habitude tous ses compagnons; François et Henri, commis par lui à la garde de la jeune Adèle, s'y délectaient en ce moment, chacun complaisamment assis devant une mesure de *faro*, que Marie-Josèphe venait de remplir pour la quatrième fois. Le visage irrité de Lowie les troubla au milieu de cette paisible oisiveté.

— Déjà de retour, Lowie! s'écrièrent-ils en tendant vers ce dernier leurs mains calleuses et noircies. Ne nous avais-tu pas dit que tu resterais absent deux ou trois jours?

— C'est vrai, répondit Lowie, sans répondre à ce signe de touchante confraternité; mais je me suis empressé de revenir pour vous remercier de votre fidélité à suivre mes instructions.

L'accent ironique et dédaigneux de Lowie donnait à cet éloge une couleur fort peu au goût des deux bandits.

— Ah çà, qu'est-ce qu'il dit donc? se demandèrent-ils en s'entre-regardant avec étonnement.

— Je dis, reprit Lowie, que je trouve fort étrange que vous soyez, en ce moment, tranquillement occupés à boire, après votre acte d'insoumission. Vous n'ignorez pas, cependant, que j'excuse tout, excepté la désobéissance à mes ordres.

— Sappermillemente! fit François, tu nous sers là un bifteck drôlement assaisonné. Voyons, explique-toi un peu mieux, sais-tu, si tu veux que nous le digérions.

— Cette jeune femme, répondit Lowie, que j'avais confiée à votre garde? qu'en avez-vous fait? vous l'avez mise en liberté... sans doute pour quelques misérables pièces d'or.

— Décidément, fit Henri, je ne suis pas du tout à la conversation; plaisantes-tu, Lowie, ou est-ce pour tout de bon?

— Il me semble, poursuivit ce dernier, que je n'ai ni le ton ni le geste d'un homme qui veut rire.

— C'est aussi mon opinion, reprit François; aussi en ai-je la caboche toute bouleversée. Ainsi, c'est sérieusement que tu nous accuses d'avoir laisser l'oiseau s'envoler.

— J'espère que vous n'aurez pas l'impertinence de le nier, lorsqu'il y a deux heures au plus, je me suis trouvée face à face avec elle.

— Godferdeck! décidément tu veux rire, reprit François, ou bien alors, en ce moment, tu avais la berlue.

— Vous soutenez donc qu'elle est toujours ici, dans le caveau...

— J'en ferais le serment devant le juge, sappermillemente! interrompit François; car il n'y a pas encore un quart d'heure que je suis allé faire mon inspection des lieux, et que je l'ai vue et entendue, comme, en ce moment, je te vois et t'entends, à l'exception que sa voix et ses yeux étaient un peu plus doux que les tiens, sans compliment pour toi, sais-tu, Lowie?

Ces paroles, l'air de conviction, avec lequel

elles furent prononcées, rendirent Lowie tout stupéfait.

— François, dit-il après quelques instants de réflexion, mets ton masque et suis-moi au caveau. Toi, Henri, donne-moi le tien et reste ici.

Bientôt la pierre qui fermait l'entrée du caveau se leva sous les efforts réunis des deux bandits, qui y pénétrèrent, le visage masqué. Distraite de ses tristes pensées, par le bruit des pas, Adèle, assise près de son grabat, tourna vivement la tête, et trembla de tous ses membres à la vue des bandits, dont il lui avait été impossible de pénétrer les projets sur elle.

— Eh bien... fit François en regardant Lowie d'un œil triomphateur.

Ce dernier ne le laissa pas achever, et, le prenant vivement par le bras, il l'entraîna dans l'un des coins du caveau.

— Cette femme n'est point celle que je vous avais désignée, lui dit-il avec dépit.

— Allons, bien, répondit François; voici une autre histoire maintenant. Je te dis, moi, que c'est bien celle que tu nous a montrée. Nous l'avons vue descendre de voiture au coin de la rue du Bois Sauvage, et nous l'avons suivie jusqu'au moment où elle est entrée dans une maison de la Courte rue Neuve. Alors, Henri et moi, nous nous sommes

blottis à l'ombre, afin de la voir sortir sans être aperçus nous-mêmes; une demi-heure après, nous l'avons vue reparaître en compagnie d'une autre jeune fille; nous les avons encore suivies; elles se sont dirigées du côté de la rue des Cendres; elles sont entrées toutes deux dans la maison d'un riche bourgeois, à en juger par l'apparence. Henri et moi, nous nous sommes cachés de nouveau, décidés à faire notre coup, aussitôt qu'elles sortiraient; et, afin de ne pas nous tromper, nous avons eu bien soin de remarquer que l'une portait un manteau brun, et l'autre un rouge. Une demi-heure après, celle qui avait le manteau brun sortit seule, et nous l'avons emballée. Voyons, Lowie, n'était-ce point un manteau brun que portait la personne que tu nous as désignée?

— C'est inexplicable, murmura ce dernier en s'avançant vers Adèle, toujours tremblante d'effroi.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton qui se ressentait de son dépit, si vous voulez obtenir votre liberté, répondez franchement à mes questions.

— Hélas! monsieur, répondit la jeune fille toute temblante, je n'ai aucun intérêt à déguiser la vérité. Soyez donc convaincu que je serai franche et sincère.

— Qui êtes-vous? Comment vous nommez-vous?

— Je me nomme Adèle Houtard; je suis orpheline, mes parents étaient d'honnêtes commerçants, et moi-même, je devais entrer dans un magasin de lingerie, le lendemain du jour où j'ai été conduite ici, ajouta-t-elle, un peu embarrassée de sa réticence au sujet de sa première position.

— Où demeurez-vous?

— Rue Courte-Neuve.

— Quelle est la personne avec laquelle vous êtes sortie de votre maison, pour vous diriger vers la rue des Cendres.

— Une jeune ouvrière comme moi, monsieur. C'est grâce à ses bontés, que je devais d'être admise dans le magasin où elle-même travaille.

Lowie, donnant à sa voix un ton menaçant, qui fit bondir Adèle de frayeur, reprit :

— Prenez garde, mademoiselle; songez que vous avez tout intérêt à ne pas mentir.

— Je ne sais pas, monsieur, quelle est la nature du danger qui me menace, mais je vous jure que je dis la vérité.

— Celle que vous prétendez n'être qu'une ouvrière, n'est-elle pas, au contraire, une grande dame, noble et riche?

— Sans doute, elle en a la distinction et les

bons sentiments; mais, je vous le répète, monsieur, cette jeune personne n'est qu'une simple ouvrière.

— Y a-t-il longtemps que vous la connaissez?

— Je l'ai vue pour la première fois, répondit Adèle, le jour où elle est venue chez moi... elle m'était envoyée par une de mes amies d'enfance... Mais, tenez, monsieur, ajouta-t-elle en fouillant vivement dans sa poche dont elle tira un papier, qu'elle présenta à Lowie, voici la lettre que cette amie m'écrivait une heure avant la visite de cette jeune ouvrière, veuillez la lire, elle vous convaincra que tout ce que je vous dis est de la plus grande vérité.

Lowie s'empara de cette lettre, qu'il parcourut.

— En vérité, je m'y perds, murmura-t-il en se parlant à lui-même, et tout en rendant à Adèle la lettre qu'elle venait de lui remettre. Cette femme!... cette femme!... ajouta-t-il avec un léger grincement de dents; ne semble-t-il pas qu'un pouvoir invisible la protége.

Et, faisant signe à François de le suivre, il sortit du caveau, laissant Adèle de plus en plus surprise et effrayée.

— Écoute-moi bien, dit-il au bandit quand ils furent dehors : ce soir, à minuit, tu feras sortir

cette jeune fille, tu la conduiras, les yeux bandés, au milieu d'une rue, tu choisiras la plus déserte...

— C'est bien, après?

— Après, tu la laisseras seule et libre... et tu te sauveras.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de...

— Ne t'en avise pas; la moindre imprudence pourrait nous coûter cher à tous.

— Suffit, Lowie, tu seras obéi; mais, une autre fois, ne nous accuse pas aussi légèrement.

— J'ai eu tort, François, je le reconnais; mais, vois-tu, cette erreur est bien étrange.

En prononçant ces mots, Lowie s'esquiva par une petite porte de derrière; François rentra rejoindre Henri, qui était en compagnie de deux autres bandits qui venaient d'entrer.

Le soir, à minuit, en conformité des ordres de Lowie, la pierre du caveau fut levée de nouveau, François et Henri y descendirent pour inviter Adèle à se préparer à les suivre.

— Où donc devez-vous me conduire? demanda la jeune fille tout interdite.

— Soyez sans crainte, mam'zelle, répondit François, il ne vous sera fait aucun mal.

Peu rassurée par cette promesse, Adèle se ré-

signa pourtant; elle posa elle-même, sur ses yeux, le bandeau que les bandits lui présentèrent, et se laissa guider par eux.

A cette heure, la rue de l'Épée, et tout le quartier dont elle fait partie, étaient entièrement déserts. Aussi, les bandits les traversèrent-ils sans aucun obstacle, chacun d'eux tenant la jeune fille par un bras. Au moment où ils venaient de pénétrer dans la rue d'Or, s'étant prévenus par un signe, ils abandonnèrent le bras qu'ils tenaient, et prirent leur course avec une excessive rapidité. Adèle, se sentant tout à coup débarrassée de l'étreinte vigoureuse des bandits, s'arrêta tout court.

— Où suis-je? cria-t-elle avec anxiété.

Un profond silence accueillit cette question. En proie à une vive agitation, Adèle porta vivement les mains à son bandeau, qu'elle s'empressa de dénouer; alors, promenant autour d'elle son regard inquiet, elle sentit bientôt sa poitrine battre avec force de la joie de se retrouver seule et libre au milieu d'une rue. Entraînée par un mouvement instinctif, elle s'élança rapidement devant elle, et courut, à perdre haleine, pendant quelques minutes; quand elle s'arrêta, elle était au milieu de la rue de la Madeleine. Ramenée insensiblement au sentiment de sa véritable position, elle se di-

rigea vers sa demeure, espérant que Marguerite, sa domestique, ne l'avait pas encore quittée. En vain frappa-t-elle et appela-t-elle longtemps, aucune voix ne répondit à la sienne, aucun bruit ne se fit entendre qui indiquât qu'on venait lui ouvrir.

— Hélas! pensa-t-elle en poussant un profond soupir, sans doute Marguerite sera déjà partie. Mon Dieu! que faire?

Son cœur répondit à cette question mentale en la ramenant dans la rue de la Madeleine, du côté où était situé le magasin de la mère de Thérèse, de sa fidèle amie.

— Thérèse et sa mère sont si bonnes, se dit-elle à elle-même, qu'elles ne me refuseront pas l'hospitalité pour une nuit, lorsque je leur apprendrai le motif extraordinaire de mon étrange position.

Et, encouragée par cette pensée, elle s'avança avec confiance vers le magasin.

Mais, quels ne furent pas sa surprise et son désespoir, en reconnaissant que l'enseigne du magasin de Mme Wauters avait disparu, et était déjà remplacée par l'écriteau d'un perruquier-coiffeur.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, leur serait-il arrivé un malheur?

Et elle s'éloigna enfin bien triste, bien accablée,

non sans être retournée plusieurs fois sur ses pas, visitant, examinant les abords du magasin pour se convaincre qu'elle ne se trompait pas.

Elle errait vaguement dans les rues, l'esprit péniblement préoccupé de sa position et des craintes que lui donnait le sort de son amie, lorsqu'arrivée à l'extrémité de la rue de la Violette, une vive lumière attira ses regards; elle reconnut au fond d'une impasse une grande lanterne qui servait à éclairer les abords de l'hôtel de *la Paix*. Fouillant vivement à sa poche, elle reconnut avec bonheur qu'elle était munie de quelques pièces d'argent.

— Si j'osais, se dit elle, j'entrerais demander une chambre pour cette nuit. Pourquoi me refuserait-on?

Et, s'excitant ainsi elle-même à plus de hardiesse, elle s'aventura en tremblant dans l'impasse; sa main tremblante fit résonner la sonnette; un garçon vint ouvrir, et, sur sa demande, la conduisit à la maîtresse de l'hôtel. Celle-ci l'accueillit d'abord avec défiance; mais à la voir si jeune, si jolie, si émue, elle en eut pitié, et elle finit par la conduire elle même dans une chambre toute préparée.

Adèle, délivrée d'une grande appréhension pour elle-même, se mit au lit, mais elle ne dormit pas : Thérèse et Louise partagèrent toutes ses pensées.

VIII.

UN HOMME A BONNES FORTUNES.

Le lendemain, quand les premiers rayons du jour éclairèrent sa chambre, Adèle se leva, impatiente de dissiper ses craintes au sujet de Thérèse et de sa mère, de revoir Louise, de lui raconter l'étrange cause de sa disparition au sortir de l'hôtel de M. Mersens, et enfin, de réclamer d'elle ses bienveillants offices, et l'exécution de sa promesse au sujet de son introduction comme ouvrière dans le magasin où elle-même travaillait.

S'étant fait servir un modeste déjeuner, que réclamait impérieusement le jeûne auquel elle avait été soumise pendant son séjour au caveau du ca-

baret de la *Rose Blanche*, elle régla son compte et sortit de l'hôtel de la *Paix*, tout inquiète, tout empressée. Aussi courut-elle, plutôt qu'elle ne marchât, vers l'ancienne demeure de Mme Wauters, dans l'espoir de recueillir des renseignements dans le voisinage, ou mieux encore, chez le perruquier-coiffeur, déjà installé dans le magasin de tabacs, tenu par la mère de son amie. Pendant le trajet, Adèle espérait toujours s'être trompée la veille au soir, et retrouver tout dans la même position qu'autrefois. Cet espoir ne fut pas de longue durée, car, à mesure qu'elle avançait, ses yeux aperçevaient plus distinctement les deux bassins à barbe, servant de nouvelle enseigne, et dont l'éclat cuivré scintillait sous les rayons d'un beau soleil. Quelques pratiques matinales avaient déjà envahi la boutique du coiffeur; Adèle dut donc prendre son courage à deux mains pour y pénétrer. Tout aussitôt son entrée, elle rougit, et sa timidité, son embarras s'accrurent sous les regards séducteurs dont son charmant visage fut assassiné.

— Mademoiselle désire se faire coiffer? lui dit le maître du nouvel établissement, tout en continuant de promener son fer sur la chevelure tant soit peu rousse de la pratique *qu'il tenait* en ce moment; si mademoiselle veut s'asseoir une mi-

nute; dans un instant je suis à elle, ça ne sera pas long.

Chacun, jaloux de se montrer galant et empressé envers une aussi jolie personne, se mit en devoir de se lever pour lui présenter sa chaise, disposé à interpréter l'acceptation de la jeune fille comme un signe évident de préférence.

— Je vous remercie, messieurs, répondit Adèle de plus en plus décontenancée par tant d'empressement; je suis venue seulement pour prier monsieur, ajouta-t-elle en désignant le coiffeur, de m'indiquer la nouvelle demeure de la personne qui occupait ce magasin avant lui.

— De Mme Wauters? fit la pratique dont le coiffeur achevait la frisure.

— Oui, monsieur, répondit Adèle d'un ton qui laissait voir toute la crainte d'apprendre une terrible nouvelle.

— Elle est charmante, cette petite, murmura la même pratique, bas au coiffeur; père Briffard, il faut me laisser profiter de l'occasion.

— Ça, c'est connu; à vous le pompon pour ces sortes d'affaires, répondit ce dernier, sur le même diapason, et en manière de flatterie envers une de ses pratiques; parole d'honneur, M. Studler, si j'avais une fille, j'aimerais mieux la voir entre les mains du diable qu'entre les vôtres.

Et, élevant la voix pour s'adresser à Adèle, il continua :

— Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à M. Studler, mademoiselle; il vous donnera tous les renseignements que vous désirerez sur Mme Wauters...

— Et sur sa fille, la charmante Thérèse, interrompit Studler avec un sourire d'une rare insolence.

— Alors, de grâce, monsieur, dit Adèle, ayez l'obligeance de m'indiquer leur demeure, car vous me voyez tout inquiète. Je ne sais à quels motifs attribuer leur départ de cette maison.

— Ah! c'est tout une histoire, mademoiselle, fit Studler, qui tout pimpant et frisé, venait de s'installer nonchalamment devant une glace, tout en passant complaisamment une brosse sur son colier de favoris d'une nuance rouge, d'un plus beau vif encore que celui de ses cheveux. Dans un instant je sors avec vous, et je vous expliquerai tout cela.

— Décidément, M. Studler, vous êtes un profond scélérat, fit le coiffeur, qui s'approcha du lionceau tout en faisant mine de chercher un objet.

— Un seul mot, monsieur, avait répondu Adèle toute tremblante; la communication que vous voulez bien me faire, n'a rien d'alarmant?

— Loin de là, mademoiselle, le changement opéré si subitement dans la position *de ces dames* n'a rien que d'agréable et d'avantageux.

Devant cette assurance, Adèle respira mieux à l'aise; Studler prit son chapeau, et, se caressant une dernière fois le menton, il dit à Adèle :

— Maintenant, mademoiselle, si vous voulez sortir, je suis à vos ordres.

En s'éloignant, Studler enchanté, ne manqua pas de jeter aux pratiques, restées dans l'officine du coiffeur, un sourire et un regard d'une fatuité toute triomphante.

Voici donc le lionceau et la jeune fille descendant côte à côte la rue de la Madeleine; la beauté et la fraîcheur d'Adèle n'avaient qu'à gagner à être vues au grand jour. Aussi, tout en marchant, Studler, ravi, dans toutes les joies de son âme, ne détournait la vue de sa charmante figure que pour regarder autour de lui, dans l'espoir d'être aperçu par quelques-uns de ses amis; et afin que l'on ne pût douter de la nature de ses relations avec la jeune fille il usait avec prodigalité de ce dandinement affecté, de ce sourire dédaigneux, de ce clignement d'yeux insolent et ridicule des damerets du jour. Adèle, tout entière à son impatience d'apprendre les détails qu'il lui avait promis sur son amie, ne remarqua pas ce manége vaniteux tendant et

réussissant parfaitement à la rendre le point de mire de tous les passants.

— Eh bien, monsieur, lui demanda-t-elle, que sont devenues Thérèse et sa mère? Pourquoi ont-elles quitté si précipitamment leur magasin de tabacs?

— En vérité, mademoiselle, vous avez des yeux d'une beauté admirable.

— Vous êtes fort obligeant, monsieur; mais il ne s'agit pas en ce moment de mes yeux. De grâce, prenez pitié de mon inquiétude,... dites-moi où habitent actuellement Mme Wauters et sa fille.

— Votre bouche et votre teint, mademoiselle, sont d'une fraîcheur...

— Pardon, monsieur, je suis très-honorée, sans doute, de vos compliments; mais, je vous le répète, dites-moi ce que sont devenues mes amies...

— J'ai eu beaucoup de maîtresses, je puis le dire sans vanité, et toutes fort jolies, mademoiselle; mais les grâces d'aucune d'elles ne peuvent égaler les vôtres, même celles de la petite Thérèse... Parole d'honneur.

Adèle s'arrêta tout court et pâlit.

— Thérèse!... avez-vous dit, monsieur? murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui, mademoiselle, j'ai dit, que toute gra-

cieuse et jolie que soit *la petite* Thérèse, elle doit encore vous céder le pas.

— Mais vous avez parlé de maîtresse... et il m'a semblé comprendre...

— Ne me trouvez-vous donc pas assez gentil cavalier pour plaire à une jolie fille?

— Oh! pardonnez-moi, monsieur;... mais Thérèse a toujours été sage et vertueuse... et vos paroles...

— Toujours sage et vertueuse, interrompit Studler, elle... cette petite marchande de tabacs... Allons donc, mademoiselle, c'est une plaisanterie... Croyez-vous que je me serais amusée à perdre chaque jour deux heures de mon temps auprès d'elle pour...

— Mais, monsieur, ce que vous me dites là est impossible,... interrompit vivement Adèle.

— Impossible, mademoiselle; allons, c'est bien, n'en parlons plus, alors.

— Je vous le répète, monsieur, Thérèse est mon amie, je la connais depuis mon enfance, et, je ne puis croire à vos insinuations.

— En effet, mademoiselle, j'ai commis une indiscrétion impardonnable; j'aurais dû faire attention que je parlais à une amie de la petite Thérèse... Mon Dieu! on n'a pas toujours toute sa présence d'esprit;... et puis, vos beaux yeux m'ont

tourné la tête... Considérez comme non avenues, je vous prie, les paroles que je vous ai dites... En effet, Mlle Thérèse a toujours été vertueuse,... toujours sage...

Après ces paroles, Studler, souriant avec satisfaction, chantonna le refrain connu de : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Adèle saisit aussitôt la signification de ce sourire et de ce refrain.

— Mon Dieu! mon Dieu! elle aussi, pensa-t-elle en poussant un léger soupir.

Et, jetant un regard de côté sur Studler, elle joignit cette seconde pensée à la première :

— Cependant, ce monsieur ne me paraît pas fort séduisant... Cette pauvre Thérèse, il faut que je provoque sa confiance... qu'elle m'explique tout cela...

Tout en causant, ils venaient de pénétrer dans la rue de l'Empereur. Studler s'arrêta devant une maison d'une assez modeste apparence. Adèle, s'arrêtant également, le regarda avec étonnement.

— Si vous voulez me suivre, je vais vous précéder pour vous montrer le chemin, dit Studler avec une galanterie familière.

— Où donc prétendez-vous me conduire, mon-

sieur? demanda Adèle avec un redoublement de surprise.

— Chez moi, mademoiselle... C'est ici ma demeure.

— Mais, monsieur, je ne monterai pas chez vous, cela n'est pas convenable. D'ailleurs, je suis pressée, veuillez, je vous prie, vous hâter de me communiquer ce que vous avez à me dire sur Thérèse.

— Nous ne pouvons pas causer plus longtemps dans la rue... Voyez comme déjà tous les yeux sont fixés sur nous.

Et, en effet, les passants et les gens du voisinage les regardaient en souriant, et cela à la grande joie de Studler; Adèle rougit. Studler la pressa de nouveau de le suivre, lui déclarant qu'il ne dirait rien, tant qu'ils seraient dans la rue. La jeune fille, hésitant d'abord entre sa vive impatience d'être instruite des détails qui l'intéressaient à un si haut point, et sa répugnance à suivre le lionceau, finit par céder à ses importunités. Studler, triomphant, monta avec elle un escalier étroit et rapide, et l'introduisit dans une chambre du second étage, meublée sans goût et sans élégance. Le meuble le plus remarquable était une toilette de bois d'acajou, surchargée de pommades, de cosmétiques et de savons. Adèle,

tout embarrassée, prit place sur une espèce de canapé antique, recouvert en velours vert d'Utrecht, auquel sa vétusté avait donné un reflet jaunâtre. Studler disparut dans un petit cabinet attenant à la chambre, et reparut bientôt, affublé d'une longue robe de chambre à ramages prétentieux, et la tête coiffée d'une calotte *à la grecque*. Il alla s'asseoir près d'Adèle, et, lui prenant la main en manière de roué et de séducteur, il lui dit, tandis que ses yeux clignotaient amoureusement :

— Suis-je donc si affreux, mademoiselle, que vous ayez eu peur de moi... Ce n'est pourtant pas l'effet que je produis ordinairement.

— Non, monsieur, vous n'êtes point affreux; mais, je vous le répète, une femme ne peut, sans blesser les convenances, et sans donner lieu à de méchantes suppositions, venir seule chez un jeune homme, et, bien certainement, je n'aurais pas cédé à vos instances, sans mon désir d'apprendre ce qu'est devenue ma bonne Thérèse... J'espère bien, monsieur, que maintenant vous allez tout me dire.

— Sans doute; mais à une condition.

— Encore... Voyons, expliquez-vous.

— Il faut m'embrasser...

— Allons, vous êtes fou.

— Je ne dis rien sans cela.

— Mais c'est étrangement abuser de ma position.

— Décidez-vous; c'est mon dernier mot.

— Je ne sais, monsieur, quel plaisir vous pouvez éprouver à donner un baiser qu'on ne reçoit pas de bon cœur... Puisqu'il le faut, je me résigne... Voici mon front.

Studler, dans toutes les joies de son âme, allongea le bras, prit la taille d'Adèle, et appliqua un baiser sonore sur son front.

— Quelle peau douce et délicate... c'est comme du satin, dit-il en cherchant à renouveler ses gracieuses caresses.

— C'est assez, monsieur, dit Adèle qui le repoussa légèrement; vous allez, je l'espère, tenir votre promesse. Thérèse, où habite-t-elle?

— Si vous êtes satisfaite de ce que je vais vous dire, me promettez-vous de recommencer? demanda Studler, que son essai venait de mettre en appétit.

— Parlez d'abord, nous verrons ensuite, fit Adèle avec un léger mouvement d'impatience.

— Vous désirez donc bien de savoir où demeure la petite Thérèse?

— Oui, monsieur, car elle est ma meilleure amie, et je suis fort inquiète, après quelques jours

seulement d'absence, d'avoir retrouvé le magasin de sa mère occupé par un autre.

— Oh! rassurez-vous, mademoiselle, leur sort, me paraît-il, n'a rien d'inquiétant... D'abord, M^me^ Wauters et sa fille n'habitent pas très-loin de leur ancienne demeure... rue *de la Montagne de la Cour*, c'est tout près...

— Quoi! monsieur, M^me^ Wauters et Thérèse demeurent dans la rue de la Montagne de la Cour?

— Oui, mademoiselle, ces dames habitent non-seulement la plus belle rue de Bruxelles, mais encore, elles tiennent le plus beau et le plus riche magasin de lingeries et de nouveautés de toute la ville.

— N'est-ce point une plaisanterie que vous me faites? dit Adèle après avoir poussé une longue exclamation.

— Je vous affirme, mademoiselle, que rien n'est plus vrai ni plus sérieux.

— Excusez-moi, monsieur, si je vous ai exprimé aussi franchement un doute bien naturel... Un changement si subit est tellement extraordinaire!... Mais, à quelle cause l'attribue-t-on?

— C'est une explication que je me charge de vous donner; mais à une nouvelle condition.

— De grâce, monsieur, prenez pitié de mon impatience.

— Il me faut un second baiser.

— Allons, dépêchez-vous, fit Adèle en avançant de nouveau le front par un brusque mouvement.

— Non, c'est sur votre cou délicieux que je désire poser mes lèvres, répondit Studler en se levant et en se disposant à presser la jeune fille entre ses bras.

— Décidément, monsieur, je vais me fâcher.

— Comme il vous plaira, mademoiselle; mais il faut absolument que j'embrasse votre cou, *plus blanc que la blanche hermine*, plus...

Et comme déjà les mains du lionceau se permettaient un jeu fort peu au goût d'Adèle, celle-ci se leva presque furieuse, et le repoussant avec force :

— Finissez, monsieur, lui dit-elle, si vous voulez éviter le scandale.

— C'est mal, parole d'honneur! de faire ainsi la cruelle, dit Studler en se dirigeant vers la porte d'entrée, et en donnant un tour de clef à la serrure.

— Que faites-vous, monsieur? demanda Adèle avec un vif mouvement d'anxiété.

— Je ferme la porte pour que personne ne

vienne *nous* déranger, répondit Studler en se frottant les mains.

— Cessez vos impertinences, et ouvrez-moi cette porte, que je m'éloigne, dit Adèle en accompagnant ses paroles d'un geste plein de dignité.

— Chut! petite méchante, répondit Studler en cherchant à s'emparer de nouveau de la taille de la jeune fille; ne faites pas tant de bruit, et embrassez-moi, cela vaudra beaucoup mieux.

— Ouvrez, monsieur, ou j'appelle à mon secours.

— Ta, ta, ta, ta, je connais la valeur de ces menaces... toutes les femmes sont comme cela, parole d'honneur... Au surplus, c'est bon signe; plus elles se montrent d'abord furieuses, plus ensuite elles deviennent amoureuses, alors elles sont comme de véritables chattes... Allons, petite chérie, embrasse-moi, et ne fais pas la bête, ça ne sert à rien...

Adèle faisait tous ses efforts pour maîtriser sa crainte et l'indignation dont elle était saisie.

— Croyez-moi, monsieur, dit-elle d'une voix qui trahissait son agitation, laissez-moi partir... votre conduite est vraiment indigne.

— Allons, petite, calme-toi... Tiens, veux-tu une cigarette, c'est très-bon pour les nerfs... Et

puis, les miennes sont excellentes... D'abord, moi, j'adore les femmes qui fument la cigarette, cela a quelque chose de chicard et d'espagnol, à quoi je ne sais pas résister.

L'une des deux croisées de la chambre où se passait cette scène était ouverte. Tout en se dirigeant vers le petit coffre, où Studler tenait renfermées ses cigarettes, celui-ci jeta machinalement un coup d'œil dans la rue, et aperçut son ami Tervooren qui poursuivait sa route en fumant paisiblement un cigare.

— Psstt, psstt, psstt, fit-il à plusieurs reprises.

Tervooren leva la tête, et au signe de monter que lui fit Studler, il entra dans la maison.

Nous avons déjà fait remarquer que M. Studler prenait beaucoup plus de soucis du renom d'homme à bonnes fortunes, que du fait lui-même. Forcé de s'avouer que ses moyens de séduction étaient appelés à un succès très-fâcheux auprès de la jeune amie de Thérèse, en voyant Tervooren, l'un de ses rivaux les plus redoutables en prétentions, il résolut soudainement de l'accabler cette fois sous les preuves les plus éclatantes de la réalité de son bonheur. Or, quand il vit que Tervooren, docile à son invitation, venait d'entrer

dans la maison, se retournant vers Adèle, il lui dit avec une insultante suffisance :

— Décidément, mademoiselle, j'aime peu les bégueules, je vais vous ouvrir la porte... vous pouvez partir... Quand vous reviendrez plus raisonnable, je vous recevrai volontiers... je suis visible tous les jours pour mes maîtresses, de dix heures à midi.

Adèle jeta sur lui un regard de mépris et sortit; au moment où son pied s'engageait sur les degrés de l'escalier, elle se trouva face à face avec Tervooren, tout ébahi et un peu dépité de voir une aussi jolie fille s'échapper de la chambre de son ami Studler.

— Allons! entre, s'écria celui-ci, et s'avançant vers la rampe de l'escalier il se fit un porte-voix de ses deux mains et cria à Adèle qui fuyait à toutes jambes :

— A revoir, *Mimie*, je t'attends demain matin à huit heures, ne l'oublie pas.

— Diable! mais elle est charmante cette petite, dit Tervooren quand Studler rentra les mains complaisamment enfoncées dans les poches de sa robe de chambre.

— Oui, elle n'est pas mal, répondit celui-ci avec une insolente fatuité... c'est une petite qui s'est amourachée de moi, sans que je m'en sois douté...

Il y a plus de quinze jours qu'elle me persécute, et c'est ce matin que je l'ai reçue pour la première fois. Ouf! il faut que je me repose... je suis fatigué, parole d'honneur.

IX.

GRANDE JOIE.

A peine échappée aux tentatives séductrices du lionceau, Adèle prit sa course vers la rue de la Montagne de la Cour, où Thérèse et sa mère, venait-on de lui dire, tenaient un magasin de nouveautés. Cependant, elle n'ajoutait pas une grande foi à cette nouvelle, qui lui semblait un mensonge débité par le facétieux lionceau, en manière de plaisanterie; mais son inquiétude sur ses amies, son besoin de recourir à leur appui, lui faisaient un devoir de ne rien négliger pour les retrouver.

Elle venait de pénétrer dans cette rue de la Montagne de la Cour, lorsque parmi les brillants

magasins qui la décorent, une boutique frappa ses regards; les nombreux passants étaient arrêtés devant les montres, examinant avec admiration les riches étoffes, la belle lingerie et les délicieux objets de fantaisie, étalés avec une symétrique profusion. Ce magasin existait depuis longtemps, Adèle connaissait le nom des propriétaires. Ce fut donc sans aucun espoir qu'elle vint se mêler au groupe des curieux, cherchant à faire pénétrer sa vue dans l'intérieur du magasin, à travers les glaces et par les rares intervalles que laissait libres l'élégant étalage. Après bien des regards essayés infructueusement, elle aperçut enfin des mains petites et vives, chiffonnant avec grâce différentes étoffes; des longues boucles de cheveux semblaient les caresser en folâtrant. Adèle sentit une vive émotion la saisir au cœur. Sans se préoccuper des regards fachés et des murmures de ceux que ses mouvements animés gênaient dans leur paisible flânerie, elle se remua, s'agita pour découvrir un nouvel espace qui lui permît de reconnaître exactement de quelle nature était l'indice qui venait de faire battre si violemment sa poitrine.

Tandis que ses efforts luttaient vainement contre la force d'inertie des curieux qui ne perdaient pas un pouce de terrain, il s'opéra un mouvement parmi les objets étalés, une cravate fut détachée,

et tous les flâneurs purent alors contempler à leur aise la ravissante figure de la jeune Thérèse Wauters.

Adèle avait jeté un cri de joie et s'était précipitée dans le magasin; Thérèse, dont le bonheur était inexprimable, courut au-devant d'elle, et les deux amies se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, en présence des acheteurs et des ouvrières qui encombraient le magasin.

— Viens! par ici, dit Thérèse à Adèle après ce premier élan de son cœur, et elle l'entraîna dans l'arrière-magasin.

Les deux jeunes filles avaient beaucoup de choses à apprendre l'une de l'autre; aussi s'accablèrent-elles mutuellement et à la fois de questions, que la précipitation avec laquelle elles se succédaient laissait sans réponse. Mais le calme revenant peu à peu dans leur esprit, Adèle raconta succinctement à Thérèse l'étrange événement qui l'avait rendue captive pendant quelques jours, elle lui exprima aussi son étonnement et son désespoir d'avoir retrouvé le magasin de tabacs de sa mère en possession d'un perruquier coiffeur.

Lorsque Adèle entra, M^me^ Wauters était occupée auprès de plusieurs pratiques; aussitôt qu'elle fut libre elle s'empressa de se rendre dans l'ar-

rière-magasin, où elle fit à Adèle l'accueil le plus touchant.

— Maintenant me voici bien heureuse, dit la jeune fille en pressant de nouveau Thérèse contre son cœur.

— N'y a-t-il pas une autre personne que vous seriez bien aise de revoir, demanda Mme Wauters en souriant.

— Oh! oui, répondit Adèle, Mlle Louise... cette jeune fille qui, sans me connaître, a pris un si vif intérêt à ma position.

— Eh bien! reprit Mme Wauters, dans un instant vous serez satisfaite, car Mlle Louise, que votre disparition a vivement alarmée, est venue me prier de la faire prévenir dès que j'aurais de vos nouvelles... et aussitôt que je vous ai vue entrer, j'ai envoyé auprès d'elle une de nos demoiselles pour l'informer que vous étiez ici, et je ne doute pas qu'elle ne vienne elle-même vous témoigner toute sa joie de votre retour.

— Elle est si bonne! fit Adèle... mais ajouta-t-elle, ne serait-ce pas dans ce magasin qu'elle travaille?

— Non! répondit Mme Wauters toujours en souriant.

— Oh! tant pis, reprit Adèle,... car ajouta-t-elle en baissant les yeux, c'est auprès de sa

maîtresse qu'elle m'a promis de me placer... et mon bonheur eût été double si cette maîtresse eût été la mère de mon amie.

Ces mots n'étaient pas achevés, que le bruit, que fit un équipage qui s'arrêta devant le magasin, parvint jusque dans la pièce de l'arrière, où cette conversation avait lieu; presque au même moment, une jeune ouvrière vint tout empressée prévenir Mme Wauters de la visite qu'elle recevait, et lorsque celle-ci se disposait à aller au-devant de la personne qui lui était annoncée, une jeune dame apparut, éblouissante d'une beauté encore rehaussée par une mise pleine de goût et d'élégance, et accompagnée d'un jeune homme qui lui témoignait la déférence la plus respectueuse.

A sa vue, Adèle se leva en proie à une émotion, que la jeune dame accueillit par un aimable sourire, en tendant sa main à la jeune fille rendue immobile par son respect, sa joie et son étonnement et qui faillit tomber à la renverse, en entendant Mme Wauters donner à cette jeune dame la qualité de duchesse.

— Vous voici donc retrouvée, mademoiselle! lui dit la duchesse, j'en suis bien heureuse; avant de vous prier de me dire les causes de votre absence, permettez-moi de me livrer à toute la joie que me donne votre retour.

Et en disant ces mots, la duchesse s'approcha d'Adèle, pour la baiser au front; celle-ci, incapable de proférer un mot, recula de quelques pas, saisie d'une crainte respectueuse.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas, lui dit la duchesse avec bonté? Ne suis-je donc plus Louise... votre amie...

— Vous,... vous... Mme la duchesse de Wladimont, balbutia Adèle, toujours anéantie.

— Oui, sans doute, reprit Mme de Wladimont, mais ouvrière ou duchesse, mon intérêt, mon affection, seront toujours les mêmes pour vous.

Une si aimable bienveillance réussit à ramener Adèle à son état normal; elle supplia avec instance Mme de Wladimont de lui pardonner, et son langage familier en lui parlant, et le laisser-aller de ses manières envers elle; elle exprima ses regrets avec une sincérité si touchante, que la duchesse en fut vivement émue.

— N'est-ce pas plutôt à moi, mademoiselle, d'obtenir grâce pour la supercherie dont j'ai usé pour parvenir jusqu'à vous, lui dit-elle, en la forçant de s'asseoir à ses côtés. Je crus ce déguisement nécessaire pour mieux vous connaître et pour mieux vous apprécier, dans la triste position où vous avait jetée votre malheur exploité par une infâme perversité. J'avais appris votre infortune

en même temps que votre généreuse action envers la digne mère de votre amie ; de ce moment, je résolus de vous connaître, de venir en aide, si je le pouvais, à une souffrance que je comprenais instinctivement. En me présentant à vous avec le rang que je dois à ma naissance et le titre que je partage avec mon mari, j'aurais craint de vous blesser et de placer une ligne impossible à franchir entre vos confidences et mon désir de les obtenir. En allant au-devant de vous, comme une jeune ouvrière attirée par l'espoir de vous être utile, de faire de vous une compagne, une amie, j'étais bien plus certaine de gagner votre cœur et votre confiance; ai-je eu tort mademoiselle, et ne trouvez-vous pas que le résultat a complétement réalisé mes prévisions?

Des larmes de reconnaissance glissèrent sur le visage d'Adèle; si elle eût osé, elle se fût prosternée aux pieds de la duchesse, prête à l'adorer comme une divinité.

M^me^ de Wladimont continua :

J'espère, mademoiselle, que vous me continuerez la confiance que vous avez accordée à la jeune ouvrière, veuillez donc me raconter les causes de votre disparition, depuis notre visite à M^me^ Mersens.

Adèle, s'empressant de satisfaire à ce désir bien

naturel, raconta, dans tous ses détails, le guet-à-pens dans lequel elle était tombée; la duchesse écouta ce récit avec une attention et un étonnement inexprimable, elle devint surtout pensive et sérieuse, lorsque Adèle en fut arrivé à l'endroit où Lowie l'interrogea sur sa compagne qu'il supposait être d'une noble condition. Sans doute Mme de Wladimont ne jugea pas utile de communiquer aucune des pensées qui vinrent l'assaillir, car lorsque Adèle eut achevé, elle s'empressa de dire :

— Je vous avais promis, mademoiselle, de vous placer dans un magasin, où vous seriez accueillie avec sympathie, je suis heureuse qu'aucun obstacle ne s'oppose plus à l'accomplissement de ma promesse... je vous remets donc entre les mains de Mme Wauters et de sa fille. — Êtes-vous satisfaite de mon choix?

Une nouvelle émotion s'empara d'Adèle.

— Quoi! il se pourrait?... s'écria-t-elle en portant alternativement ses regards ravis sur la duchesse, sur Mme Wauters et sur Thérèse, ah! c'est trop de bonheur à la fois.

Et le visage inondé de larmes, elle se précipita dans les bras de Thérèse.

— Cet attendrissement, lui dit la duchesse, est une nouvelle preuve que vous êtes digne de mon

opinion sur votre excellent naturel, mais calmez votre émotion, mademoiselle,... venez vous asseoir près de moi... et écoutez ce que j'ai encore à vous dire : avant de procéder à votre installation dans cette maison, ajouta-t-elle avec un sourire rempli tout à la fois de bienveillance et de finesse, il importe de procéder à quelques formalités. Je dois faire précéder ces formalités de quelques observations, veuillez donc m'entendre... — Le jour même où je connus votre belle action, je venais d'apprendre quelle était l'infortune si digne d'intérêt à laquelle vous avez apporté votre offrande, et quelles étaient les pieuses larmes que vous avez voulu essuyer; instruite avant vous, je vous ai prévenue, et vous ai privée ainsi d'une grande félicité,.. de celle de venir en aide à ceux que l'on aime... Je vous devais donc une réparation, et pour qu'elle fût complète, il fallait que je vous procurasse un bonheur égal à celui que je vous avais ravi... ce but était difficile à atteindre. Cependant, ne prenant conseil que de mon propre cœur, je m'arrêtai bientôt à un projet dont le succès me parut certain. Je savais que les bénéfices presque nuls réalisés par M^me^ Wauters dans son commerce étaient la cause première de la position difficile où elle s'était trouvée. Pour que cette position ne se renouvelât pas, il s'agissait donc

de faire disparaître cette cause, une circonstance me vint fort heureusement en aide pour y arriver; j'appris qu'un de mes fournisseurs, propriétaire de ce magasin, se proposait de le céder après y avoir acquis une assez belle fortune. Le duc, mon mari, avait mis à ma disposition une somme destinée à une bonne œuvre, je crus ne pouvoir mieux l'employer qu'en me rendant acquéreur de ce magasin, en raison de l'usage que je me proposais d'en faire. Ceci terminé, je fis prier Mme Wauters de venir me voir, elle eut la bonté de se rendre immédiatement à mon invitation, je lui dis alors quel était mon projet, et, je dois le reconnaître, ce n'est qu'après bien des instances, que je réussis à lui faire accepter la part qu'elle devait prendre à son exécution.

— C'était en effet toute une fortune que vous m'offriez pour moi, pour ma fille, interrompit Mme Wauters, et en vérité, madame la duchesse, je crains encore qu'il y ait eu plus que de l'indiscrétion de ma part, d'avoir reçu un don si magnifique, un bienfait si généreux, d'une personne à l'intérêt de laquelle ma position malheureuse pouvait seule me recommander.

— Cette recommandation n'était-elle pas suffisante, reprit Mme de Wladimont; d'ailleurs, croyez-le madame, les jouissances de celui qui donne

sont plus grandes que celles de celui qui reçoit, et puis il ne s'agissait pas de vous seule; me refuser, c'eût été me priver de la surprise que je préparais à Mlle Adèle; c'eût été s'opposer à la réunion, au bonheur de deux amies sincères, vous voyez bien que vous avez parfaitement fait d'accepter un arrangement si convenable pour nous toutes.

— Il ne me reste, madame la duchesse, répondit Mme Wauters profondément touchée, qu'à admirer et à bénir le sentiment qui vous porte à donner une interprétation si délicate à vos bienfaits.

Mme de Wladimont s'adressant à Adèle, poursuivit :

— C'est alors que, touchée en outre de votre repentir, de votre désir de rentrer dans une bonne voie, je voulus concourir à cette bonne résolution en vous offrant mon crédit auprès de la maîtresse d'un magasin de nouveautés; c'était, vous le savez, le lendemain du jour où vous disparûtes que je devais vous présenter à cette dame, je jouissais par avance de votre surprise, de votre joie en reconnaissant dans cette personne votre amie, devenue votre associée.

— Mon associée, fit Adèle avec étonnement.

— Oui, mademoiselle, votre associée, reprit la

duchesse, tel est le petit complot formé entre Mme Wauters et moi; les marchandises et l'achalandage de ce magasin ont été acquis au nom de Thérèse et au vôtre; Mme Wauters, qui vous servira de mère, vous aidera de ses conseils, de ses bons soins, est dépositaire de l'acte qui règle les conditions de votre association, il n'y manque plus que votre signature, c'est là la formalité à remplir dont je vous parlais à l'instant.

Nous reconnaissons notre impuissance à peindre les sensations qui s'emparèrent en ce moment de la jeune Adèle, et l'animation sublime de son regard, lorsque les mains jointes, les lèvres frémissantes, elle tomba aux pieds de la duchesse, qui fit de vains efforts pour la relever.

— C'est à genoux, c'est à vos pieds que je dois vous remercier et vous bénir, s'écria-t-elle avec des larmes dans les yeux et des pleurs dans la voix; j'étais misérable, avilie, prostituée, et vous noble et grande dame, toute resplendissante de la triple auréole de vos vertus, de votre rang, du respect et des hommages qui vous entourent, vous êtes venue jusqu'à moi pour me consoler dans ma misère, pour m'aider à me relever de mon infamie... Votre cœur si noble a battu contre le mien, votre main a pressé ma main, vos lèvres ont effleuré mon front afin que leur pureté en ef-

façât la souillure; oh! laissez-moi embrasser vos genoux et vous bénir!... j'étais seule, tristement abandonnée à mes remords impuissants, et pour mieux me ramener à une vie vertueuse, vous m'avez donné une famille vertueuse, et dans votre divine prévoyance, sachant que la misère était l'écueil contre lequel j'étais venue me briser, pour éloigner désormais ce danger de ma faiblesse, vous me comblez encore de vos bienfaits, vous me donnez presque une fortune... Oh! soyez mille fois bénie, Mme la duchesse... de grâce, laissez mon cœur se satisfaire, souffrez que je baigne vos pieds des larmes de ma reconnaissance.

Ce sentiment de gratitude exhalé avec une âme, une expression indicibles avait facilement gagné le cœur de Mme Wauters et celui de l'intéressante Thérèse. Tandis que la mère, le sein agité, détournait la tête pour dissimuler son émotion, la jeune fille était allée également se précipiter aux pieds de la duchesse, et prenant une de ses mains qu'elle porta respectueusement à ses lèvres, elle laissa reposer sur elle son regard angélique.

Mme de Wladimont n'était pas moins émue.

— Mes jeunes amies, disait-elle aux jeunes filles, tout en cherchant à les relever, je suis bien vivement touchée de ces témoignages de votre reconnaissance; ce jour, je vous l'assure est un des

plus beaux de ma vie... Maintenant, que je vous vois réunies et bien joyeuses, permettez-moi de vous embrasser et de me retirer...

Et s'adressant ensuite au jeune secrétaire qui l'avait accompagnée :

— Vous restez ici, monsieur, lui dit-elle, votre présence est sans doute encore nécessaire pour régulariser définitivement les différents actes relatifs à l'association de ces demoiselles.

— Il est en effet utile, répondit M. Walewski, que je collationne l'inventaire des marchandises, sur lequel j'ai d'ailleurs plusieurs nouveaux articles à porter.

— Je vous renverrai la voiture aussitôt mon retour à l'hôtel, reprit Mme de Wladimont.

— Je vous remercie de votre obligeance, répondit le secrétaire... le temps est beau, il me sera plus agréable de retourner à pied.

La voiture de la duchesse s'était éloignée, Mme Wauters reprit la surveillance du magasin, M. Walewski fit appeler la première demoiselle de magasin pour collationner avec elle l'inventaire des marchandises, et Thérèse entraîna sa jeune associée vers le petit appartement qui lui était destiné.

X.

M. WALEWSKI.

Lorsque Thérèse et Adèle, vives, pétulantes et joyeuses eurent parcouru, visité et examiné les différentes parties de la maison, elles revinrent dans un salon commun meublé avec goût et simplicité, et y prirent place toutes deux sur une causeuse; laissant bientôt aller leur âme et leur jeune tête à l'abandon, elles se livrèrent avec bonheur à mille projets d'avenir, à mille petits propos affectueux; dans cette douce et intime conversation le nom de Louise de Wladimont, leur bienfaitrice, s'échappait souvent de leurs bouches, prononcé avec amour et respect.

— Quel est donc le jeune homme qui l'accompagnait, vint à demander Adèle à Thérèse.

— C'est un étranger... un Polonais réfugié, attaché auprès de M. le duc, en qualité de secrétaire, répondit Thérèse, rougissant légèrement.

— Il est fort bien, reprit Adèle, et il paraît très-distingué; je l'aurais pris pour un prince ou tout au moins pour un marquis, ajouta-t-elle en souriant.

Les joues de Thérèse se couvrirent d'une nouvelle rougeur plus vive encore, elle baissa les yeux avec embarras et ne répondit pas.

— N'es-tu pas de mon avis, reprit Adèle tout naturellement.

Thérèse, émue, jouant avec ses doigts pour se donner une contenance, gardait toujours le silence.

— Pourquoi donc ne me réponds-tu pas, demanda Adèle, ce jeune homme te déplairait-il?... t'aurait-il offensée?

— Lui! oh! jamais, s'écria Thérèse, et baissant de nouveau les yeux sous le regard tendrement interrogateur d'Adèle, elle cacha sa tête dans le sein de son amie en murmurant.

— Mon Dieu! pourquoi me regarder et m'interroger comme cela?

Adèle prit dans ses deux mains cette tête char-

mante qui était venue chercher sur sa poitrine un abri contre ses regards, et embrassant son amie à plusieurs reprises, elle lui dit de l'accent le plus affectueux :

— Mais qu'as-tu donc?... Pourquoi ce trouble?... Voyons, Thérèse, ouvre-moi ton cœur, confie-moi tous tes petits secrets...

— En vérité, reprit Thérèse, en répondant aux caresses de son amie, je ne sais pourquoi ton regard et tes paroles m'ont troublée de cette manière?...

— Et moi, je crois en deviner la cause; ce jeune homme ne t'est pas indifférent... Voyons, avoue-le-moi, mon Dieu! ce n'est pas un si grand crime d'aimer, et après tout, si tu as quelques reproches à te faire, si ton cœur éprouve le besoin d'épancher ses regrets dans le cœur d'une amie, n'es-tu pas certaine, en me prenant pour ta confidente de trouver autant d'indulgence que d'affection. Hélas! tu le sais bien, personne n'a moins que moi le droit d'être sévère.

— Mon Dieu! je n'ai aucun reproche à me faire, dit Thérèse toute stupéfaite des dernières paroles de son amie... Oui, ajouta-t-elle avec naïveté, je t'avouerai à toi, mon amie, ce que jusqu'à ce jour j'ai caché à ma mère elle-même, je crois que j'aime M. Walewski, j'espère en être aimé, bien

qu'il ne m'ait encore exprimé son amour que par ses regards...

— Est-ce bien vrai, interrompit Adèle.

— Ah! fit Thérèse avec reproche, pourquoi mettre en doute mes paroles.

— Non, non! je te crois, reprit vivement Adèle, tandis que ses mains pressaient celles de son amie et que son regard lui demandait grâce pour le soupçon qu'elle venait d'exprimer... Thérèse, ajouta-t-elle, en donnant plus de gravité à ses accents, me promets-tu de répondre avec franchise aux questions que je vais t'adresser.

— Je te le promets, répondit Thérèse, je ne veux rien avoir de secret pour mon amie,... mais je t'assure que ton langage me surprend étrangement.

— Thérèse, ton amour pour ce jeune homme...

Et comme Adèle faisait une pause en regardant fixement Thérèse, celle-ci lui dit :

— Eh bien!

— Est-il le premier que tu aies ressenti?

— Que veux-tu dire? s'écria Thérèse de plus en plus étonnée.

— Je te demande si tu n'as jamais aimé d'autre personne.

— Moi! jamais, s'écria Thérèse au milieu de l'agitation que lui causait son étonnement.

— Ne crains pas de tout m'avouer, reprit Adèle, je serai indulgente, d'abord parce que je t'aime, et ensuite, je te le répète, parce que, quelle que soit ta faute, elle ne peut encore être comparée à la mienne, ajouta-t-elle, en poussant un profond soupir.

— Ma faute! s'écria de nouveau Thérèse au comble de la stupéfaction, mais explique-toi... que veux-tu dire...

— Ne connais-tu pas, poursuivit Adèle, un jeune homme qui demeure dans la rue de l'Empereur...

— Je ne crois pas, répondit Thérèse, après avoir appelé pendant un instant ses souvenirs à son aide.

— Ce jeune homme fréquentait souvent le magasin de ta mère, continua Adèle.

— Ne s'appelle-t-il pas Studler, dit Thérèse, réfléchissant de nouveau.

— C'est bien le nom qui m'a été donné comme étant le sien, répondit Adèle.

— Et je me le rappelle maintenant, ajouta Thérèse, il demeure en effet dans la rue de l'Empereur... Oui, je le connais très-bien, lui et trois de ses amis étaient sinon les meilleurs pratiques, du moins les plus assidues du magasin. Mon Dieu! Adèle, je risque une petite méchanceté en t'a-

vouant que ces quatre messieurs étaient parfaitement ridicules... surtout M. Studler...

Ce fut autour d'Adèle à paraître toute stupéfaite...

— Tu le trouvais ridicule, lui... M. Studler, fit-elle en appuyant sur ses paroles.

— Très-ridicule, répéta Thérèse; chaque jour, ma mère et moi nous étions assourdis par le récit de ses bonnes fortunes... Malheureusement pour ce monsieur, que son extérieur, presque grotesque, ses favoris rouges et la fadeur de son esprit se chargeaient de le démentir.

— Tu n'as donc jamais eu d'inclination pour lui, dit Adèle, s'abandonnant à son étonnement.

— Moi! de l'inclination pour M. Studler, fit Thérèse avec un geste de dédain... Ah! Adèle, qui a pu te mettre d'aussi singulières idées dans la tête?

Adèle paraissait confuse et contrite.

— Thérèse, dit-elle, profondément pénétrée et en pressant de nouveau les mains de son amie, tu as toujours été pure, innocente, vertueuse,... maintenant surtout j'en ai la plus intime conviction... pardonne-moi donc ces soupçons injurieux que je viens de t'exprimer,... pardonne-moi d'avoir pu croire un instant plutôt à ta faute qu'à l'infamie dont tu es la victime...

— Mais tu m'effrayes maintenant, s'écria Thérèse.

— Mon amie, reprit Adèle avec une émotion croissante, ce M. Studler est un misérable.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Sais-tu, ma bonne Thérèse, ce qu'il ose dire de toi...

Thérèse écoutait, la bouche béante.

— Il ose dire que tu as été sa maîtresse, poursuivit Adèle.

Tout d'un coup une pâleur livide couvrit le visage de Thérèse, il se forma un cercle noir autour de ses yeux, ses lèvres devinrent violacées.

— C'est impossi...

Elle n'acheva pas ce mot, sa voix resta étranglée dans son gosier.

Adèle fut effrayée de l'altération des traits de son amie.

— Pardonne-moi encore le mal que te font mes paroles, lui dit-elle, en la pressant contre sa poitrine;.. mais n'eût-il pas été plus affreux pour toi, qu'en gardant le silence, j'eusse laissé le venin de la calomnie t'atteindre et te ronger, sans qu'il te fût possible d'y apporter aucun remède.

— Mais qui t'a dit cela, demanda Thérèse, revenue un peu de son premier étourdissement.

— Lui-même, répondit Adèle.

Et elle se mit à raconter à son amie sa rencontre chez le coiffeur avec le lionceau, et par suite la visite qu'elle s'était vue forcée en quelque sorte de lui faire.

— Quelle abominable méchanceté, s'écria Thérèse en élevant vers le ciel ses yeux baignés de larmes. Qu'ai-je donc fait à ce jeune homme, ajouta-t-elle, pour qu'il répande contre moi une calomnie aussi sanglante, car bien certainement, s'il t'a dit ces infamies à toi qu'il ne connaissait pas, il les a déjà dites et les répétera, sans doute, à beaucoup d'autres.

Et frappée subitement par une pensée pénible :

— Mon Dieu! poursuivit-elle, si cette calomnie allait parvenir jusqu'à *lui*... oh j'en mourrais.

On frappa plusieurs petits coups à la porte.

— Quelqu'un! s'écria Adèle en portant vivement un mouchoir aux yeux de Thérèse; sèche vite tes larmes... que l'on ne s'aperçoive pas de tes pleurs.

M. Walewski venait d'entrer.

— Tout est fini, mesdemoiselles, dit-il en abordant Adèle et Thérèse avec une affabilité pleine de convenance; l'inventaire est complétement terminé, il n'y manque plus que vos signatures...

Et s'interrompant tout à coup en remarquant les larmes qui, malgré de grands efforts pour les arrêter,

continuaient de sillonner le visage de Thérèse, il s'écria, saisi lui-même d'une émotion poignante :

— Des pleurs... je vous en supplie, mademoiselle, dites-moi la cause de ces larmes... vous le savez, vous et votre mère, vous m'avez permis de prendre part à vos peines, à vos douleurs, en cherchant à les adoucir... Cette fois encore, accordez-moi ce privilége... je vous en conjure, dites-moi ce qui fait verser vos pleurs.

Thérèse accueillit ces paroles par un regard d'amour et de reconnaissance.

— Oui, monsieur, lui dit-elle avec une ineffable effusion, et c'est un souvenir qui restera toujours dans notre cœur, depuis le jour où vous fûtes envoyé vers nous par la femme la plus noble et la plus généreuse, vous vous êtes fait notre soutien, notre consolation; c'est surtout à votre bienveillante influence, à vos rapports favorables sur nous, sur notre position, que ma mère et moi nous sommes redevables des bienfaits inouïs de M^me^ la duchesse de Wladimont... Vous me demandez, monsieur, de vous continuer le privilége de prendre part à nos douleurs, c'est à moi de vous supplier de nous conserver votre appui, vos bons offices... Vous voulez connaître la cause des larmes que je verse en ce moment, cette cause dont l'aveu me ferait mourir de honte devant tout autre que vous,

je vais vous la dire, monsieur, ne fût-ce que comme un témoignage de la confiance et de l'estime que m'inspire la noblesse de votre caractère.

— Je sens beaucoup mieux que je ne saurais le dire tout le bonheur que me donnent vos paroles obligeantes, répondit le jeune secrétaire; je serais cependant désolé de paraître indiscret en acceptant un aveu que j'ai d'abord sollicité, si cet aveu...

— Vous saurez tout, interrompit vivement Thérèse, vous devez tout savoir... Un jeune homme...

Vaincue par la douleur et par son émotion, Thérèse poussa un soupir et s'arrêta.

— Un jeune homme,... répéta M. Walewski dans une anxiété indicible.

— Un jeune homme,... reprit Thérèse, faisant un violent effort pour continuer, m'a calomnié de la manière la plus infâme.

Déjà le regard de M. Walewski s'irritait, ses dents se resserraient.

— Eh bien, qu'a dit ce jeune homme, demanda-t-il avec une colère concentrée.

— Il a dit, reprit Thérèse...

— Et, s'arrêtant aussitôt, elle ajouta :

— Oh! je n'aurai jamais le courage de poursuivre.

— De grâce, achevez,... fit M. Walewski.

— Il a dit, reprit de nouveau Thérèse, que j'avais été sa maîtresse!...

Et, accablée par ce nouvel effort, elle tomba dans les bras d'Adèle.

M. Walewski était resté immobile et calme en apparence, et cependant un tremblement nerveux agitait tout son corps; ses veines s'étaient subitement gonflées, son regard fixe étincelait de fureur; quoique sa bouche restât fermée, on entendait comme le bruit d'un râle sourd dans sa gorge.

Thérèse, relevant la tête, fut frappée de l'expression de son visage, elle crut que le jeune secrétaire ajoutait quelque foi à cette ignoble calomnie du lioneeau.

— Oh! dites-moi, s'écria-t-elle, les mains jointes et suppliantes, que vous ne me croyez pas coupable, que vous ne me méprisez pas.

La fureur fit place, un instant, dans le regard de M. Walewski, à la plus sainte admiration, à l'amour le plus vif.

Thérèse ne demanda pas d'autre réponse.

— Veuillez me dire le nom de ce jeune homme, demanda-t-il en accompagnant ses paroles d'un étrange sourire.

— Son nom, fit Thérèse toute tremblante et consultant son amie du regard.

— Soyez rassurée, mademoiselle, reprit M. Walewski, pressentant la pensée qui la faisait hésiter, je serai complétement maître de moi. Vous ne pouvez, vous ne devez pas rester sous le coup d'une calomnie aussi odieuse; quel moyen employer pour l'empêcher de se répandre, et si elle s'est déjà répandue, pour en arrêter les suites? je l'ignore encore; pour que j'y réfléchisse avec sagesse, avec fruit, il faut que je connaisse le nom, la position, le caractère de son auteur: cette imputation, quelque infâme qu'elle soit en elle-même, augmente ou perd en effet de sa gravité, selon la source d'où elle est partie.

Depuis l'arrivée de M. Walewski, Adèle gardait le silence; son regard, ses mouvements, ses fréquents soupirs indiquaient suffisamment le malaise de son esprit.

— Vous me voyez toute chagrine, toute repentante, monsieur, dit-elle au jeune secrétaire;... peut-être ai-je commis une grande faute en rapportant à Thérèse les indignes propos que j'ai moi-même entendus; mais en vérité, devais-je la laisser dans la sécurité, dans le calme, que lui donnent son innocence et sa vertu, lorsque cette innocence, cette vertu recevaient une si rude atteinte; n'é-

tait-il pas de mon devoir, moi son amie, de la mettre en garde contre une manœuvre si bien faite pour détruire sa réputation.

— Oui, mademoiselle, répondit M. Walewski, c'était le devoir d'une véritable amie d'agir comme vous l'avez fait. Ce qui, surtout, donne une puissance dangereuse à la calomnie, c'est l'ignorance dans laquelle restent presque toujours ses victimes, sur les ravages qu'elle fait autour d'elles. Celles-ci ne reconnaissent d'ordinaire le poison dont elles sont infectées, que lorsque la voix publique, toujours si empressée à chanter le mal, les accable et les maudit; celles-ci ne remarquent les plaies dont elles sont couvertes, que lorsque ces plaies sont devenues incurables; alors, elles luttent, elles s'efforcent en vain de rechercher la main qui, la première, les a frappées, la bouche qui, la première, les a déchirées; tout, pour elles, reste incertain, obscur et dans l'ombre. La calomnie est honteuse, timide et lâche à son début; mais elle devient arrogante et implacable lorsque mille voix viennent lui prêter leur appui; c'est un monstre hideux que l'on étouffe facilement, si l'on parvient à le saisir à sa naissance; si on le laisse grandir, il vous tue.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Adèle, vos paroles pleines de sens viennent de me soula-

ger du poids énorme qui pesait sur ma poitrine;.. j'étais si malheureuse à la vue des larmes de cette bonne Thérèse, ajouta-t-elle en tournant son regard affectueux vers son amie...

Et, s'adressant de nouveau à M. Walewski, elle le mit au courant des diverses circonstances au milieu desquelles cette calomnie lui avait été révélée.

— Je vous demande bien pardon, mademoiselle, lui dit le jeune secrétaire lorsqu'elle eut achevé; mais vous oubliez de me dire le plus important à connaître... le nom du misérable qui a tenu ces indigens propos.

— Mon Dieu! monsieur, s'écria Thérèse avec un intérêt mêlé d'effroi, que voulez-vous donc faire?

— Rassurez-vous, mademoiselle, répondit M. Walewski, je ne ferai rien qui ne soit convenable... Son nom, je vous en prie.

— C'est un jeune homme qui venait souvent à notre magasin de tabacs... reprit Thérese; il s'appelle Studler.

A ce nom, tout ce que le mépris a de plus accablant, tout ce que le dégoût inspire de répugnance, s'exprima sur les traits et dans les regards du jeune secrétaire.

— M. Studler!... répéta-t-il en contractant ses lèvres avec une dédaigneuse ironie.

— Le connaîtriez-vous, demanda Adèle?

Oui, j'ai ce malheur, répondit M. Walewski; nous faisons tous deux partie d'une même société, qu'on appelle l'*Émulation Dramatique;* c'est une réunion composée d'éléments bien hétérogènes, ajouta-t-il; d'une part des jeunes gens sages, éclairés, amateurs passionnés de l'art dramatique, qui se livrent avec un talent remarquable aux exercices de la scène; d'une autre, des personnes notables de la ville, jalouses de se montrer les justes appréciateurs de cette tendance qu'on ne saurait trop encourager; et, en troisième lieu, de petits messieurs, très-riches en ridicules, en vanité et en sottise, et qui voudraient transformer cette société en tripot, où ils pourraient jouer les revenus d'un capital qu'ils sont loin de posséder, mais les dettes leur coûtent peu. Ces petites nullités, incapables d'un travail sérieux, d'une œuvre méritoire, y passent tout leur temps à jouer, à fumer, à étaler leur nonchalance au milieu des propos de toute nature; les femmes de toutes les conditions, de tous les âges même, passent sous leur langue : à entendre ces petits lovelaces, aucune d'elles n'a pu résister à leurs séductions, à l'agrément de leurs personnes, aux charmes de leur esprit; ils n'ont qu'à se montrer, pour que la défaite de la plus jolie femme soit assurée; je n'ai pas

besoin de vous dire que M. Studler occupe le premier rang parmi ces petits phénomènes. Si sa langue pouvait corrompre, les vertus les plus pures seraient toutes flétries par ses paroles; mais, heureusement, la puanteur qu'elles exhalent fait qu'on se met sur ses gardes, et qu'on se tient à distance; ainsi, soyez rassurée, mademoiselle, la calomnie de M. Studler ne trouvera pas d'écho; vous partagez l'honneur des propos de ce gamin, permettez-moi cette expression, qui lui convient en tous points, avec beaucoup d'autres jeunes personnes, également sages, également vertueuses; mais votre réputation, de même que la leur, ne peut en être ternie. M. Studler est une immondice qui salit, mais qui ne tache pas.

Cette explication, ce tableau si vrai de la nature de M. Studler, tout en leur inspirant un profond dégoût pour le lionceau, délivra les deux amies du plus amer de leur chagrin; Thérèse, certaine du dévouement de M. Walewski, avait craint un instant que cet événement ne se terminât par un duel; cette crainte venait de se dissiper, elle comprenait qu'une partie d'honneur entre deux hommes d'un caractère aussi opposé était impossible.

— Ah! tant mieux, fit-elle naïvement et en poussant un long soupir, comme une personne délivrée tout à coup d'une vive appréhension.

— Cependant, avait repris M. Walewski, cet individu mérite une leçon, et je vais m'occuper du soin de la lui donner.

— Oh! monsieur, vous ne vous battrez pas avec lui, s'écria vivement Thérèse, à qui ses craintes revenaient soudainement.

— Non, mademoiselle, je ne lui ferai pas cet honneur, répondit le jeune secrétaire en souriant, j'aurais un double tort en provoquant une telle satisfaction; d'abord, je donnerais à M. Studler une importance qu'il ne mérite pas, ensuite, et ce second tort serait surtout impardonnable, j'exciterais un bruit, un éclat dont les suites pour vous ne pourraient être que fâcheuses. Dans ces sortes d'affaires, le ridicule est une arme beaucoup plus utile qu'une épée, aussi est-ce de cette arme que je compte me servir. Je n'ai en ce momoment aucun plan d'arrêté, mais j'y réfléchirai... Je n'aurai pas de grands efforts à faire, je crois, pour en trouver un digne de celui qui en sera l'objet... Il y a tout à gagner à exploiter le ridicule dans une mine aussi féconde que celle offerte par un M. Studler. Maintenant, mesdemoiselles, séchez vos larmes, livrez-vous entièrement à la joie, au bonheur de votre réunion, et fiez-vous à moi du soin d'une vengeance complète.

— Comment reconnaître tant de bienveillance

et de dévouement, dit Therèse avec un regard de reconnaissance.

— D'abord, en voulant bien me suivre, pour régulariser les papiers relatifs à votre association, répondit M. Walewski en souriant.

Quelques minutes après le jeune secrétaire prenait congé de Mme Wauters et des deux amies.

— Éh bien ! ai-je tort de l'aimer, dit Thérèse à Adèle, qu'elle prit à l'écart lorsqu'il fut parti.

— Non, répondit celle-ci en pressant fortement le main de son amie, aimez-vous toujours et soyez bien heureux.

Et elle détourna sa tête pour cacher une larme et étouffer un soupir.

M. Walewski, préoccupé de la scène intéressante qui venait de lui fournir une nouvelle occasion de faire preuve de son jugement éclairé et de la sagesse de son esprit, descendit tout pensif la rue de la Montagne de la cour, pour gagner les boulevards où était situé l'hôtel Wladimont; à peine avait-il fait cinquante pas, qu'il crut reconnaître un de ses amis dans l'une des deux personnes qui marchaient côte à côte à peu de distance devant lui; hâtant le pas pour les aborder, il éprouva bientôt un vif plaisir en s'assurant que l'une de ces deux personnes était effectivement un jeune littérateur français avec lequel il avait établi

des relations d'amitié pendant le séjour de deux ans qu'il avait fait à Paris, avant que des circonstances politiques ne l'eussent obligé de venir fixer définitivement son domicile à Bruxelles.

— Bonjour, mon cher Legrand, dit-il en lui frappant légèrement sur l'épaule, à quel heureux événement dois-je le plaisir de vous rencontrer dans cette ville?

Ces paroles furent suivies de la reconnaissance la plus amicale entre deux jeunes gens qui professaient l'un pour l'autre la plus grande estime, puis ils continuèrent ensemble leur marche vers la rue de la Madeleine.

— Êtes-vous pour quelque temps à Bruxelles, demanda M. Walewski au jeune littérateur.

— Mon intention n'était que d'y rester quarante-huit heures, répondit M. Legrand... je vous présente, mon cher ami, ajouta-t-il en désignant la personne qui l'accompagnait, mon frère Achille, un lauréat du grand concours, que je vais promener tout chargé de couronnes sur les bords du Rhin... nous devions partir demain pour Aix-la-Chapelle, et de là nous embarquer à Cologne... mais si mon jeune frère veut bien le permettre, nous différerons notre départ de quelques jours... la rencontre d'un ami tel que vous, mon cher

Walewski, est une bonne fortune dont je veux profiter aussi amplement que possible.

Le jeune Achille accueillit avec empressement la proposition de M. Legrand, en ajoutant à son acquiescement quelques paroles aussi obligeantes que flatteuses pour l'ami de son frère.

Toute la personne de ce jeune homme, à peine âgé de quinze à seize ans, formait un ensemble vraiment ravissant. Ses manières et sa tournure avaient autant de distinction que de grâces; ses traits réguliers et fins étaient encore rehaussés par la beauté admirable d'une peau aussi fraîche et aussi blanche que celle d'une jeune fille. Des boucles légères d'un blond cendré formaient de chaque côté de sa tête deux petites touffes de cheveux d'un effet délicieux. Ses grands yeux bleus ravissaient tout à la fois par leur douceur et leur regard spirituel. Sa bouche, d'une forme parfaite, éclairait sans cesse d'un aimable sourire sa charmante figure.

Tout en marchant et en causant, M. Walewski avait les yeux tournés de son côté, et semblait l'examiner avec un vif plaisir.

— Mon ami, dit-il tout à coup en serrant le bras de M. Legrand, vous et votre frère pouvez me rendre un grand service.

— Je m'engage pour mon frère et pour moi,

répondit le jeune littérateur. Nous nous mettons tous deux à votre discrétion, expliquez-vous donc, mon cher Walewski.

— Avant de vous dire ce que j'attends de vous, j'ai toute une histoire à vous raconter. — Où alliez-vous?

— Nous retournions à l'hôtel de Suède, où nous sommes descendus.

— Je vous y accompagne. — Écoutez mon récit et mon plan.

Quand M. Walewski cessa de parler, on apercevait les abords de l'hôtel de Suède.

— Parbleu! ce sera charmant, s'écria M. Legrand en riant aux éclats. J'en ferai une nouvelle qui, j'en suis certain, fera fureur.

— Vous consentez donc, dit M. Walewski.

— De tout notre cœur.

Puis les deux amis échangèrent leurs cartes et se séparèrent en se promettant mutuellement de se revoir le lendemain même.

XI.

L'HOMME NOIR.

Il y a peu de temps encore, on remarquait dans la rue de Laeken une maison assez vaste, d'un triste aspect, dégradée et tombant presque en ruines; l'affaissement des toits, percés en différents endroits, les nombreuses lézardes des murs, les châssis brisés des fenêtres, les vitres noircies, rougeâtres, ou remplacées par de petites planches de sapin, mal jointes, tout en excitant chez les personnes étrangères à Bruxelles leur étonnement d'une pareille dévastation au milieu de l'une des plus belles rues de la ville, leur donnait à croire que cette maison était inhabitée et abandonnée depuis longtemps; mais les habitants du quartier,

et même tous ceux de Bruxelles, n'ignoraient pas qu'elle était occupée, depuis longtemps, par un vieillard, connu généralement sous la dénomination de *l'homme noir*.

Ce singulier personnage passait pour avoir une fortune de beaucoup inférieure à celle qu'il possédait réellement. Il mœnait la vie la plus étrange. Seul, sans domestique, il ne sortait jamais que la nuit; on ne se rappelait pas avoir vu pénétrer quelqu'un dans sa maison, à l'exception d'un individu, qui, de temps à autre, venait le visiter entre dix heures du soir et minuit. Deux fois, sur la demande des propriétaires des maisons attenantes à la sienne, condamné par les tribunaux, à contribuer à des réparations communes, rigoureusement indispensables pour empêcher la détérioration des propriétés voisines, la police avait été obligée d'intervenir et d'accompagner les ouvriers chargés des travaux, pour que les portes leur fussent ouvertes. Tout ceci excitait vivement la curiosité publique, et entretenait les commentaires, les propos et la malignité des commères du quartier. On se demandait surtout de quelle manière l'homme noir subvenait à sa nourriture; on ne lui connaissait pas de fournisseur dans les environs, et jamais on n'avait vu entrer chez lui des provisions d'aucune sorte.

Pénétrons avec le lecteur dans le réduit inconnu de ce personnage extraordinaire.

Il est dix heures du soir.

Le plus profond silence règne au rez-de-chaussée et au premier étage, entièrement déserts, nus et inoccupés. Au second étage, la présence du propriétaire est attestée par une faible lueur, s'échappant sombre et blafarde à travers les crevasses d'une porte vieille et vermoulue.

On se ferait difficilement une idée de l'effet hideux, dégoûtant qu'offrait la chambre dans laquelle cette porte donnait accès. On y respirait un air lourd, nauséabond, d'une fadeur insupportable. En ce moment, l'homme noir était assis sur un monceau de chiffons sales, boueux, d'une puanteur meurtrière; une bouteille, dont le goulot recevait un bout de chandelle allumé, était placée à peu de distance devant lui. Il n'existait pas un seul meuble dans toute la pièce; on voyait çà et là des petits tas d'os, de croûtes de pain et de légumes crus, et déjà en putréfaction. Au fond, un amas de chiffons, disposé sur le plancher en manière de matelas, indiquait que c'était là la couche de l'homme noir; une cruche sans anse, à moitié remplie d'eau, semblait un objet de luxe, placé à la tête de cet étrange grabat. La vermine régnait en souveraine dans ce taudis, les rats y couraient et

grignotaient à l'aise, sans crainte d'être tourmentés ou traqués; l'oreille y était flattée d'un concert perpétuel d'énormes araignées, qui s'ébattaient tranquilles sur leurs toiles, faisant entendre incessamment un cri cadencé, assez semblable au bruit d'une horloge.

L'accoutrement et l'extérieur de l'homme noir étaient en tous points dignes de ce tableau.

A le voir, il eût été difficile de fixer son âge; il avait soixante ans, et les ravages causés par son genre de vie lui infligeaient l'apparence d'un octogénaire. Son crâne jaune et luisant était entièrement mis à nu par une absence totale de cheveux, dont il ne restait plus à la nuque et sur les côtés que plusieurs petites touffes d'un gris gras et sale; son menton allongé figurait assez bien le museau de la fouine; quelques dents carriées, recouvertes d'une couche abondante de tartre brun, ornaient encore sa mâchoire, d'où pendaient des lèvres violacées, presque bleues. Sa maigreur était excessive; une peau bistrée, raccornie, semblait du parchemin collé sur ses traits fortement osseux.

Une blessure, reçue dans sa jeunesse, contribuait surtout à augmenter l'ignoble laideur de cette physionomie repoussante. L'œil droit, sortant presque en entier de son orbite, laissait voir

une sclérotique verdâtre, et un iris terne et sans mouvement, forçant la paupière supérieure à se relever et à présenter une membrane visqueuse, humide, sanguinolente. La petitesse de sa taille le faisait d'autant plus remarquer qu'il tenait le dos constamment voûté.

Une redingote et un pantalon d'un drap jadis noir, tout rapiécés, et dont la couleur primitive disparaissait sous une épaisse couche de crasse luisante, une chemise de grosse toile bise, malpropre, une cravate noire criblée de trous, de gros souliers percés à la semelle et à l'empeigne, formaient son habillement, et s'harmonisaient parfaitement avec sa personne.

Tel était l'homme noir.

Et, cependant, cet homme possédait plusieurs millions.

Jamais avarice sordide n'avait tourmenté aucun être aussi cruellement, qu'il l'était par cette terrible passion. Ce n'était point chez lui un désir effréné de compter des monceaux d'écus, de réjouir sa vue et ses mains dans un amas d'or, c'était un amour sans bornes pour la possession; aussi, aucune somme ne restait infructueuse entre ses mains. Personne mieux que lui ne connaissait et n'appreciait les résultats immenses du cumul de l'intérêt. Il y avait d'ailleurs beaucoup d'intel-

ligence et de raison dans sa passion, qui lui faisait éviter tout placement à un intérêt élevé, dans la conviction, à cet égard, que les chances d'un grand bénéfice ne s'acquièrent jamais qu'aux dépens du capital.

Le coffre de fer où il tenait renfermées les précieuses valeurs, représentant son immense fortune, était scellé, cramponné dans le mur, au fond d'une vaste armoire. Rien n'était plus admirablement ingénieux que le mécanisme et les travaux de serrurerie de ce coffre, dont l'ouverture ne devenait possible que pour celui qui en connaissait tous les ressorts. Malgré cette sécurité matérielle, l'œil de l'homme noir était constamment inquiet et craintif; au moindre bruit, au moindre souffle, ses membres se roidissaient, sa bouche s'entr'ouvrait toute béante, les pulsations précipitées de son cœur soulevaient sa poitrine.

A l'heure dont nous parlons, l'avare se leva, prit son singulier flambeau, dont il se servit pour éclairer successivement les différentes parties de la chambre; puis, ayant écouté attentivement pendant une minute, et n'entendant aucun bruit, il alla prendre dans son armoire un mauvais gobelet de ferblanc, qu'il remplit d'eau, et revint se placer près du tas de chiffons qui lui servait de siége;

s'approchant alors des amas d'os, de croûtes et de légumes crus et pourris, dont les rats lui disputaient la jouissance, il choisit quelques-unes de ces immondices, retourna s'asseoir à sa première place, et disposa son repas avec le gourmand appétit d'un gastronome.

Quand, au moyen d'un couteau, espèce d'eustache grossier, à manche de chêne, il eut dépouillé les légumes de leur pelure infecte, déchaussé entièrement les os, et arrangé sur une petite planche les lambeaux de viande qu'il sut en extraire avec une dextérité remarquable, quand, pour les amollir, il eut mis les croûtes à tremper dans le gobelet de ferblanc, il commença son repas sans dégoût, sans répugnance. En quelques instants, toute cette pâture, qu'un chien eût flairée avec dédain, fut dévorée avec avidité, presque avec gloutonnerie.

Après ce festin, il se leva et prêta de nouveau une oreille inquiète. Rassuré par le profond silence, que troublait seul les grignotements des rats et les chants des araignées, il tira d'une poche un bonnet de laine noir, dont il cacha la nudité de son crâne, après quoi, prenant une petite lanterne sourde, il l'alluma, et se dirigea vers son coffre, qu'il examina dans tous les sens. Ce soin terminé, il se disposa à sortir pour renouveler ses provisions, qu'il cherchait la nuit, et trouvait d'ordi-

naire sur les tas d'ordure, dans le voisinage des hôtels de la ville.

Parvenu à l'escalier, il s'arrêta tout court sur les premières marches... Quatre coups, frappés lentement, venaient de retentir à la porte de la rue.

L'homme noir, le cou tendu, les oreilles dressées, écouta sans remuer : les coups retentirent de nouveau et avec plus de force; alors il se décida à aller ouvrir, ce qu'il fit d'ailleurs en grommelant entre ses dents.

Lowie se présenta :

— C'est vous, lui dit l'homme noir avec une mauvaise humeur mal déguisée.

— Oui, c'est moi, répondit Lowie d'une voix brève. Bonsoir, père Muller.

— Bonsoir, répondit sèchement l'homme noir. *Apportez-vous quelque chose?*

— Non, rien répondit Lowie.

— Que voulez-vous alors?

—Montons, je vous le dirai quand nous serons en haut.

— J'ai besoin de sortir.

— Et moi de vous parler. Montons, vous dis-je.

L'homme noir tressaillit, et, sans répliquer, il prit le chemin de sa chambre; Lowie le suivit.

— Pouah! fit Lowie; quand ils furent entrés

dans le bouge de l'avare, quelle puanteur! pourquoi ne renouvelez-vous pas l'air de cette chambre, père Muller? vous mourrez asphyxié; je vous l'ai prédit.

— C'est mon affaire, ça ne regarde que moi, répondit l'homme noir.

— Comme vous le dites, c'est votre affaire, reprit Lowie. Voyons, j'ai à causer avec vous, où vais-je m'asseoir.

L'homme noir alla chercher un petit escabeau de bois, serré avec soin dans l'armoire, et le présenta à Lowie.

— Voici une luxe dont je vous sais gré, père Muller, dit celui-ci en prenant place sur ce siége peu commode. Maintenant causons, ajouta-t-il quand il eut fait de plaisants efforts pour s'assurer contre la probabilité d'une chute.

— Dépêchez-vous, répondit l'homme noir, car, je vous le répète, il faut que je sorte.

— Cela ne me semble pas très pressé, fit Lowie en portant ses regards vers les tas d'immondices; votre buffet, paraît-il, est encore très-copieusement approvisionné.

— Voyons, parlez, que voulez-vous? je vous écoute.

— Pour le moment, répondit Lowie, je ne veux pas... je me contente de désirer... Plus tard, nous

verrons... père Muller, *je désire* que vous me rendiez un grand service.

L'homme noir fronça le sourcil, ses lèvres frémirent légèrement, en disant :

— M'apportez-vous encore à escompter un billet de cette femme Wauters? Si cela est, je vous déclare à l'avance que je le refuse.

— Il n'est pas encore question de M^me^ Wauters... plus tard... peut-être... nous verrons encore.

— Que voulez-vous donc?

— *Je désire*, père Muller, *que vous me prêtiez* cinquante mille francs.

— A la manifestation de ce désir, l'homme noir fit une grimace aussi affreuse que s'il eût été livré à la torture extraordinaire.

— Et je vous sais trop obligeant, poursuivit Lowie, pour ne pas être persuadé que vous accepterez avec empressement l'occasion de me rendre ce petit service.

— Lowie, répondit l'avare avec un tremblement dans la voix, et la stupeur dans le regard, vous aimez à rire et à plaisanter, je le sais; mais vous devriez vous abstenir de ces sortes de jeux avec moi, qui suis un vieillard grave et sérieux.

— Père Muller, écoutez-moi un instant, et vous verrez si je plaisante.

— Voyons, parlez; mais soyez raisonnable.

— Depuis quelque temps, reprit Lowie, *les affaires* sont en souffrance; d'ailleurs, vous avez dû le remarquer, car, depuis ce jour où mes hommes ont si admirablement dévalisé la boutique d'un orfèvre, je n'ai rien apporté ici. et vous le savez, père Muller, il n'y a dans Bruxelles, personne autre que vous à qui je puisse, sans danger, venir vendre le produit *de notre travail.*

— Et pour reconnaître mon obligeance, fit l'homme noir, vous voulez me dépouiller, me ruiner.

— C'est en effet bien ingrat à moi, reprit Lowie d'un ton railleur, de ne pas vous savoir plus de gré d'une obligeance qui, depuis que vous nous la témoignez, a dû vous rapporter plus de quatre cent mille francs.

— Quatre cent mille francs, répéta l'homme noir en haussant les épaules; pourquoi, ajouta-t-il, ne joignez-vous pas à cette somme, les cent mille écus qu'à diverses reprises vous m'avez forcé de vous donner, le compte n'en serait-il pas plus exact?

— Ceci est une autre affaire, répondit Lowie, et ces trois cent mille francs ne sont, à mon avis, qu'une faible portion de la part qui m'est due légitimement dans le produit d'un *exploit*, très-habile du reste, qui vous a rapporté près de qua-

tre millions, père Muller. Mais nous nous écartons de notre sujet. Laissez-moi continuer... je disais donc que depuis quelque temps les affaires vont mal.

— Est-ce ma faute, à moi?

— Non sans doute, père Muller, car en voici les raisons : d'abord, j'ai dû détourner *de leur service* les plus adroits de mes hommes, en les envoyant s'installer à Auderghem pour une affaire, qui, loin de rapporter, coûte beaucoup. Vous n'ignorez pas ce fait, puisque c'est de votre consentement qu'ils se sont installés dans la petite propriété que vous possédez à ce village.

De mon consentement, fit l'homme noir en hochant la tête.

— Allons, père Muller, dit Lowie, ne vous ôtez pas le mérite de votre complaisance.

— Mais, pourquoi, reprit l'homme noir, vous engager dans une affaire qui vous coûte au lieu de vous rapporter? Je vous croyais plus habile, Lowie.

— Écoutez, père Muller, répondit Lowie; vous n'avez qu'une passion, celle des richesses et de l'argent; pour la caresser, vous ne reculeriez devant aucun crime. Du reste, vous avez déjà fait suffisamment vos preuves à cet égard. Moi, j'ai beaucoup de passions à assouvir, toutes aussi vio-

lentes que la vôtre, et l'argent, votre idole, à vous, à laquelle vous sacrifiez toutes les autres jouissances, votre santé même, n'est pour moi qu'un moyen, qu'un instrument puissant pour m'aider à satisfaire ces passions. Ne soyez donc plus étonné, car, si le plan que j'ai dressé à Auderghem réussit, comme j'y compte, j'éprouverai plus de délices, plus de joie, que vous n'en ressentiriez vous-même d'un événement qui vous procurerait encore plusieurs millions.

— Pourquoi toujours revenir sur ce sujet, Lowie?

— Pourquoi vos observations m'y forcent-elles, père Muller?

— Continuez, je vous écoute.

— J'aborde donc la seconde raison. Mes hommes travaillaient avec une ardeur et un succès tel, que tous les habitants de la bonne ville de Bruxelles s'en sont émus; leurs réclamations, leurs plaintes ont mis toute la police en émoi; aucune tentative n'est plus possible sans s'exposer aux plus grands dangers, j'ai donc ordonné le repos, pour ne reprendre les opérations qu'après le retour du calme et de la sécurité.

— Je ne vois dans tout ceci, dit l'homme noir, aucune raison qui me regarde, et puisse m'obliger à vous prêter cinquante mille francs.

— Vous y mettez sans doute beaucoup de mauvaise volonté, et c'est mal, à vous, père Muller, de me forcer à de nouvelles explications.

— Allons, Lowie, je vous en prie de nouveau, cessez ces plaisanteries.

— Je vous répète que je ne plaisante pas. Au surplus, satisfaites à ma demande, et je ne dis plus un mot... je me retire.

— Continuez si cela vous plaît, Lowie; mais je ne vous prêterai pas cette somme. Je le voudrais d'ailleurs, que je ne le pourrais pas; je suis loin d'avoir cinquante mille francs à ma disposition.

Lowie sourit, et attacha un regard ironique sur l'homme noir.

— Allons, pas de mauvaises raisons, lui dit-il; croyez-moi, père Muller, exécutez-vous de bonne grâce... vous ne voudriez pas me laisser dans l'embarras pour une si misérable somme.

— Cinquante mille francs!... une misérable somme,... s'écria l'avare dont les bonds firent sortir une poussière infecte du tas de chiffons sur lequel il s'était assis. Vous êtes un gouffre sans fond, Lowie; c'est vraiment étrange pour un homme de votre classe, vous mèneriez la vie d'un grand seigneur, que vous ne seriez pas plus prodigue.

Un sourire imperceptible erra sur les lèvres de Lowie, et il répondit tranquillement :

— Je vous ai déjà dit, père Muller, que j'ai beaucoup de passions à satisfaire.

— Au diable vos passions, fit l'avare en bondissant de nouveau; que m'importe à moi? je ne vous prêterai pas cette somme, car, je vous le dis, je ne la possède pas.

— C'est votre dernier mot, père Muller?

— Oui, comme vous le dites, c'est mon dernier mot.

— En ce cas, je retire ma première demande pour vous en adresser une seconde.

A ces paroles dites avec le plus grand sang-froid, l'œil craintif de l'avare devint fixe, tous ses membres tremblèrent.

— Est-ce une nouvelle plaisanterie que vous voulez faire, Lowie? demanda-t-il avec effroi.

— Jugez-en, car, cette fois, ce n'est point un prêt que je vous demande, c'est un payement que je réclame, répondit Lowie toujours calme et sérieux.

La hideuse figure de l'homme noir se contracta horriblement, il devint affreux, un rire forcé sortit sourdement de son gosier.

— Vous êtes vraiment d'un comique qui m'entraine, Lowie, dit-il en renouvelant son rire igno-

ble; il est sans doute fâcheux que je sois aussi vieux, je rirais de bien meilleur cœur de vos bonnes plaisanteries.

A cette gaieté factice, Lowie opposa une grande impassibilité.

— Je réclame de vous, dit-il, un nouvel à-compte de cinquante mille francs sur la moitié qui m'est due très-légitimement dans l'affaire de votre ami Hurmans; cette affaire, si j'ai bonne mémoire, vous a rapporté près de trois millions. Je vous abandonne, d'ailleurs, les intérêts du capital resté entre vos mains, depuis la mort de votre ami.

L'homme noir s'agitait, se remuait avec l'agilité d'un singe tracassé.

— Lowie, dit-il au bandit, ce n'est pas sérieusement que vous prétendez avoir des droits sur cette fortune. Vous n'ignorez pas que la justice a homologué le testament par lequel Hurmans m'a institué son légataire universel ; vous n'ignorez pas, enfin, que j'ai été légalement mis en possession de ses biens.

— Je sais tout cela, répondit Lowie; mais, également, vous n'ignorez pas, père Muller, qu'avant de mourir, Hurmans remit à un homme, que le hasard conduisit près de lui, un papier contenant ses dernières volontés; vous n'ignorez pas que ce nouveau testament révoquait le premier, en dé-

clarant indigne et assassin le légataire choisi d'abord par le testateur ; vous n'ignorez pas, que ce légataire, c'est vous ; que l'homme, auquel le second testament a été confié pour être remis à une personne désignée, c'est moi ; que de ce testament, je n'en ai fait aucun usage, et qu'il est toujours resté entre mes mains.

— Comment puis-je ignorer ce que vous vous plaisez à me rappeler aussi souvent, reprit l'homme noir. Au surplus, ajouta-t-il, n'ai-je pas payé votre silence assez cher? ne vous ai-je pas remis cent mille écus en trois fois?

— Non, cela n'est pas suffisant, père Muller ; car l'auteur et le complice doivent avoir une part égale, et en gardant le silence, je me suis fait votre complice.

Le malaise de l'homme noir était à son comble.

— Lowie, je ne veux pas discuter avec vous, reprit-il, car avec vous on a toujours tort. Je me tais.

— C'est-à-dire que vous ne reconnaissez pas mes droits.

— Je me tais, vous dis-je.

— Et moi, j'interprète votre silence dans un sens négatif. Dans ce cas, il ne me reste qu'à prendre des arbitres... lesquels choisirai-je, père Muller?

— Je me tais, vous dis-je.

— Est-ce Mme Wauters et sa fille?

A ce nom, l'homme noir fit un mouvement d'épouvante. Lowie poursuivit :

— Je vous promets, père Muller, que je ne chercherai pas à les influencer, en dénaturant les faits; je leur expliquerai tout avec franchise, avec vérité; je leur dirai...

— Silence!... silence! Lowie, s'écria l'avare en portant à sa bouche un doigt tremblant d'effroi.

— Vous rejetez ma demande, dit Lowie. C'est bien le moins que vous consentiez à entendre les raisons que je puis faire valoir à l'appui de mes droits. Écoutez-moi donc, père Muller, et surtout ne m'interrompez pas, ajouta-t-il avec force.

L'avare promena autour de lui sa vue craintive; puis, se ratatinant, courbant la tête, il sembla une victime livrée à son bourreau. Lowie tira tranquillement un cigare de sa poche, l'alluma, et, tout en fumant, il poursuivit avec le plus grand calme :

— Je dirai donc à Mme Wauters et à sa fille, en supposant que je les prenne pour arbitres : il existait, il y a quelques années, deux vieillards, tous deux fort riches, tous deux doués de l'avarice la plus sordide; l'un de ces vieillards s'appelait Hurmans... Celui-ci, c'était votre oncle; l'autre se nommait Wagner. Ces deux vieillards, attirés

l'un vers l'autre par des mœurs entièrement sympathiques, établirent bientôt entre eux des relations intimes; animés tous deux de la même soif des richesses, ils établirent une convention, par suite de laquelle le survivant des deux devait hériter de la totalité des biens du décédé. Un testament mutuel fut le premier résultat de cette convention.

A l'insu de tout le monde, même de son ami Hurmans, Wagner avait des rapports avec le chef d'une association d'hommes faisant commerce d'acquérir, au meilleur marché possible, la propriété d'autrui. Le chef de cette association d'honnêtes industriels, c'est moi; j'apportais à Wagner tous nos produits qu'il échangeait contre la moitié de la valeur en espèces.

Une nuit, c'était environ un an après la date des deux testaments, je me rendais chez Wagner pour traiter d'une affaire avec lui. Le ciel était si sombre, qu'on ne distinguait rien à deux pas devant soi; au moment où je m'approchai de sa maison, je le vis en sortir et se glisser en tapinois le long des murs; pressentant quelque grave af faire, je résolus de le suivre, prenant toutes mes précautions, d'ailleurs, pour qu'il ne pût ni me voir, ni m'entendre.

Bientôt Wagner s'arrêta devant la maison qu'ha-

bitait son ami Hurmans, je m'étais également arrêté à quelques pas de distance; soudain j'entendis le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure, et la porte se referme presque aussitôt qu'elle s'était ouverte. Je m'approchai, et, après quelques instants de réflexion, faisant usage d'un outil, communément appelé rossignol, que j'avais fort heureusement sur moi en ce moment-là, je l'introduisis dans la serrure... elle céda et je me trouvai dans la maison du malheureux Hurmans.

En m'approchant de l'escalier, il me sembla que des gémissements frappaient mon oreille; je m'avançai, et ces gémissements devinrent plus distincts. Entraîné par ma curiosité, je me dirigeai du côté d'où ils partaient, et je pénétrai dans une chambre obscure et en désordre. Alors m'éclairant au moyen d'une sorte de veilleuse que je vis allumée sur une table, je me trouvai tout à coup en face d'un homme étendu sur son lit de mort.

« — Qui que vous soyez, me dit le moribond en m'apercevant, recevez la déclaration d'une malheureuse victime du plus horrible forfait, recueillez les dernières paroles d'un homme lâchement empoisonné par celui qu'il croyait son ami. »

Cet homme, ce mourant, c'était Hurmans lui-même, l'ami de Wagner. J'appris alors de lui la convention dont je viens de parler, j'appris égale-

ment que, la veille, Wagner, pressé de jouir de son riche héritage, lui avait fait prendre un breuvage empoisonné. Son assassin était la seule personne qu'il reçût chez lui, vivant dans l'isolement d'un avare, il n'avait aucun domestique pour le servir; sans ma présence inattendue, l'impunité de ce crime restait donc assurée, car Hurmans serait mort avant que personne eût pu entendre ses paroles accusatrices.

Or, pendant que ceci se passait, Wagner, dans une parfaite sécurité, furetait déjà dans toutes les parties de la maison, s'emparant des objets de prix qu'il y trouvait.

J'avisai soudain une espèce de secrétaire, j'y courus; il était fermé à clef, Wagner en avait déjà pris possession. Grâce à mon rossignol, cet obstacle fut aussitôt levé. Je pris du papier et de l'encre, et m'approchant du lit du mourant :

« — Écrivez, lui dis-je, la déclaration que vous venez de me faire; elle aura beaucoup plus de force, tracée sur ce papier, que répétée par ma bouche. »

Hurmans, appelant à son aide le peu de vie qui lui restait, écrivit quelques lignes sur un papier qu'il me confia, en me chargeant de le remettre à un sieur Wauters son beau-frère, dont il

venait de reconnaître les deux enfants en qualité d'héritiers.

Le lendemain, Hurmans mourut. Un mois après, Wagner était envoyé en possession de la riche succession de celui qu'il avait empoisonné, car je conservai par-devers moi le testament qui m'avait été confié, et je gardai le silence.

A cet endroit de son exposé, Lowie fit une pause, secoua la cendre de son cigare, et, se remettant à fumer, il continua :

— J'ajouterai, comme complément à ma cause, toujours dans la supposition où je prendrai les dames Wauters pour arbitres : Peu de temps après, ce Wagner changea de quartier, sans doute pour se soustraire aux rumeurs que la mort subite de son ami ne manquerait pas de soulever dans le public, et pour mieux assurer son repos, il changea de nom et prit celui de Muller. Ce second nom fut bientôt effacé lui-même par le surnom de l'homme noir, que lui acquit en peu de temps l'existence étrange, solitaire, mystérieuse, à laquelle il s'abandonna. Or, mesdames, ajouterai-je encore, ce Muller, qui a empoisonné votre oncle, et vous a ravi de grandes richesses, est le même qui, dernièrement, a fait jeter en prison l'une de vous pour avoir payement d'un effet de soixante-

quinze *guillaumes*, qui lui était venu par voie d'endossement.

Interpellant alors l'homme noir qui se maintenait dans sa position léthargique, Lowie lui dit :

— Eh bien, père Muller, ne croyez-vous pas, qu'après l'exposé de ces faits, et avec l'assurance que vous vous refusez à donner cinquante mille francs, à celui qui possède un secret si épouvantable, un écrit si terrible, les dames Wauters vous croiront fou, et seront quelque peu tentées de confier à la justice la curieuse analyse d'une avarice aussi tenace, aussi maladroite, aussi aveugle. Voyons, père Muller, j'attends votre réponse, quel est votre avis?

Pendant le temps que Lowie avait parlé, l'avare avait réfléchi, et ses réflexions changèrent complétement ses premières dispositions.

— Vous aurez les cinquante mille francs, mais pas aujourd'hui, demain, dit-il à Lowie avec un calme dont celui-ci fut surpris.

— Pourquoi demain, et non pas aujourd'hui? demanda-t-il.

— Parce que, répondit l'avare, je n'ai point cette somme ici; il faut que je me la procure, que je la réalise...

— Ce motif, reprit Lowie, n'est pas sans quel-

que apparence de raison, j'accepte... A demain alors; mais à demain, sans faute,

— Demain, vous serez satisfait, je vous le promets.

— Bonsoir donc, père Muller.

— Bonsoir.

XII.

DEUX SCÉLÉRATS.

Transportons-nous immédiatement au lendemain, à onze heures du soir, dans la demeure de l'homme noir.

L'avare n'avait plus le calme que nous lui avons vu la veille au moment du départ de Lowie. L'œil sanglant, la bouche écumante, il rugissait en parcourant, dans tous les sens, son infect taudis; son agitation, ses tortures s'exprimaient en outre par des exclamations sourdes, par des bonds, des soubresauts fréquents.

Tout à coup il s'arrêta et prêta une oreille attentive, comme si un bruit venait de se faire entendre.

— Ce n'est pas encore lui, murmura-t-il après quelques instants, mais il ne peut tarder à venir... ah! malheur à toi!... tu l'auras voulu Lowie?

Il s'interrompit et marcha vers l'armoire, dont il tira un paquet soigneusement enveloppé d'une serge verte; il vint ensuite poser le paquet sur l'escabeau, et tandis que ses mains convulsives cherchaient à ôter les liens qui l'entouraient, il continua de murmurer:

— Fou! mille fois fou, lui qui veut encore me contraindre à lui donner de l'argent. Insensé! mille fois insensé, lui qui ne craint pas de me faire endurer tous les supplices de l'enfer... il m'aurait demandé mon sang, que j'aurais pu le lui pardonner... mais mon argent... mais cinquante mille francs!... Ah! ah! Lowie, malheur à toi, c'est assez de douleurs, assez de désespoir, assez de rage comme cela... il faut une fin à ces tortures... tant pis pour toi, Lowie!... c'est toi qui l'auras voulu!... »

A ces derniers mots, l'enveloppe du paquet se détachant, laissa voir deux pistolets et les instruments nécessaires à la charge. L'avare les contempla pendant quelques minutes dans une immobile fixité, puis faisant un effort sur lui-même :

— Allons! il le faut, se dit-il.

Et s'emparant successivement des deux pistolets, il les chargea avec une habileté, une expérience qu'on ne lui eût pas soupçonnées. Ce soin terminé, il s'approcha de nouveau de l'armoire, tenant les pistolets dans les mains; ayant posé avec précaution les armes près de lui et à terre, il fit agir les serrures et les secrets du coffre qui contenait les titres de ses richesses; sa main poussant un dernier ressort, le couvercle du coffre se dressa subitement. Un instant l'avare oublia ses tortures, ses regards se réjouirent avec ivresse, ses mains se baignèrent avec plaisir au milieu de ces papiers précieux.

Plusieurs coups frappés à la porte extérieure l'arrachèrent cruellement à cette consolante occupation. L'avare, saisissant vivement les pistolets, les placa dans le coffre qu'il referma aussitôt.

Puis il écouta.

Les coups redoublèrent.

— C'est lui, dit-il.

Et tout tremblant il alla ouvrir.

— Bonsoir! père Muller, dit Lowie, en franchissant le seuil de la porte.

— Bonsoir! répondit l'homme noir d'une voix faible.

— Vous le voyez, reprit Lowie, je suis exact au rendez-vous.

— Montons, répondit l'avare.

Et ils montèrent.

Cette fois l'homme noir offrit de son propre mouvement l'escabeau à Lowie.

— C'est inutile, dit celui-ci, je suis pressé.

— Asseyez-vous, reprit l'homme noir, toujours tremblant, nous avons encore à causer.

— Ah! fit Lowie en prenant place sur l'escabeau, tandis que l'avare s'installait sur son siége de chiffons, voyons, qu'avez-vous à me dire?

— Croyez moi, répondit l'homme noir, dont le regard, n'osant pas fixer le bandit, se courba vers la terre; devenez plus raisonnable, renoncez à vos injustes prétentions.

L'œil de Lowie étincela, son front se chargea de rides, ses lèvres se contractèrent.

— Wagner, s'écria-t-il avec force, prenez garde!... ma patience est à bout.

— Vous avez tort de vous fâcher, reprit l'homme noir, dans la même attitude, vous devriez être satisfait des trois cent mille francs que je vous ai déjà donnés.

— C'est assez d'observations comme cela, fit Lowie avec une colère concentrée, exécutez-vous à l'instant, donnez-moi les cinquante mille francs...

— Je ne vous les donnerai pas, Lowie, car, je vous le jure, je ne les possède pas. J'ai fait tout

pour me les procurer, et cela m'a été impossible... votre demande est injuste, croyez, moi, renoncez-y.

Lowie frémissait.

— Écoutez, Wagner, dit-il, en regardant à sa montre, je vous donne trois minutes; si, après ce délai, vous ne m'avez pas remis les cinquante mille francs, je sors d'ici,... et cette nuit même le dernier testament de votre ami Hurmans, — il appuya avec intention sur ces derniers mots, — sera remis à sa famille.

— Vous ne ferez pas cela, Lowie, car ce serait bien mal de votre part; vous savez que je n'ai toujours eu que des bontés pour vous.

Dédaignant de répondre à l'appel fait à sa commisération, Lowie poursuivit :

— Et demain, au lever du jour, la maison de l'homme noir, de Wagner, sera assaillie par la justice, escortée de gendarmes, de ses implacables satillites. Au nom de la loi, ils pénétreront en foule dans ce bouge, et franchissant avec dégoût toutes ces immondices, ils parviendront jusqu'au coffre de Wagner l'avare, de Wagner l'assassin, et malgré les nombreuses serrures de ce coffre, ils sauront bien en extraire, pour les séquestrer, les immenses richesses que le crime et l'avarice y a accumulées.

L'homme noir tressaillit; Lowie, qui s'en aperçut, s'empressa de continuer :

— Puis, Wagner l'empoisonneur, sera appréhendé au corps, lié, garrotté, et conduit en prison; de là traduit en cour d'assises, il s'entendra condamner au supplice réservé aux meurtriers, c'est-à-dire, à avoir la tête tranchée en place publique. Il n'est pas, en effet, à supposer que ses juges accepteront comme circonstance atténuante l'emprisonnement qu'il a fait subir à la sœur de sa victime, à celle que son crime a dépouillée.

Les muscles de l'avare se crispaient, ses veines gonflaient, sa mâchoire claquait avec force.

— Vous voulez m'effrayer, dit-il au brigand, mais vous ne ferez pas ce que vous dites,... vous ne me dénoncerez pas, car vous n'êtes pas méchant, Lowie.

Celui-ci poursuivit :

— Et un jour arrivera, un jour éclairé par un ciel pur, un soleil radieux, où le bourreau se transportera auprès du condamné, pour lui raser les cheveux, et lui faire subir la dernière toilette; puis Wagner, jeté tout garrotté dans une fatale charrette, aura à sa gauche le bourreau, et à sa droite un prêtre qui l'exhortera à la confession de tous ses crimes.

— Assez, Lowie, assez, s'écria de nouveau

l'homme noir, en portant les deux mains à la tête en signe de stupeur et de désespoir, vous êtes par trop cruel.

Le brigand continuait toujours d'une voix vibrante, presque solennelle,... puis la charrette escortée d'une foule curieuse avide, s'ébaubissant comme en jour de fête, marchera lentement vers la place où un échafaud aura été dressé. Après un pénible trajet, elle s'arrêta enfin devant l'affreuse machine; alors Wagner brisé, Wagner à demi mort, soutenu par le prêtre et par le bourreau, sera traîné sur la bascule.

— Lowie!... Lowie!... s'écria encore l'homme noir au comble de l'effroi.

Lowie devenu sans pitié acheva :

— Puis le fatal couteau faisant siffler l'air dans sa descente rapide, tranchera d'un seul coup la tête de Wagner,... et cette tête hideuse, sanglante, roulera toute pantelante dans un panier également rouge et sanglant, et la foule, hommes et femmes, enfants et vieillards, s'écoulera paisiblement, et mille voix répèteront : Wagner, l'empoisonneur, l'homme noir, le millionnaire, l'avare, qui se nourrissait d'impuretés, vient d'être guillotiné!... La justice est satisfaite.

Wagner, poussant un cri, s'était jeté aux pieds de Lowie.

— Je vous dis, moi, que vous ne me dénoncerez pas, fit-il en joignant ses mains.

Lowie s'était levé; regardant de nouveau à sa montre, il dit d'une voix forte :

— Et je vous dis, moi, Wagner, que vous n'avez pas une seconde à perdre,... les cinq minutes sont écoulées, allons, exécutez-vous?

L'homme noir était toujours à genoux.

— Croyez-moi, Lowie, n'insistez pas, s'écria-t-il.

— Les cinquante mille francs, ou je sors.

— Pitié! pitié, Lowie!

— Adieu Wagner...

— Pitié! pitié, vous dis-je.

— Adieu!

Déjà le brigand avait atteint le seuil de la porte, alors l'homme noir se releva.

— Venez donc, lui cria-t-il, puisque vous le voulez absolument.

Et il se dirigea vers l'armoire, Lowie le suivit.

— Vous agissez avec sagesse et prudence, père Muller, dit ce dernier d'une voix plus calme, tandis que l'avare ouvrait le coffre.

L'homme noir ne répondit pas, il baissa la tête, et ses mains fouillèrent dans le coffre, puis il demeura une minute comme anéanti, sans mouvement; Lowie, dressé sur la pointe des pieds, plon-

geait ses regards sur lui et suivait tous les mouvements de ses mains.

— Allons, pressez-vous donc un peu, père Muller, lui dit-il, avec le plus grand sang-froid.

Soudain le coffre se referma comme de lui-même; l'homme noir, se retournant avec une étrange vivacité, braqua, sur la poitrine du brigand le pistolet dont chacune de ses mains était armée.

Il allait parler...

Mais les mots expirèrent sur ses lèvres tordues, violacées. L'avare recula saisi d'épouvante.

Lowie, également armé de deux pistolets, les avait dirigées vers le cœur de l'homme noir.

— Ah! ah! Wagner, fit le brigand, en colorant ses paroles d'une sanglante ironie, je te savais assez lâche pour empoisonner ton ami, mais je ne te croyais pas assez de courage pour briser le crâne à ton ennemi;... c'est bien, Wagner, te voici réhabilité à mes yeux,... sur mon âme, le coup était bien préparé; c'est vraiment dommage pour toi que tu ne m'aies jamais inspiré grande confiance, et fort heureux pour moi que jamais je ne sois entré dans ce bouge sans armes ni sans défiance,... sans cela tu triomphais, Wagner? ou tu me forçais à te remettre le seul titre qui pût t'accuser, ou tu me faisais sauter la cervelle, et le diable et toi êtes seuls instruits de ce que fût

devenu mon cadavre;... mais en vérité, il me semble que le chien de tes pistolets est au repos,... quelle maladresse, mon pauvre Wagner? Quand un homme comme toi veut se défaire d'un importun de ma sorte, sais-tu bien qu'il ne doit rien négliger, s'il ne veut pas compromettre le succès de sa téméraire entreprise... Insensé! en supposant même que je n'eusse pas été armé, ne vois-tu pas que tu me donnais le temps de fondre sur toi, de te désarmer et de te pulvériser sous mes pieds;... regarde, et prends une leçon, Wagner!... vois, mon doigt est sur la détente... fais le plus petit mouvement et tu tombes mort.

Et, tout en parlant, Lowie approchait son arme de la poitrine de l'homme noir, qui continuait de reculer, de plus en plus frappé d'épouvante.

— Grâce! grâce! Lowie, s'écriait-il, d'une voix déchirante, ne me tuez pas, je ne voulais que vous effrayer, je vous le jure.

— Allons, bas les armes, et rends-toi, fit le brigand.

Les pistolets s'échappèrent des mains de l'homme noir, Lowie les repoussa dédaigneusement du pied.

— Maintenant traitons ensemble de ta rançon, dit-il à l'avare.

— Tu seras satisfait, Lowie, répondit ce der-

nier, je vais te donner les cinquante mille francs que tu m'as demandés.

— C'est de toute justice; mais cette somme est en dehors de celle que tu me dois pour ta rançon.

— Je te répète que je n'ai voulu que t'effrayer,... c'était une mauvaise plaisanterie, je l'avoue... mais enfin ce n'était qu'une plaisanterie.

— A d'autres Wagner!... tu as voulu me tuer, je puis te faire subir la peine du talion, te tuer à mon tour, c'est mon droit, c'est de toute équité,... voyons à quel prix estimes-tu des jours aussi précieux que les tiens... cent mille francs, ne trouves-tu pas que ce soit une estimation trop au-dessous de leur valeur.

— Lowie, ne m'accable pas, j'ai toujours eu pour toi beaucoup d'amitié, beaucoup d'estime, tu le sais; je te le répète encore, je n'ai jamais eu le dessein d'attenter à ta vie.

— Allons, mon brave Wagner, du courage, fais un effort, ouvre ton coffre, sors-en cent cinquante mille francs, donne-les-moi, et je te fais grâce.

— Vous n'ignorez pas, Lowie, que je ne possède pas cette somme... je me suis procuré cinquante mille francs, comme je vous l'avais promis, c'est tout ce que j'ai.

— Je suis de bonne composition, Wagner; sans doute des billets de banque m'eussent mieux con-

venu, mais je consens à accepter des actions au porteur, j'ai toute confiance dans la valeur de celles qui sont entre tes mains.

Toutes mes actions, tous mes titres sont nominatifs, Lowie, je vous le jure.

Au mouvement que fit le brigand, les cheveux de l'homme noir se dressèrent sur sa tête.

— Assez de débats comme cela, s'écria Lowie; ne sens-tu donc pas, malheureux, que la vue de ce coffre m'éblouit, m'enivre?... Ne comprends-tu pas que le désir, la possibilité de posséder tes immenses richesses, étouffe rapidement mon horreur pour le sang?... Ne vois-tu pas mon doigt qui, déjà s'agite et se meut?... Ne vois-tu pas avec quelle ivresse il presse la détente de cette arme?... Hâte-toi, Wagner, une minute de plus, et je ne réponds plus de moi.

Devant ce langage menaçant, devant le regard farouche qui l'accompagnait, l'homme noir, hurlant comme une bête féroce, se traîna vers son coffre, que ses bras cherchèrent à étreindre.

— Hâte-toi, Wagner, répéta Lowie d'une voix plus menaçante.

Puis le coffre s'ouvrit. Ramassant tout ce qui lui restait de force et de courage, l'avare en sortit trois liasses de billets de banque; le couvercle re-

tomba, pendant que la main crispée de l'homme noir les tendit à Lowie, qui s'en empara avec avidité. Jugeant à leur volume que le compte des cent cinquante mille francs devait s'y trouver, le brigand s'esquiva rapidement.

A peine était-il disparu, que l'homme noir, succombant à son émotion, tomba sans connaissance.

Dans sa précipitation à fuir, Lowie avait négligé de fermer la porte extérieure. Il franchit en courant la distance qui sépara la rue de Laeken de la rue des Alexiens, où était située sa demeure; parvenue à la chambre unique et modeste qu'il occupait, il s'y enferma; ayant allumé une petite lampe, il s'assit devant un meuble assez ancien, fait en forme de secrétaire; parcourant d'abord plusieurs lettres et divers papiers qu'il sortit d'un portefeuille, il prit ensuite une feuille de papier, sur laquelle il traça les lignes suivantes :

« Je suis très-satisfait des nouvelles que vous » m'avez fait parvenir sur la disposition des » esprits. Ne négligez rien pour aigrir et soulever » les paysans. Quand le temps sera venu de tenter » le grand coup de main, je serai parmi vous.

» Les paysans aiment baucoup l'argent, je le » sais; aussi, Étienne peut demain venir chercher

» la somme dont vous avez besoin... Ne ménagez » rien pour assurer notre succès.

» Adieu. »

Cette lettre, d'une écriture contrefaite et sans signature, était adressée à Toone... à Auderghem.

Deux jours après, au milieu de la soirée, le chevalier de Bleeden, vêtu avec une recherche et une élégance extrêmes, qui faisaient mieux ressortir encore son air de distinction et ses grandes manières, entrait tout radieux dans les salons du *Bac* (1), disposé à prendre part au jeu, où, chaque soir, un grand nombre de jeunes gens, portant les plus beaux noms de la Belgique, voyaient s'engloutir une partie de leur patrimoine.

Le jeu n'était pas encore commencé. Pour mieux modérer son impatience, le chevalier pénétra dans la salle de lecture, et se mit à parcourir les feuilles publiques. Déjà, il avait passé en revue plusieurs journaux avec une nonchalante indifférence, lorsqu'un article, inséré dans *les faits Bruxelles*, fixa tout à coup son attention, et parut produire sur lui une vive sensation.

Voici la teneur de cet article :

Un fait très-singulier, et qui fait en ce moment

(1) Société particulière dont nous avons déjà parlé.

le sujet de tous les commentaires, vient de se passer à Bruxelles, rue de Laeken.

Personne n'ignore qu'un vieillard, dont le véritable nom est Wagner, mais généralement connu sous la désignation de l'homme noir, habitait dans cette rue, une maison qu'il laissait tomber en ruines. Ce vieillard était d'une avarice si sordide que, bien que possesseur d'une fortune immense, il s'imposait les privations les plus cruelles, et se nourrissait d'aliments impurs, que lui-même allait chercher la nuit au milieu des tas d'ordures jetés sur la voie publique.

Hier au matin, les voisins de l'homme noir, qui s'enfermait toujours avec précaution, remarquèrent avec surprise que la porte d'entrée de sa maison restait ouverte. Le commissaire de police, prévenu de cette infraction aux habitudes de l'avare, se transporta à son domicile, et pénétrant dans sa chambre, il le trouva, livré aux transports d'une folie furieuse, devant le coffre où il tenait renfermées les valeurs représentant son immense fortune. Le magistrat crut d'abord que des voleurs avaient réussi à s'emparer de ses richesses; mais il fut bientôt constaté que le coffre renfermait des titres, actions et effets publics, pour une valeur de plusieurs millions.

Une heure après, à la requête du procureur du

roi, et par les soins du commissaire de police, l'homme noir était conduit à une maison de santé, où l'on se vit obligé de lui mettre la camisolle de force, pour empêcher les effets de sa rage furieuse.

Il paraît qu'on ne doit attribuer les causes de cette folie qu'au genre de vie extraordinaire que menait cet avare.

Après la lecture de cet article, le chevalier resta quelques instants profondément pensif et préoccupé.

Plusieurs jeunes gens s'approchèrent de lui.

— Chevalier, venez-vous? lui demandèrent-ils; la partie est commencée, on n'attend que vous.

Le chevalier se leva vivement.

— Je vous remercie, messieurs, dit-il en se façonnant un visage calme et souriant; un rendez-vous que j'avais oublié, me force à sortir; j'en suis aux regrets; car, je le crois, j'aurais été en veine ce soir.

Et, faisant un salut plein de distinction, il disparut.

XIII.

UN POULET.

A peine M. Studler vient-il de se lever, qu'un jeune groom, vêtu d'une élégante livrée, pénètre dans sa chambre, lui remet discrètement une lettre et disparaît. Après la lecture de cette lettre, Studler, tour à tour ébahi et d'une joie folle, s'habille et court aux salons de l'*Émulation dramatique*.

Les lionceaux Sterneels, Tervooren et Theyssens y sont déjà installés, fumant le cigare, et nonchalamment étendus sur des divans. M. Walewski, assis à quelque distance, tient un journal à la main, et sourit malicieusement à l'entrée de Studler.

— Nous organisons une bouillotte pour ce soir; voulez-vous être des nôtres? crie Theyssens à ce dernier, en l'apercevant.

— Désolé de ne pouvoir accepter, messieurs, répond Studler en prenant place sur le divan; mais il faut que ce soir je me couche de très-bonne heure; je dois être levé demain à cinq heures du matin.

— Allons, dit Sterneels, voici Studler qui veut nous faire accroire que ses grandes affaires l'obligent à devenir matinal.

— Je ne veux rien vous faire accroire, messieurs, réprend Studler avec une dédaigneuse suffisance; je me contente de vous donner le motif qui m'oblige à refuser votre proposition. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'affaires.

— Partez-vous donc pour un voyage? demande Tervooren.

— Non, je reste à Bruxelles, répond Studler, enchanté de la curiosité qu'on laisse paraître.

— Si c'était une autre heure, je croirais volontiers à une bonne fortune,... fait observer Sterneels; cinq heures du matin! il n'y a que les blanchisseuses et les filles de journée qui choisissent cette heure pour donner des rendez-vous.

— En vérité, fit Studler avec ironie et en levant les épaules, on voit bien, mon cher, que vous êtes

peu au courant de ce qui se fait dans le grand monde... Tenez, lisez et apprenez, ajouta-t-il en lui présentant dédaigneusement un papier.

— Qu'est-ce que cela? Dieu! quel parfum, s'écrient-ils tous en s'approchant de Sterneels, qui, dépliant le papier, se met à lire lentement et en appuyant avec intention sur chaque mot :

« Monsieur,

» Votre jolie figure, votre bel air et vos grandes » manières, ont produit sur moi un effet auquel je » ne puis résister davantage... »

Sterneels s'interrompt et se tourne vers Studler :

— A qui donc est adressé ce poulet? lui demande-t-il.

— A moi, pardieu! répond Studler qui se gonfle comme une grenouille.

— Vous faites bien de le dire, dit Theyssens; on ne s'en serait pas douté. Continuez Sterneels.

Sterneels, souriant à cette observation, poursuit :

« Hier au soir, pendant la représentation de » *Robert le Diable*, mes yeux ne vous ont pas » quitté un seul instant; jamais vous ne m'avez

» paru plus charmant, plus délicieux; mais il ne » me suffit plus de vous voir, il faut que je vous » entende... »

Theyssens se permet une nouvelle interruption :

Et si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phœnix des hôtes de ces bois.

Dit-il en prenant un nouveau cigarre pour l'allumer. Continuez, Sterneels.

Tervooren rit aux éclats; tandis que le dédaigneux Studler hausse les épaules, Sterneels poursuit de nouveau :

« Vous devez être si aimable, si spirituel... »

— Arrêtez, Sterneels, interrompt une troisième fois Theyssens en posant sa main sur le bras du lecteur, et interpellant de nouveau Studler :

— Décidément, êtes-vous bien certain que cette lettre s'adresse à vous? n'y aurait-il pas une méprise? lui demande-t-il d'un ton de plus en plus goguenard.

Studler, que toutes ces interruptions ont piqué au vif, s'empresse de riposter, non sans quelque humeur.

— En effet, Theyssens, ce portrait est tout à fait

celui de votre charmante personne; peut-être a-t-on pris mon nom pour le vôtre.

Theyssens tire trois ou quatre grosses bouffées de tabac, et ne répond pas. Sterneels peut enfin achever la lecture du poulet.

« Demain, à cinq heures du matin, je vous attendrai dans *mon équipage*, à l'extrémité de » l'Allée-Verte; mon groom vous verra venir et » vous conduira près de moi.

» A demain. Surtout soyez discret.

» Aspasie, marquise de ***. »

— C'est une marquise? s'écrie Theyssens en bondissant sur le divan.

— Oui, répond Sterneels, c'est la marquise de *de trois étoiles*.

— Quel magnifique prénom, dit Tervooren, Aspasie!... Si j'avais une maîtresse qui s'appelât Aspasie, et qui fût marquise, j'en mourrais de bonheur!... Studler, ajoute-t-il, nous sommes vos amis, vous le savez, j'espère que vous nous tiendrez au courant des suites de cette délicieuse aventure.

— Je n'y manquerai pas, messieurs, répond Studler, en reprenant la lettre des mains de Sterneels; bonjour, je vous quitte. A demain.

— Ils en crèvent déjà de dépit, murmure-t-il en s'éloignant.

Le lendemain, à cinq heures du matin, Studler est sur pied, et, tout pimpant et bichonné, il se dirige vers l'Allée-Verte. A peine a-t-il atteint les deux tiers de l'étendue de cette magnifique promenade, qu'un jeune groom court à lui... Studler le reconnaît : c'est le groom qui, la veille, lui a remis le bienheureux poulet; il s'approche, et lui montrant une berline arrêtée à quelque distance :

— La portière est ouverte... lui dit-il; on attend monsieur!

Le lionceau, presque saisi de vertige, s'élance vers la voiture. A sa vue, une main parfaitement gantée pousse la portière entr'ouverte; Studler se précipite dans la berline, et reste bientôt en extase devant l'adorable jeune femme qui l'accueille avec le plus aimable sourire.

XIV.

UN INCRÉDULE.

Les rendez-vous à l'Allée-Verte se succèdent; chaque jour le groom de la marquise Aspasie apporte à l'heureux Studler une nouvelle lettre, plus tendre et plus passionnée que les précédentes. Cependant deux points contrarient notre lionceau avec une égale force; d'abord la vertu *de sa dame* est tellement solide, malgré l'ardeur de son amour, qu'il n'a pu encore obtenir d'autre faveur que celle de poser ses lèvres sur son front et de couvrir sa main de baisers; ensuite, la marquise Aspasie choisit, pour chacune de ses entrevues avec lui, une heure singulière et fort peu commode;

Studler a déjà dû se rendre successivement à l'Allée-Verte, à toutes les différentes heures de la nuit, à pied et presque toujours par un très-mauvais temps. Plus d'une fois il a été tenté de faire des observations à ce sujet; mais la crainte de déplaire à la marquise, en montrant une passion incapable de braver les fatigues et l'intempérie, l'a toujours retenu. Toutefois, il se promet bien, dès qu'il sera *complétement heureux*, de modifier cet état de choses et de corriger sa maîtresse d'un pareil caprice.

C'est au milieu de ces pensées et de rêveries amoureuses, que nous le surprenons dans sa chambre, mollement étendu sur un canapé; il se lève enfin, et, poussant un long soupir, il vient se placer devant une glace, où il étudie les mines les plus séductrices, les poses les plus gracieuses; mais cette fois, malgré sa facilité à se trouver charmant, il est obligé de s'avouer l'impuissance de ses efforts à effacer les traces des ravages que l'insomnie a faits sur son visage; sa pâleur est maladive, ses joues sont flétries et ses regards éteints; il s'abandonne à tout l'effroi donc l'accable cette altération de son physique, lorsque le groom pénètre dans sa chambre, lui remet un billet et sort. Studler, ému, brise vivement le cachet de ce billet, que ses yeux parcourent avec avidité. Cette fois,

les paroles tendres, les doux serments d'amour, ne sont pas ce qu'il cherche; ce qu'il remarque, ce qu'il veut avant tout, c'est de connaître l'heure assignée pour le nouveau rendez-vous.

Soudain ses jambes fléchissent, et sa voix tremblante murmure :

« *Viens cette nuit, à trois heures,* et couvre-toi bien, mon ange, car, tout fait présager une nuit froide et pluvieuse. »

— C'est une fatalité, s'écria-t-il en portant vivement la main à son front; cette femme me fera mourir.

Et, tout abattu, tout consterné, il va se jeter de nouveau sur le canapé.

La porte de sa chambre s'ouvre une seconde fois pour donner passage à une femme de service qui apporte le modeste déjeuner du lionceau.

— Remportez tout cela, dit celui-ci avec humeur; je ne déjeunerai pas, je n'ai pas faim.

Cette femme, tout étonnée, se dispose à sortir; Studler la rappelle :

— Vous irez prévenir *une vigilante* (1) de se trouver à la porte, cette nuit, à deux heures et demie.

La femme de service se retire et va rapporter

(1) Voiture de place.

à ses maîtres l'ordre étrange que leur locataire vient de lui donner. Ceux-ci, qui ont déjà épuisé tout le chapitre des suppositions, à l'endroit des sorties nocturnes de Studler, défendent à leur domestique d'obéir à cet ordre, ne voulant pas, disent-ils, que plus tard on puisse les accuser d'avoir, directement ou indirectement, prêté les mains à quelque mystérieuse affaire.

Resté seul, Studler s'est tenu ce langage :

— Si je me tiens debout la nuit et le jour, je finirai par succomber, c'est certain. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me coucher; tout au moins, lorsque cette nuit je me lèverai, je serai plus dispos.

Et l'exécution suivant de près cette lumineuse idée, il allume une veilleuse, ferme les volets, se met au lit, et, bientôt, s'endort en murmurant le nom de son Aspasie.

Enfin, les heures s'écoulent pour lui au milieu du sommeil lourd et fatigant de la journée. A une heure du matin il est sur pied; son premier soin est d'ouvrir les fenêtres pour examiner le temps; le ciel est sombre et chargé de nuages noirs, épais, qui éclatent en torrents de pluie.

— Cette chère marquise, se dit-il tout en frissonnant, elle a bien deviné que le temps serait

mauvais. Quelle bonne idée j'ai eue de commander une vigilante.

Et, tout heureux de sa précaution, il se livre longuement aux soins de sa toilette; quand elle est achevée, il regarde à sa montre, et reconnaît avec stupeur que trois heures vont bientôt sonner; alors il va ouvrir de nouveau sa fenêtre, et ses yeux plongent en vain dans la rue, *la vigilante* n'est pas arrivée.

En proie à la plus vive anxiété, il prête une oreille attentive, espérant l'entendre venir... Hélas! tout est calme, silencieux, si ce n'est le vent qui mugit, si ce n'est la pluie qui bat les pavés. Que faire? l'heure s'écoule, et s'il perd encore une minute, il arrivera trop tard au rendez-vous... La marquise Aspasie sera partie, et, bien certainement, elle ne lui pardonnera jamais ce peu d'empressement... peut-être même ne la reverra-t-il plus. Cette dernière pensée le saisit subitement par les épaules, et le chasse de chez lui, malgré sa répugnance à franchir la distance de près d'une lieue, à pied, et par un temps épouvantable.

A peine est-il sorti, que la pluie redouble de violence; les rues forment un vaste ruisseau, au milieu desquels il barbotte en sautillant. Ce désagrément se fait d'autant mieux sentir, que, dans l'espoir de faire ce trajet en voiture, le lionceau a

pris sa chaussure la plus fine. Il parvient enfin à l'Allée-Verte, grelottant de froid, mouillé jusqu'aux os; mais il a aperçu la berline de la marquise, et il se console en pensant aux doux moments qu'il va passer auprès de sa charmante maîtresse. Le groom lui ouvre la portière; Studler se précipite vers la voiture, heureux de jouir du délicieux abri que son dévouement a si bien gagné.

— Prenez garde, lui crie Aspasie en l'arrêtant au moment où il tente de se hisser sur le marchepied; voyez, mon ami, dans quel état vous êtes.

Docile à cet avertissement, Studler s'examine, et, grâce aux lumières des lanternes de la voiture, il reconnaît avec douleur que les bords de son chapeau et tous ses vêtements fonctionnent en ce moment à l'instar d'une gouttière.

— Pourquoi n'avez-vous pas pris une vigilante? ajoute la marquise avec un léger mouvement de dépit. En vérité, mon chéri, je ne puis vous recevoir dans une pareille position... Que dirait, demain, le marquis, en voyant l'intérieur de sa voiture couverte de boue et de fange?

Et, changeant subitement de ton, elle ajoute :

— Malgré tout, mon ami, je vous sais gré d'être venu... Adieu et à bientôt.

Puis, sur un signe de sa maîtresse, le groom referme la portière, et la voiture s'éloigne au galop, laissant le lionceau ébahi, pétrifié.

— En effet, se dit-il après quelques minutes d'un anéantissement complet, elle ne pouvait me recevoir fagotté, crotté comme je le suis... C'eût été risquer de nous trahir... Maudite vigilante, va!...

Et, maugréant, pestant contre la fatalité et l'indolence des cochers, il barbotte et gambade de nouveau au milieu des ruisseaux pour regagner sa demeure, où il arrive, ne rapportant de sa malencontreuse excursion qu'un gros rhume et une fièvre ardente.

Le lendemain, au point du jour, le groom se présente chez Studler; le lionceau le reçoit au lit, et, cherche à se faire comprendre au moyen de ses doigts, car il est affligé d'une telle extinction de voix, que, lorsqu'il veut parler, sa gorge rend des sons assez semblables aux grognements d'un boule-dogue; le jeune groom, très-peu familiarisé avec ce langage, ne juge pas à propos de donner suite à cette conversation, et se borne à lui remettre une lettre de la marquise.

Studler l'ouvre précipitamment, et ses yeux se remplissent bientôt de larmes à la lecture des ten-

dres regrets, des doux reproches qui lui sont adressés.

Quand, après bien des efforts, bien des jeux de doigts et force grognements, Studler a réussi à se faire comprendre du groom, celui-ci va prendre sur une table du papier et de l'encre, et le remet à Studler, dont la main tremblante trace les lignes suivantes :

« Mon Aspasie,

» Le vent, la pluie et le froid m'ont occasionné » un gros rhume, accompagné de fièvre; je crains » même qu'il ne s'ensuive une fluxion de poitrine. » Obligé de garder le lit, j'ai la douleur de ne » pouvoir me rendre au rendez-vous que votre » adorable billet m'indique pour la prochaine » nuit, à deux heures. Permettez-moi, ma divine » marquise, de vous adresser une prière, au » sujet des heures que vous avez l'habitude de » choisir. Ne serait-il pas possible de nous voir » dans un autre lieu, et à d'autres moments? » Ne craignez-vous pas que les veilles n'altèrent » votre beauté, si fraîche, si délicate. Croyez bien, » mon adorée, que cette observation ne m'est » dictée que par votre intérêt. Pour moi, mon » amour est si violent, que, s'il le fallait pour

» vous le prouver, je me sentirais la force d'en-
» treprendre les travaux d'Hercule.

» Votre billet m'a ravi jusqu'au septième ciel;
» je le relirai souvent, et j'oublierai facilement ma
» fièvre et mon rhume. Je vais me hâter de gué-
» rir, pour me hâter de vous revoir.

» Amour et constance,

» Anatole Studler. »

Une semaine entière s'écoule, et, chaque jour, la marquise Aspasie envoie le groom pour s'informer de la santé de Studler. Tant d'amour et de prévenances touche profondément le cœur du lionceau; il en éprouve un bonheur, une joie salutaires, qui précipite l'époque de sa guérison; le huitième jour il est sur pied, et, le matin même, son Aspasie n'a rien de plus empressé, que de lui donner un rendez-vous pour le lendemain, à huit heures du matin.

— Quel ange! s'écrie Studler après la lecture du billet qui lui annonce cette bonne nouvelle. Dans la crainte d'une rechute, elle se compromet... elle se perd peut-être!... ma santé lui est si précieuse!... Comment reconnaître tant d'abnégation, tant d'amoureuses prévenances?

Le soir, Studler reparaît dans les salons de

l'Émulation dramatique; ses intimes l'accueillent par de grandes exclamations de surprise.

— Dieu! comme il est changé, s'écrie Sternoels.

— Eh bien, lui demande Tervooren, que devient votre aventure avec la marquise?

Studler lève un regard langoureux vers le ciel et ne répond pas.

— Les rendez-vous à l'Allée-Verte continuent-ils? ajoute Theyssens.

— Toujours! répond Studler.

Et il pousse un long soupir.

M. Walewski, qui n'a jamais eu d'autres relations avec les lionceaux, que les rapports de convenance et de politesse rigoureusement indispensables entre des membres d'un même cercle, emploie, depuis quelque temps, tous les moyens de se rapprocher d'eux; ses avances ont d'ailleurs été reçues avec empressement, et il en profite pour se mêler au groupe que, d'ordinaire, ces messieurs forment entre eux.

— Vous êtes pâle et abattu, auriez-vous été malade? dit-il à Studler en donnant à ses paroles l'accent d'un vif intérêt.

Celui-ci se confond d'abord en salutations, et répond en minaudant :

— Vous êtes vraiment trop aimable, monsieur!...

J'ai eu, en effet, ces jours derniers, une indisposition assez grave... mais aujourd'hui je suis entièrement rétabli.

— Ah! tant mieux, j'en suis enchanté, reprend M. Walewski.

Studler recommence ses remercîments et ses salutations, tandis que Sterneels glisse quelques mots bas à l'oreille de Tervooren, qui les accueille en riant aux éclats.

— Qu'est-ce donc? demande Theyssens, empressé d'être initié à cette confidence.

— Devinez, messieurs! devinez, s'écrie Tervooren, riant toujours à gorge déployée.

— S'agit-il de la marquise Aspasie? dit Theyssens.

— Précisément, répond Tervooren; Sterneels soutient qu'il y a eu méprise dans le billet adressé par cette marquise à ce jeune homme si charmant, si aimable... vous savez bien, Studler?...

— Oui, répond Studler avec un grand sang-froid, je sais que ce jeune homme, c'est moi.

— Cependant, d'après Sterneels, mon cher Studler, répond Tervooren, vous auriez été saisi d'un tel dépit quand l'erreur a été reconnue, que vous en avez fait une maladie qui a failli vous con-

duire au tombeau... Ah! dame! une marquise, ça ne se rencontre pas tous les jours.

Studler hausse les épaules, et accompagne ce mouvement d'un rire dédaigneux.

— Sterneels a toujours quelque méchanceté à dire ou à faire, ajoute-t-il; si c'était un homme à pouvoir être convaincu, je lui donnerais les preuves d'un nouveau rendez-vous pour demain.

— Est-ce une lettre? demande Sterneels.

— Oui, une lettre, répond Studler en fouillant à sa poche.

— C'est inutile, s'écrie Sterneels en l'interrompant, dispensez-vous de me la montrer; depuis que j'ai connu une certaine personne qui, pour mieux donner le change sur ses bonnes fortunes, s'adressait et jetait à la poste des lettres, qu'elle-même avait écrites, je n'ai plus aucune confiance dans ces sortes de preuves.

— Sterneels est comme saint Thomas, dit Tervooren, pour qu'il croie, il faut qu'il touche.

— Vous allez trop loin, répond Sterneels, je me contente de voir.

— Si la vue suffit également à Tervooren, répond Studler, il doit être convaincu.

— Comment cela? demande Tervooren étonné.

— N'êtes-vous pas venu chez moi, il y a quinze jours environ, poursuit Studler, et, au moment où

vous entriez, n'avez-vous pas vu sortir de ma chambre une jeune fille d'une beauté ravissante?

— C'est vrai, je suis obligé d'en convenir, répond Tervooren.

— Vraiment. Elle est jolie? dit l'incrédule Sterneels.

— Charmante, en vérité.

La vanité de Studler triomphe, son visage s'épanouit, la joie brille dans son regard.

— Ce fat imposteur veut sans doute parler d'Adèle, pense aussitôt M. Walewski; voyons jusqu'à quel point il poussera le cynisme du mensonge.

Et, s'adressant à Studler :

— Je vous félicite, monsieur, lui dit-il; vous êtes très-heureux en amour, me paraît-il.

— Quelquefois, monsieur... répond Studler; mais il ne s'agit en ce moment que d'une jeune fille... une amie de Thérèse, la petite marchande de tabacs... Vous la connaissez sans doute, monsieur?

— Je la connais fort peu, répond M. Walewski. J'allais quelquefois prendre des cigares dans le magasin que tenait sa mère, rue de la Madeleine. Cette jeune personne est fort jolie, et on la dit très-sage.

— Jolie, sans doute; mais sage, cela est bien

différent, répond Studler en hochant la tête et en souriant avec intention.

— Comment, monsieur, répond M. Walewski, est-ce que vous pensez?...

— Permettez-moi, monsieur, de n'en pas dire davantage... interrompt Studler en prenant ses grands airs de fatuité; vous me comprenez suffisamment.

Le sang monte au visage de M. Walewski; il voudrait châtier immédiatement cette insolente effronterie; mais, toujours complétement maître de lui, il se calme, car il comprend que le scandale nuirait à son projet, qui doit venger les deux jeunes filles, beaucoup mieux qu'une scène d'éclat. Sterneels, qui s'est mis à causer bas avec Theyssens et Tervooren, s'adresse de nouveau à Studler.

— D'après le témoignage de Tervooren, lui dit-il, nous admettons, qu'en effet, une jolie fille est venue vous voir... une grisette, bah! qu'est-ce que cela signifie? les rues en pullulent; mais une marquise, c'est bien différent. Je crois à la grisette, mais je ne croirai à la marquise, que lorsque je l'aurai vue... de mes deux yeux, vue.

Studler se gratte l'oreille et réfléchit quelques instants.

— Après tout, dit-il, cela n'est pas impossible...

Soyez chez moi demain matin, à sept heures et demie; nous nous dirigerons ensemble vers l'Allée-Verte. Une fois arrivés, je prendrai les devants... vous me suivrez à cinquante pas de distance, sans toutefois avoir l'air de m'épier, mais bien de vous promener machinalement, sans but arrêté... Vous verrez bientôt la berline de la marquise, puis le petit groom qui, à ma vue, ouvrira la portière... j'entrerai dans l'intérieur, alors la voiture s'éloignera lentement, au pas des chevaux... vous hâterez le pas pour l'atteindre... cela vous sera facile; et, vous tenant sur les côtés, vous jetterez, comme par hasard, le regard sur la voiture... et vous la verrez, messieurs, car j'aurai soin de tenir les glaces baissées. Peut-être, ensuite, serez-vous convaincu.

— Adopté! l'idée est délicieuse, s'écrie Tervooren.

— Faites cela, Studler, ajoute Sterneels, et si nous *la* voyons, nous vous reconnaissons pour notre maître.

— Venez et vous la verrez, reprend Studler avec assurance, tandis que son regard, tourné vers M. Walewski, semble quêter son approbation.

— Je n'ai aucune raison pour douter de la sincérité de vos paroles, monsieur, lui dit le jeune

secrétaire; mais j'ai pris l'habitude de faire de temps en temps une promenade le matin, et, si ma proposition ne vous paraît pas indiscrète, je demanderai à ces messieurs la permission de les accompagner.

Studler se confond de nouveau en minauderies et en salutations; les autres lionceaux souscrivent avec empressement à ce désir.

— Ainsi, c'est convenu, s'écrie Sterneels; nous nous trouverons tous demain matin, à sept heures et demie, chez Studler.

— C'est entendu, répondent les lionceaux.

Et ils se dirigent vers les tables d'écarté. Studler se met à jouer, et, pour ne pas faire mentir le proverbe : « Heureux en femmes, malheureux au jeu, » il perde tout ce qu'il posséde sur lui... Cependant, cette perte ne fut pas considérable.

XV.

UN TÊTE A TÊTE EN PUBLIC.

Les lionceaux et M. Walewski ont été exacts au rendez-vous donné la veille; huit heures sonnent, lorsqu'arrivé à la grille qui défend l'entrée de l'Allée-Verte, Studler, leur recommandant d'agir avec autant de prudence que de circonspection, les quitte et prend les devants. Tous le suivent en fumant un cigare, et en plongeant leurs regards dans l'espace qu'ils ont devant eux.

— Il me semble, dit Theyssens, dont la vue est plus perçante que celle de ses compagnons, qu'une voiture est en effet arrêtée à l'extrémité de cette allée. Avançons.

Et ils hâtent un peu le pas.

— C'est bien une voiture, reprend Theyssens; c'est incroyable, parole d'honneur.

— J'aperçois le petit groom,... ajoute Tervooren; il vient sans doute de reconnaître Studler, et il ouvre la portière... Regardez, messieurs, Studler court... le voilà tout près de la voiture... il est entré.

— C'est inimaginable, s'écrie Sterneels. Avançons encore, messieurs, prenons la droite de l'avenue, et portons avec attention nos regards dans l'intérieur de la voiture.

Les voici tous à marcher avec précaution, gardant le silence inquiet d'une patrouille en reconnaissance près de l'ennemi.

— Décidément, il y a une femme, s'écrie tout à coup Tervooren; ne voyez-vous pas un voile que le vent attire au dehors?

— Chut! fit Sterneels en portant un doigt à la bouche. Continuons d'avancer.

La marquise Aspasie a jeté les yeux du côté du groupe qui s'approche lentement, et n'en paraît nullement effrayée; elle semble, au contraire, affecter de laisser voir son visage.

— Dieu! quelle ravissante figure, s'écrie Theyssens.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi délicieux, ajoute Tervooren.

— C'est inimaginable, répète encore l'incrédule Sterneels.

— Messieurs, dit le jeune secrétaire, maintenant que nous avons vu, et que nous devons être convaincus, si vous m'en croyez, nous retournerons sur nos pas; ne troublons pas, par notre présence, ce charmant tête-à-tête.

— C'est juste, répondent-ils tous.

Et ils rebroussent chemin.

Tout en marchant, ils se livrent, à qui mieux mieux, aux ébats de leur surprise, et peut-être aussi de leur dépit. M. Walewski, qui seul reste calme, sourit avec malice.

Au moment d'atteindre la grille de l'Allée-Verte, le bruit d'une voiture qui s'avance au grand trot des chevaux, leur fait simultanément tourner la tête : ils voient alors un brillant équipage s'arrêter à quelques pas d'eux. Un groom s'élance rapidement vers la portière, qui s'ouvre aussitôt, Studler descend de la berline en souriant et tout radieux, il s'avance triomphalement vers eux.

— Eh bien, messieurs, leur dit-il, doutez-vous encore?

Les lionceaux, au comble de la stupéfaction, ne trouvent pas un mot à répondre.

La voiture a repris sa marche ; Studler adresse un regard et un sourire dans l'intérieur, auxquels la marquise répond par le plus gracieux salut.

— Je tiens ma promesse, Studler, lui dit Sterneels, je te reconnais pour mon maître... Ta marquise est adorable.

Studler sourit et se frotte les mains.

— C'est vrai, ajoute Tervooren ; mais pour une femme du grand monde, qui doit avoir des ménagements à garder dans l'intérêt de sa réputation, il me semble qu'elle prend peu de précautions pour tenir ses amours secrètes.

—Cela vous étonne, Tervooren? reprend Studler persque avec ironie.

— Oui, sans doute.

— On voit bien, mon cher, reprend Studler avec suffisance, que vous ne savez pas ce dont une femme est capable quand elle aime... Tenez, il n'y a qu'un instant, moi-même je l'invitais à plus de prudence.

« — Que m'importe? me répondit-elle avec amour, je n'aime que toi, je ne tiens qu'à toi, le reste du monde m'est indifférent. Eh bien, que l'on sache, que l'on dise que je t'aime tant mieux, mon Anatole, car, moi, je suis fière de mon amour... fière du tien surtout. »

— Bah! elle vous a dit cela, Studler, s'écrie Tervooren.

— Et son mari?

— Son mari, interrompt Studler en souriant avec finesse, il est absent en ce moment, et d'ailleurs...

— D'ailleurs...

— D'ailleurs, elle veut le quitter... Aspasie veut que je la suive en Angleterre, pour ne plus nous séparer.

— Quoi! elle veut vous enlever? s'écrie de nouveau Sterneels.

— Oui, mon cher, répond Studler... Mais j'espère que tout ceci restera entre nous, pas un mot là-dessus; vous comprenez toute l'importance du secret.

— Soyez rassuré, répond Sterneels; nous comprenons les devoirs de l'amitié. Mais vous, Studler, est-ce que vous consentez à vous laisser enlever?

— Sans doute. Cette chère marquise m'aime tant, qu'il m'est impossible de refuser, répond Studler en levant les yeux au ciel.

— Le jour du départ est-il fixé? demande Tervooren.

— Non, pas encore, répond de nouveau Studler; mais je suppose que nous ne partirons pas

avant trois semaines... Il faut que mon Aspasie prenne le temps de réaliser quelques centaines de mille francs.

— Elle est donc riche?

— Immensément, et, de plus, séparée de biens avec le marquis.

— Ce diable de Studler, s'écrie Theyssens; il a tous les bonheurs possibles.

— Oui, reprend Sterneels; mais il ne doit pas s'empresser de chanter victoire. Je suppose qu'il ne possède encore que le cœur de sa marquise;... les femmes sont capricieuses, et...

— Que voulez-vous dire, Sterneels? interrompt vivement Studler? expliquez-vous plus clairement.

— Je veux dire que votre marquise ne vous a sans doute pas encore accordé ses faveurs, et, vous le savez, tant que ce résultat n'est pas obtenu, l'homme est à la discrétion de la femme... Prenez garde, Studler!

Studler se rengorge et prend un air d'importance.

— Écoutez, Sterneels, dit-il avec un sérieux admirable: que vous ayez pu douter de l'amour que j'inspire à cette jeune et charmante marquise, et de mes rendez-vous avec elle, soit, je vous le pardonne; mais, une fois ce doute effacé, que vous

sembliez croire encore que nos tête-à-tête se sont passés à nous regarder le blanc des yeux, cela devient une mauvaise plaisanterie, c'est presqu'une mystification ; allons donc, mon cher, pour qui me prenez-vous ?

— Ainsi, poursuit Sterneels, vous avez tout obtenu?

— Oui, tout... tout ce qu'il est possible d'obtenir en pareille circonstance, répond Studler en portant fièrement le haut du corps en avant.

— Cependant, dit Theyssens, pendant le jour et dans une voiture, cela ne me paraît pas très-commode.

— Le jour! interrompt de nouveau Studler ; mais, messieurs, j'en suis à mon huitième rendez-vous, et, à l'exception de celui-ci, tous les autres ont eu lieu la nuit... Tenez, lisez plutôt.

Et, tout en disant ces derniers mots, Studler tire de sa poche un paquet de lettres qu'il distribue aux lionceaux à mesure qu'il les a ouvertes...

— Voyez! ajoute-t-il, dans celle-là, c'est à minuit qu'est fixé le rendez-vous, dans celle-ci, c'est à une heure de la nuit, dans cette troisième, c'est à deux heures, toujours dans la nuit...

— C'est assez, interrompt Sterneels; vous avez gagné votre procès sur tous les points.

— Et nous devons tous reconnaître, ajoute le jeune secrétaire, que M. Studler est on ne peut plus heureux; sa maîtresse est en vérité ravissante; mais je cherche en vain à me rappeler où j'ai vu cette charmante marquise... Bien certainement, ses traits ne me sont pas inconnus.

Studler devient tout pensif.

« En effet, se dit-il, le secrétaire du duc de Wladimont fréquente l'aristocratie, il ne serait pas étonnant qu'il connût mon Aspasie, qu'il l'eût rencontrée dans le monde.

Puis, prenant M. Walewski à l'écart :

— Monsieur, lui dit-il avec un accent mystérieux, vous connaissez la marquise, cela est très-probable. Si jamais vos souvenirs vous servent et vous rappellent son nom, vous me promettez le secret?

— Ah! monsieur, répond le jeune secrétaire d'un ton de reproche, cette recommandation était inutile, je vous l'assure.

— Ainsi, monsieur je puis compter sur votre discrétion.

— Entièrement, monsieur.

Studler et M. Walewski ont rejoint leurs compagnons.

— Messieurs, dit le jeune secrétaire en s'adressant à tous quatre, je suis obligé de vous quitter;

mais, avant de me séparer de vous, j'ai une demande à vous adresser.

— Parlez, monsieur, et soyez certain de nous trouver tout disposés à faire ce qui pourra vous être agréable, s'empresse de répondre le lionceau Studler, que son bonheur a rendu presque aimable.

— Je réunis demain quelques amis à dîner, *aux Frères provençaux*, reprend M. Walewski, et je serais heureux, messieurs, que vous voulussiez bien consentir à en augmenter le nombre.

Cette invitation est unanimement acceptée avec les démonstrations d'une vive satisfaction.

Et tous se séparent, enchantés du plaisir qu'ils se promettent pour le lendemain.

XVI.

UN DINER D'AMIS.

M. Walewski a fait dresser un couvert pour douze personnes, dans un des salons du restaurant de la rue de l'Écuyer. Toute la cuisine est en émoi; les garçons de salle s'agitent et courent dans tous les sens; la variété des verres, groupés devant la place destinée à chaque convive, atteste, d'ailleurs, que le repas sera somptueux.

Il est quatre heures et demie.

Sur onze convives, huit sont déjà arrivés, qui causent et jasent, en attendant que leur amphitryon donne le signal de se mettre à table.

Un officier du régiment des guides, le capitaine

Gobert, s'est emparé des lionceaux Tervooren, Theyssens et Sterneels, et leur raconte *militairement* ses exploits et ses duels; ces petits messieurs l'écoutent avec un sourire presque hébété, en clignant des yeux, et osant à peine laisser échapper quelques monosyllabes; il semble que l'officier des guides leur fasse peur.

Le capitaine Gobert est un brave militaire, d'une loyauté, d'une franchise à toute épreuve, d'un naturel serviable et bienveillant; mais le capitaine Gobert a la parole brève et vibrante, le teint basané, les moustaches longues et épaisses, un regard vif et hardi, toujours prêt à foudroyer les fats et les insolents. Sans doute est-ce à ces diverses qualités, qu'il est redevable, en ce moment, du privilége de faire trembler les lionceaux.

— Eh bien, Walèwski, se met-il à crier d'un bout de la pièce à l'autre, quand nous fais-tu mettre à table, mon brave? Sacrebleu, une faim canine me tiraille militairement l'estomac.

— Encore un peu de patience, capitaine, répond le jeune secrétaire en souriant, j'attends encore trois amis; si, dans cinq minutes, il ne sont pas arrivés, nous commencerons sans eux.

A peine achève-t-il de parler, que M. Legrand

entre, accompagné du jeune Achille, son frère ils sont suivis de près par Studler.

— Monsieur, crie de nouveau le capitaine en voyant entrer le lionceau, le dernier venu paye l'amende... Vous êtes condamné à boire deux bouteilles de plus que nous autres.

A cette interpellation inattendue, à ces sons larges et sonores, exprimés par des lèvres ornées d'une formidable paire de moustaches, Studler a frissonné; M. Walewski vient l'arracher à son émotion, en le conduisant à la place qu'il lui a réservée à sa droite. M. Legrand et son frère s'empressent de s'asseoir en face de lui; le capitaine Gobert vient se mettre à son côté, ce qui semble déplaire fort au lionceau.

— J'aurais autant aimé qu'il prît une autre place, se dit-il à lui-même; je ne souffre pas les militaires, ils ont un genre qui m'a toujours souverainement déplu.

Les garçons ont apporté le premier service. Studler, qui ne déjeune jamais le jour où il doit dîner en ville, mange d'abord avec un appétit qui fait l'admiration du capitaine Gobert lui-même. Cependant, sa faim commence à s'apaiser, il promène alors son regard sur les convives, et, soudain, quand sa vue s'arrête sur le jeune Achille,

il fait un soubresaut et pousse une exclamation.

— Qu'avez-vous? lui demande M. Walewski; seriez-vous indisposé?

— Ce n'est rien, monsieur, répond Studler... je crois que j'ai avalé de travers... Cela se passe.

— Buvez un coup, monsieur, lui dit le capitaine, cela se passera mieux encore... D'ailleurs, ce *léoville* est délicieux; ne trouvez-vous pas?

— Merci, capitaine!... En effet, ce léoville est fort bon; mais je n'en boirai pas davantage, je craindrais que cela me montât au cerveau...

— Sacrebleu, monsieur, s'écrie le capitaine en faisant ronfler sa grosse voix, on m'a donné là un singulier voisin qui a peur d'un verre de vin; êtes-vous donc une femme, une poule mouillée? Allons, prenez votre verre, et avalez-moi cela militairement, sans quoi nous ne serons pas longtemps amis. A votre santé, monsieur.

Studler, qui ne tient nullement à se faire un ennemi du capitaine Gobert, vide, d'un seul trait, son verre, plein jusqu'aux bords.

Le jeune Achille ne paraît pas remarquer l'étonnement que sa vue produit sur le lionceau; il mange et cause tranquillement avec ses voisins.

Cependant, Studler devient de plus en plus

préoccupé; il refuse tous les aliments qu'on lui présente.

— En vérité, vous paraissez mal à votre aise, lui dit de nouveau M. Walewski.

— Qu'il boive encore un coup, sacrebleu! et ça se passera, vous dis-je, s'écrie le capitaine en remplissant pour la sixième fois le verre du lionceau. A votre santé, monsieur.

Le capitaine et Studler choquent le verre; mais le lionceau ne boit pas, et pose son verre sur la table.

— Sacrebleu! monsieur, auriez-vous l'intention de m'insulter? lui dit le capitaine, qui roule ses grands yeux et tortille ses longues moustaches.

Studler tressaille et change de couleur.

— Vous insulter, capitaine! balbutie-t-il tout tremblant; comment cela?

Le capitaine Gobert prend un air de plus en plus irrité.

— Ne savez-vous donc pas, monsieur, reprend-il en faisant ronfler ses paroles, qu'il n'y a pas d'insulte plus grave envers un honnête homme, que celle de ne pas vider son verre jusqu'à la dernière goutte, après l'avoir choqué contre le sien.

Le capitaine n'a pas achevé, que Studler a tout bu rubis sur l'ongle.

— Voilà ce qui s'appelle agir militairement,

s'écrie alors le capitaine; monsieur, vous êtes un brave; encore un coup, sacrebleu!

Cette fois, jaloux de justifier la bonne opinion de l'officier, Studler a vidé son verre avant que celui-ci ait porté le sien à ses lèvres, ce qui ne l'empêche pas de se dire intérieurement :

« Désormais, j'aurai soin d'éviter de me trouver à table à côté d'un militaire; ces gens-là ne savent que boire et jurer.

On a servi le dessert. Les abondantes rasades, versées par le capitaine Gobert, produisent leur effet; le visage de Studler s'enlumine, son œil brille, il fixe le jeune Achille avec plus de hardiesse, il sourit même en le regardant.

— Vous connaissez intimement ce jeune homme placé en face de moi? dit-il tout bas à M. Walewski, en se penchant tout à coup à son oreille.

— Oui, monsieur, très-intimement, répond M. Walewski.

— N'a-t-il pas une sœur? reprend Studler.

— Oui, une très-jolie femme, la marquise de...

— Chut! interrompt vivement le lionceau en portant le doigt à la bouche.

M. Walewski demeure un instant pensif.

— Mais, attendez donc, dit-il ensuite en se frappant le front... Cette femme, dont je cher-

chais à me rappeler les traits... votre marquise, enfin...

— Chut! répète le lionceau; prenez garde, monsieur, on peut nous entendre.

— Soyez tranquille, je serai discret.

— Quelle étonnante ressemblance entre le frère et la sœur.

— Elle est frappante, en effet.

— Ne trouvez-vous pas, M. Walewski, que cette aventure est délicieuse?

— Délicieuse, c'est le mot, M. Studler.

— Mais, silence, n'est-ce pas?

— N'ayez aucune crainte.

Sterneels, grand amateur de vin de Champagne, et qui n'a pas besoin d'un capitaine au régiment des guides pour le pousser à boire, se sent déjà dans un très-joyeux état, par suite de ses fréquentes libations.

— Studler, se met-il à crier, qu'avez-vous donc, mon cher? vous ne dites rien... on ne vous entend pas.

— Ce n'est pas étonnant, répond Theyssens; il est amoureux... il pense à sa marquise...

Ces paroles produisent sur Studler l'effet d'un coup de foudre.

— Ah! mordieu! murmure-t-il, l'imbécile va tout compromettre.

En vain fait-il des signes aux lionceaux, ses amis : ceux-ci semblent n'y rien comprendre.

Désespéré, il s'agite, il se meut sur sa chaise; s'il osait, il glisserait sous la table.

— Une marquise! s'écrie le capitaine Gobert... Monsieur, si je connaissais le nom de cette dame, je me ferais l'honneur de boire à sa santé, en attendant que j'aie celui de la féliciter sur son bon goût. Sacrebleu! ce doit être une fière gaillarde, votre marquise, monsieur.

« Bon, voici à present ce maudit capitaine qui s'en mêle, murmure Studler; il ne manquait plus que cela.

— Monsieur, a repris le capitaine, je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous demander le nom de votre belle, bon diable qui le fait, Jean fesse qui s'en vante, comme on dit militairement; mais...

— Pardieu! capitaine, s'écrie Sterneels, qui continue de plus belle à sabler le champagne, si vous tenez à la connaître, cela est facile... Studler n'en fait pas un mystère. Hier au matin, il nous a conduits à l'Allée-Verte, et nous l'avons vu avec sa marquise, son Aspasie, un nom superbe, n'est-ce pas, capitaine?

Le jeune Achille, qui, jusqu'à ce moment, s'est

tenu calme et indifférent, se lève soudain ; la fureur est dans son regard.

— Aspasie!... ma sœur, s'écrie-t-il avec colère.

— Sa sœur!... répètent tous les convives.

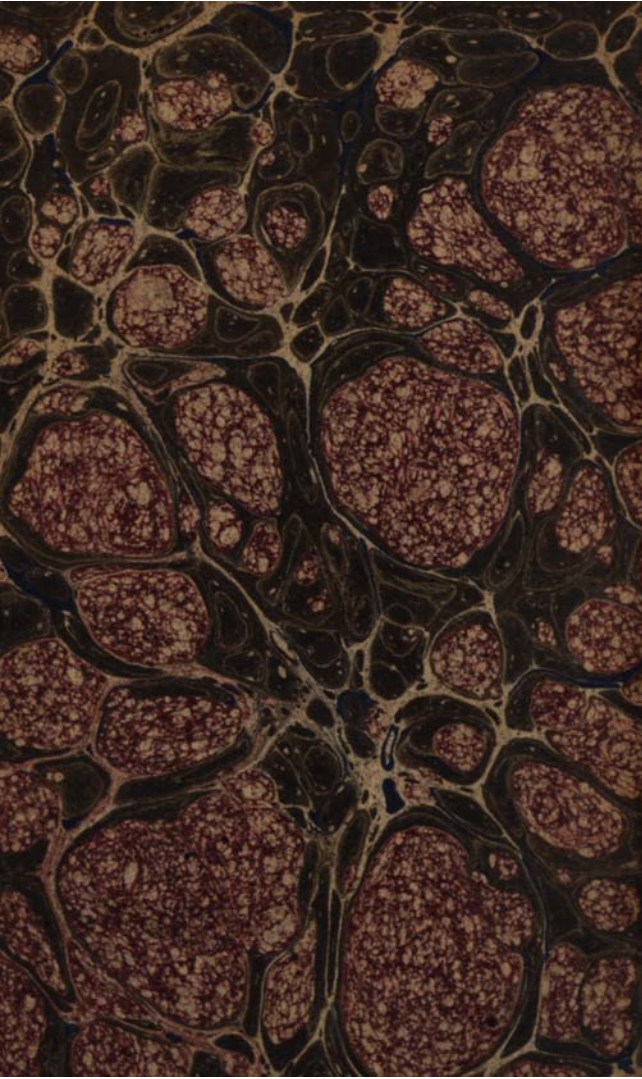
— Bravo! ça chauffe, dit le capitaine Gobert en faisant trembler la table sous son poing vigoureux.

Achille croise les bras sur sa poitrine, il serre les dents avec rage, et continue :

— C'est donc vous, monsieur, qui êtes l'infâme séducteur de ma pauvre sœur?... C'est donc vous qui êtes cause qu'Aspasie a violé aussi indignement ses devoirs d'épouse, de fille et de sœur?...

— C'est atroce! interrompt le capitaine en donnant sur la table un nouveau coup de poing, qui fait à la fois bondir Studler, les assiettes et les bouteilles.

Achille poursuit :

— Cela ne peut se passer ainsi, monsieur ; vous l'avez sans doute déjà compris, il faut que demain l'un de nous ait cessé de vivre, je vous laisse le choix des armes.

— Sacrebleu! il est bon, le petit, interrompt de nouveau le capitaine en couvrant de sa large main l'épaule de Studler, atterré, plus mort que vif. Allons, monsieur, c'est peu de chose, il s'agit